

Dangers du maillot, et du lait de femme; moyen d'y remédier, avis aux meres / par Lascazes de Compayre.

Contributors

Lascazes de Compayre.

Publication/Creation

Paris : Laporte, 1778.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/xrmgehcs>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>





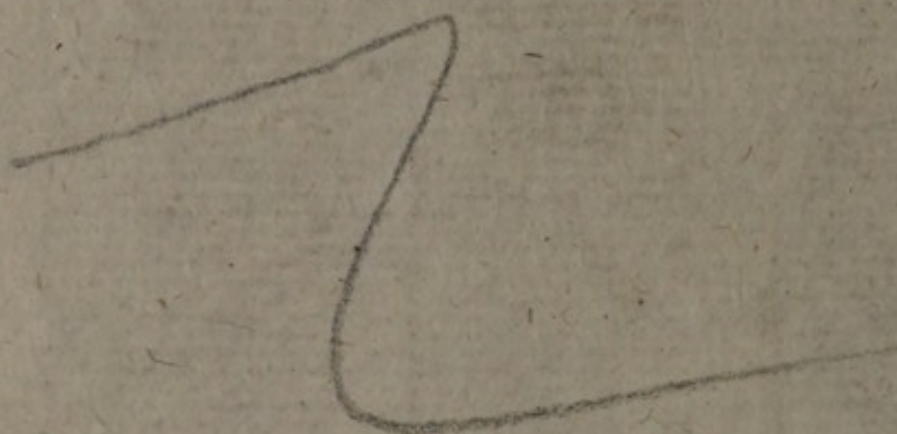


IV. C. 53^B

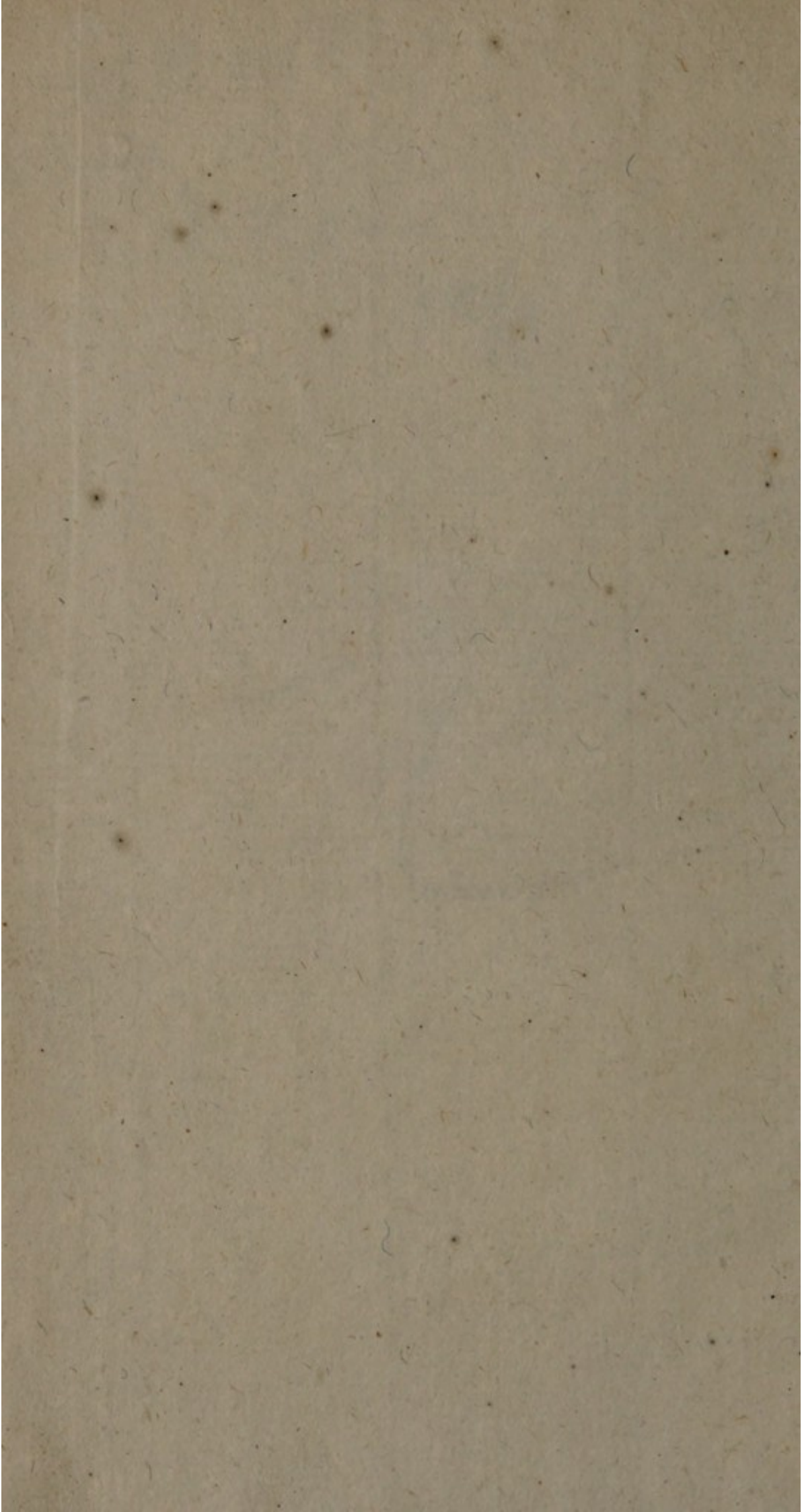
32311/A

J. XXXV

18/e



DANGERS
DU MAILLOT.
ET
DE LA LITTE GEMME;
MOYEN D'Y REMEDIER.
AVIS AUX MÈRES.



DANGERS
DU MAILLOT,

ET

DU LAIT DE FEMME;
MOYEN D'Y REMÉDIER.
AVIS AUX MÈRES.

DANGERS
DU MAILLOT.
ET
DU LAIT DE FEMME;
MOYEN D'Y REMÉDIER.
AVIS AUX MÈRES.

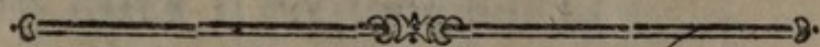
DANGERS
DU MAILLOT,
ET

DU LAIT DE FEMME;
MOYEN D'Y REMÉDIER,
AVIS AUX MERES.

PAR M. LASCAZES DE COMPAYRE,
*Médecin de l'Isle d'Alby, Docteur du
Ludovicée de Montpellier.*

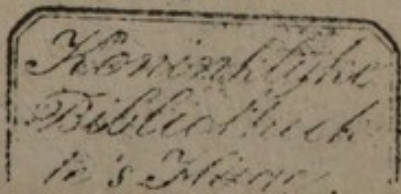


A PARIS,
Chez LAPORTE, Libraire, rue des Noyers.



M. D C C. LXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



DANON'S
DU LAIT

DU LAIT DE FEMME

MOYEN D'AMÉLIORER

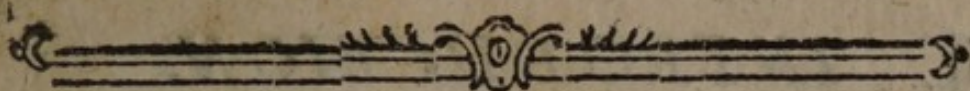
AVIS AUX MÈRES

PAR M. DANON, DE COMPIÈGNE,
Médecin de l'Hôtel de Ville, Docteur de
l'Université de Montpellier.



A PARIS,
Chez LAFONT, Libraire, rue des Noyers.

M. D. C. C. LXXVIII.
Paris, le 15 Mars 1878.



INTRODUCTION.

EN parcourant les productions immenses des Médecins , on croiroit , à voir le peu d'attention qu'ils ont fait à l'enfance , que la santé est inaltérable , & que les maladies n'attaquent que les hommes faits. Tous nos Auteurs paroissent avoir consacré leurs travaux à cet âge , où l'on pourroit plus aisément se passer de leur secours ; & ont négligé entièrement cette portion de la vie , dont la foiblesse & les besoins continuels exigent les secours les plus multipliés. L'homme a été de tout temps le but de leurs recherches : l'enfant n'y a presque pas eu de part : je dis presque pas ; car qu'est-ce que quelques productions qu'on a vu éclore de loin en loin , & jetées comme par hors d'œuvre , & pour faire masse dans des Ouvrages dont elles n'étoient pas le sujet

ij INTRODUCTION.

principal? Il est , à la vérité , deux ou trois Auteurs de nos jours qui s'en sont occupés plus particulièrement ; mais leurs Ouvrages ne tendent qu'à faire connoître & à guérir les maladies des enfans : ce n'est pas assez. Si l'homme est malade , c'est sa faute ; ses maladies dépendent de lui , il en est l'artisan , il les provoque , les appelle long-temps avant qu'elles viennent. On a beau dire que le mal vient vite ; on travailloit depuis long-temps à le faire venir quand il se manifeste ; c'est un germe qui couvoit , se fortifioit en silence , & qui n'attendoit que la première erreur de régime , le premier excès , la première débauche pour éclater avec force.

L'enfant , au contraire , est la victime des erreurs d'autrui ; dépendant de tout le monde , excepté de lui-même ; il ne vit , il n'existe que par autrui ; sa nourriture est celle qu'on lui offre sans choix ;

INTRODUCTION. iij

fans distinction ; s'il lui vient des maladies, il ne les doit qu'à ceux qui l'entourent (1). Il ne s'agit donc pas de s'occuper du soin de les guérir ; il faut les prévenir par nos soins , puisqu'il est hors d'état de le faire lui-même. Pour cet effet, il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil sur les causes générales des maladies ; & ces causes n'étant rien autre que les six choses non naturelles ; c'est sur elles que nous devons fixer notre attention.

Parmi ces causes , il en est une puissante pour engendrer les maladies des enfans ; c'est la matiere de leur nourriture , le lait. A celle-là nous pouvons en joindre une autre , qui , quoiqu'elle ne soit pas de la classe des six choses non naturelles , n'en est pas moins funeste ; c'est le maillot.

A peine l'enfant , dégagé du sein

(1) Je ne parle que des enfans issus de parens sains.

iv INTRODUCTION.

de sa mere , a le moyen de jouir de la liberté de ses membres , qu'on le lui enleve. La nature lui avoit donné la liberté ; l'art lui donne des chaînes. Le maillot serre fortement tous les membres , comprime le ventre & la poitrine , écrase les viscères , les refoule les uns contre les autres. La vessie , le foie , la rate , l'estomac , le cœur , les poumons , tout souffre de cette compression : leurs forces sont affoiblies , leur accroissement empêche leur extension gênée , leur capacité rétrécie , leurs fonctions troublées , dérangées , bouleversées. A l'extérieur ce sont des membres foibles , grêles & menus , mal nourris , parce que les sucres nourriciers ne peuvent y aborder à cause de la compression du maillot : ce sont des os arqués , déplacés , des bosses , des nodosités , des exostoses , des épaules saillantes , l'épine courbée & mal contournée , des côtes déprimées ,

INTRODUCTION. v

enfoncées, des hanches relevées. Tel est le fruit du maillot, qui peuple la terre de gens mal-faits, estropiés, bossus, ou boiteux.

Pour achever ce désordre, le lait de femme vient au secours, plein de mauvaises qualités; il porte ses premières impressions sur l'estomac. L'estomac les communique à toutes les parties du corps tant fluides que solides. La digestion se fait mal; les humeurs en sont viciées, le sang corrompu, les organes flétris, les sécrétions imparfaites. Tous les viscères perdent leur jeu; le cœur n'a pas la force de chasser le sang jusqu'aux extrémités; le poumon ne se dilate pas suffisamment, le foie ne fait plus ses fonctions, l'estomac éprouve des crampes, le chyle est mal travaillé, les humeurs croupissent, le sang s'embarrasse dans ses canaux; plus de règles, plus de loix, tout est dans le désordre & la confusion. L'économie ani-

vj *INTRODUCTION.*

male est troublée , l'équilibre est détruit ; les maladies naissent : Tel est le fruit du lait de femme , qui peuple la terre de gens cacochymes & valétudinaires.

On me dira peut-être que , pour que ces idées fussent vraies , il faudroit que tous les hommes fussent mal conformés , qu'ils fussent tous malades ; & que l'expérience est contre cet exposé. Je réponds d'abord , que si le maillot & le lait de femme n'operent pas les mêmes effets sur tout le monde généralement , c'est que les efforts de l'art sont trop foibles , ou la nature trop forte pour succomber ; & qu'on juge de ce qu'auroient été ceux qui ont été assez forts pour résister à ces épreuves , si , après les avoir subies , ils se portent encore assez bien : je réponds en second lieu , que si on voit des hommes sains & assez robustes , on n'en voit pas une foule qui sont retenus dans leur lit ,

INTRODUCTION. vij

ou au fond de leurs appartemens, par quelque incommodité contractée au maillot ou à la mammelle. Je réponds que parmi tous ceux qui nous paroissent bien portans, il n'y en a pas la moitié qui le soient réellement, & qui n'éprouvent de temps en temps quelques douleurs, ou dans l'estomac, ou dans la poitrine, ou dans le foie, ou dans les reins. Je réponds enfin que si le maillot ou le lait n'operent pas des effets assez prompts, assez puissans pour détruire tout d'un coup la santé des enfans; ils le font toujours assez pour déranger leur constitution, user leur tempérament, & leur imprimer des marques éternelles de leur pouvoir & de leur influence.

D'après cela nous ne craignons pas d'avancer que le maillot & le lait ont été les premiers agens, & sont encore aujourd'hui les moyens les plus efficaces de la dégénération de l'espece. Les premiers enfans qui

viii *INTRODUCTION.*

en ont fait usage , en ont éprouvé les inconvéniens ; leur santé en a été altérée ; l'âge de la reproduction est venu ; ils en ont engendré d'autres plus foibles qu'eux : ceux-là , avec leurs usages , ont transmis leur foiblesse à leurs descendans ; & nous sommes aujourd'hui les tristes preuves que

Nos peres, bien moins forts que n'étoient nos aïeux,
Ont eu pour successeurs des enfans plus débiles ;

& il y a tout lieu de présumer que si nous conservons encore longtemps les mêmes usages , & que la débauche fasse un pas de plus ; nos arriere-neveux auront une santé beaucoup plus mauvaise , & la durée de la vie beaucoup plus courte que la nôtre : heureux encore si du mélange bizarre de différentes humeurs corrompues , il ne s'engendre pas quelque maladie monstrueuse qu'on ne pourra connoître , & qui , par la rapidité de sa conta-

gion, détruira toute l'espece humaine à la fois.

La dégénération ne marche pas seule ; la dépopulation suit d'ordinaire à ses côtés. Il est évident que si une constitution forte & robuste éloigne le terme de la vie ; une conformation vicieuse , une santé foible & chancelante doit en abrégier le cours : ainsi donc , les mêmes causes qui concourent à faire dégénérer l'espece , doivent concourir également à dépeupler les Etats. Aux causes ci-dessus mentionnées, on doit en ajouter une troisieme : on me permettra d'en dire un mot ; n'ayant pas jugé à propos d'en faire un troisieme Traité , vu la grande quantité qu'il y en a déjà : c'est la Petite-Vérole.

La soif de l'or , le desir de s'agrandir , & d'étendre ses connoissances , ont toujours dirigé les démarches de l'homme. Il s'est douté d'abord qu'il devoit y avoir , au-delà

x INTRODUCTION.

de son hémisphere , des régions inconnues : l'espérance de s'enrichir de leurs dépouilles lui a fait naître le desir de s'en assurer. Il falloit , pour cet effet , soumettre à son obéissance un élément indomptable : la chose n'étoit pas aisée ; mais que ne peut pas l'homme guidé par l'ambition ! Il construisit des vaisseaux , courut les hazards d'un élément perfide , traça des routes nouvelles , brava une mer orageuse , franchit des écueils & des rochers ; il fit des découvertes. Il s'est enrichi successivement des productions des terres , ou des connoissances des peuples qu'il a découverts. Le Levant , l'Amérique , l'Arabie , lui ont prodigué leurs trésors. Mais s'il a fait des découvertes , c'est toujours à ses dépens , il les a payé bien cher ; avec les productions du Levant , il en a rapporté la peste ; avec celles de l'Amérique , la maladie vénérienne ; avec celles de l'Arabie ,

la petite-vérole. On peut presque affurer qu'il n'est point de graine de café, de pain de sucre, de tapis de Turquie, de chiffre Arabe, qui ne coûte journellement la vie à plusieurs; il semble que les Arabes, en nous enseignant l'Arithmétique, ont voulu nous donner aussi une matiere à calcul dans les grains de la petite-vérole.

Cette maladie est un des plus terribles fléaux de l'humanité, d'autant plus redoutable qu'il est général : les funestes effets en sont assez connus, & souvent la mort est le moindre des maux qu'elle produit: Une peau rude, raboteuse, criblée, couverte de fosses profondes, des coutures larges, des cicatrices hideuses, un nez déformé, des yeux éraillés, ulceres dégoûtans, crevés, arrachés, la paralysie des membres, la gangrene de la gorge, les ulceres du poumon, sont les tristes marques qu'elle laisse de sa fureur.

xij *INTRODUCTION.*

Le nombre de ses victimes est immense : le relevé de vingt ans fait exactement sur les Hôpitaux de Londres , porte que sur neuf personnes , attaquées de la petite-vérole naturelle , il en meurt deux. Si on ne veut pas s'en rapporter à ce calcul , qu'on prenne ceux des Docteurs Jurin & Schazer , le nombre est de deux sur treize ; qu'on laisse encore ceux-là , & qu'on prenne la petite-vérole la moins meurtrière , le nombre des morts se trouvera toujours au moins d'un sur dix. Ainsi si l'on disoit à toutes les meres d'une ville : « Vous avez, je suppose, six cens » enfans qui n'ont pas eu encore une » maladie cruelle , qu'ils doivent » avoir ; cette maladie en tuera foi- » xante au moins ; de ceux qui res- » teront il y en aura peut-être la » moitié qui porteront toute la vie » les marques affreuses de cette » maladie , les uns seront estropiés » d'une main , d'un bras , d'une

INTRODUCTION. xiiij

» jambe ; les autres seront borgnes ,
» boiteux , sourds , bossus. Vous
» donc , tendre mere , qui n'avez
» qu'un fils , unique héritier des
» biens immenses que vous devez
» lui laisser , & après lequel vous
» avez tant soupiré , vous vous
» l'allez voir enlever ; toutes les
» alarmes qu'il vous a causées , tous
» les soins que vous en avez pris
» vont devenir inutiles : il y a dix
» à parier contre un que cette ma-
» ladie vous l'emportera. Et vous ,
» mere à projets , qui fondiez de si
» belles espérances sur la beauté
» de votre fille , qui la regardiez
» comme le moyen le plus assuré
» de lui procurer un riche éta-
» blissement , & de vous faire un
» fort heureux ; encore un mo-
» ment , & ces idées flatteuses
» vont se dissiper , & vous plon-
» ger dans le deuil & la tristesse.
» Ce n'est déjà plus ce teint de
» roses & de lys , cette peau douce

xiv *INTRODUCTION.*

» & unie; c'est une peau de chagrin;
» c'est un visage rapiécé; ce n'est
» plus cette fille adorable qui atti-
» roit auprès d'elle une cour nom-
» breuse, c'est un monstre d'horreur
» que tout le monde fuit ». Je suis
persuadé qu'il n'est point de mere,
pour peu tendre qu'elle fût, que
cette triste nouvelle ne jettât dans
les plus vives alarmes sur le sort
de son enfant. Si on disoit à
un Roi: « Vous avez dix millions
» d'hommes, par exemple, dans
» vos Etats. Cette même maladie
» doit en emporter le dixieme: la
» moitié de ceux qui réchapperont
» seront incapables de vous servir,
» de travailler vos terres, de porter
» vos armes, de maintenir vos loix ». Je suis assuré qu'il n'est point de
Roi qui voudroit mériter le titre
de pere de son peuple, qui ne fût
déchiré de douleur, en voyant le
sort affreux qui menace ses sujets.
C'est cependant ce qu'on peut an-

noncer aux meres & aux Rois de la part de la petite-vérole naturelle. Mais si, pour calmer leurs inquiétudes, on leur disoit : « Il est un » moyen assuré de préserver vos » enfans & vos fujets des funestes » ravages de cette maladie; au lieu » de soixante enfans il n'en mourra » que deux, tous les autres seront » sains & saufs sans porter aucune » marque, ou du moins que de » très-légères de la petite-vérole, & » il n'est point de mere qui ne puisse » parier cinquante & plus contre » un, que son enfant n'en mourra » pas » : J'augure assez favorablement des meres & des Rois, pour croire qu'ils desireroient avec ardeur, qu'ils demanderoient avec empressement un moyen si avantageux. Et bien, ce moyen, ce préservatif, on l'a; c'est l'Innocation; qu'est-ce qui empêche de s'en servir? Une tendresse mal éclairée. Toutes les meres conviennent

xvj *INTRODUCTION.*

que leurs enfans doivent avoir la petite-vérole toutes conviennent des avantages de l'Innoculation ; mais toutes craignent de voir tomber le lot sur leur enfant , & repoussent toutes les meilleures raisons par cette mauvaise objection : Mais , si mon fils alloit être un des deux qui doivent périr dans cette opération ? Mais , si votre fils n'est pas un des deux , qui vous a dit qu'il ne fera pas un des soixante ? Pour peu qu'elles veuillent raisonner , cette crainte ne doit pas les arrêter un moment. Si elles ont à craindre quand il n'y a que le nombre de deux à remplir , n'ont-elles pas infiniment plus à craindre quand il en faut soixante ? Qu'on me permette cette comparaison : Il y a deux loteries de six cens billets chacune , dans l'une il y a soixante lots ; dans l'autre il n'y en a que deux , & tous les lots sont de la même valeur. Qui est-ce qui n'aura pas plus d'espoir de ga-

INTRODUCTION. xvij

gner à la loterie de soixante lots , qu'à celle de deux ? Et bien , les loteries sont la raison inverse ; la petite-vérole naturelle , & l'artificielle ou l'innoculation. D'ailleurs , qu'on fasse attention que la petite-vérole n'a pas marqué le temps de son arrivée ; qu'elle vient à l'improviste , & qu'elle peut surprendre l'enfant dans un temps critique , dans un état maladif ; & qu'alors la petite-vérole la plus bénigne , & qui dans d'autres circonstances n'auroit eu rien de dangereux , devient mortelle , par la mauvaise disposition de l'enfant. L'innoculation prévient ces dangers : on choisit la matière de la maladie , le temps , le lieu ; on prépare le sujet , on le prend dans l'état le plus sain pour cela , on l'y met s'il ne s'y trouve pas. Cet avantage est une preuve authentique de la bonté de cette méthode. Cet avantage devrait deffiler les yeux de toutes les meres , & décider tous

xviii *INTRODUCTION.*

les esprits. Cependant l'innoculation paroît , à la plupart , un monstre plus cruel encore que la petite-vérole : invinciblement attachés à l'usage , quelque barbare qu'il soit , on ne veut pas l'abandonner , & on ne voit qu'avec horreur tout ce qui tend à le détruire.

Enfin , si cette opération étoit aussi dangereuse que quelques Détracteurs de l'innoculation ont voulu l'insinuer , on n'auroit pas vu une foule de têtes illustres se soumettre à cette méthode ; on n'auroit jamais vu le sang de nos Rois infecté du germe d'une maladie , dont ils risquoient de devenir les victimes.

Je reprends mon sujet , & je dis que le maillot & le lait de femme sont non seulement les causes les plus puissantes de la dégénération de l'espece ; mais qu'ils sont encore avec la petite-vérole , les moyens les plus actifs & les plus efficaces de la dépopulation : le maillot & le

lait de femme détruisent les forces & gâtent le tempérament ; la petite-vérole survient , & trouvant des corps foibles & valétudinaires , a plus de prise , les abat bien plus facilement , fait plus de ravages , devient plus meurtrière. Telles sont les causes qui dépeuplent nos villes , & enlèvent à nos campagnes les bras qui doivent les cultiver. Le fer & l'eau enlèvent beaucoup moins de citoyens au monde ; je veux dire que les émigrations militaires & commerçantes , malgré les dangers & les fatigues de la guerre , les affaires particulières , la maladie du pays , l'air pernicieux de certaines garnisons , les mauvaises nourritures & boissons , les épidémies des camps , les débauches qui accompagnent l'émigration militaire ; malgré le nombre prodigieux d'hommes qui partent toutes les années de l'Europe , pour aller commercer , chercher fortune , & périr

xx INTRODUCTION.

dans les trois autres parties du monde, nuisent moins à la population d'un Etat que les causes que nous avons déjà alléguées.

Si du temps de Solon & de Licurgue le lait de femme eût été une nourriture aussi dangereuse pour les enfans qu'il l'est de nos jours, ils auroient fait des loix pour détruire cet usage, comme ils en firent pour détruire les maillots ; si de leur temps la petite-vérole eût été connue, & avec elle l'innoculation, ils auroient fait des établissemens dans chaque ville de leur République, pour favoriser cette méthode & prévenir la mortalité : c'est par de tels bienfaits qu'on se montre l'ami de l'humanité ; & il n'est point de monument plus durable & plus glorieux pour les Princes & pour les Rois, que ceux qui concourent à la santé & au bonheur des peuples.

Si j'ai intitulé mon Ouvrage ;
Avis aux Meres, ce n'est pas

pour établir aucun rapport entre M. Tissot & moi ; je suis trop convaincu que je n'ai de commun avec ce grand Homme que le titre de Docteur , & le desir de faire du bien ; si les moyens que je prends pour y réussir sont faux , je me sou mets , avec toute la docilité que doit la jeunesse , aux lumieres d'une expérience consommée ; aux décisions de mes peres en Médecine , j'abjure mes erreurs.

Si j'ai intitulé cet Ouvrage, *Avis aux Meres* ; c'est donc premièrement parce que les enfans passent le temps le plus orageux , le plus critique de leur vie entre les mains des femmes , qui , suivant ordinairement , sans connoissance de cause , des usages qu'on leur a transmis , ne peuvent juger ni des avantages ni des inconvéniens de leurs pratiques , & exposent , sans le sçavoir , ces malheureuses victimes à des maux sans nombre.

Secondement , c'est qu'ayant été

élevé par des femmes qui ont pris soin de mon enfance , je suis bien-aise de leur donner une foible marque de ma reconnoissance , en leur consacrant les prémices de mes travaux ; il est naturel que le jardinier cueille le premier fruit de l'arbre qu'il a cultivé.

On pourroit trouver au premier coup-d'œil quelque-une de mes preuves enchassée mal-à-propos dans cet Ouvrage ; la beauté , par exemple. Mais si on veut bien faire attention que les causes alléguées , en détruisant la symmétrie proportionnelle des parties & la régularité de la circulation , qui font les charmes de l'ensemble , détruisent la beauté ; on ne les trouvera pas telles. On sçait d'ailleurs que les femmes résistent quelquefois aux meilleures raisons , & se rendent quand on les prend par leur foible (1).

(1) Ce n'est pas un ridicule attaché aux femmes particulièrement ; les hommes y sont également soumis.

INTRODUCTION. xxii

Dans la description des différens états , on peut trouver encore le détail trop minutieusement circonstancié. Mais pour peindre la nature il ne faut rien négliger ; & souvent tel coup de pinceau , qui ne paroîtra donné que par hazard , sera celui qui la caractérisera avec le plus de force & d'énergie.

Je dois , avant de finir cette Préface , faire un aveu que tout le monde ne fait pas : je ne suis pas assez vain pour vouloir me parer des plumes du paon. Il n'y a que trop de grapilleurs de mauvaise foi , des geais superbes parmi les Auteurs , sans en augmenter le nombre. M. Tiffot a dit , quelque part , dans son *Avis au Peuple* , qu'il avoit pris des morceaux de Wan-Svieten : je dirai avec la franchise dont il m'a donné l'exemple , que je n'ai pas fait difficulté d'en prendre des siens quand ils m'ont paru propres à remplir mes vues , ou

xxiv INTRODUCTION.

par la solidité de leurs preuves , ou par l'agrément de leur style : je dirai encore que je me suis conformé pour l'origine du maillot , à ce qu'en a dit M. le Roy , Médecin de Paris. Ses recherches, qui m'ont paru bien faites , m'ont épargné une peine inutile. Si tous les Auteurs faisoient une pareille confession , on n'en entendroit pas tous les jours se plaindre qu'on les a volés , & s'écrier douloureusement :

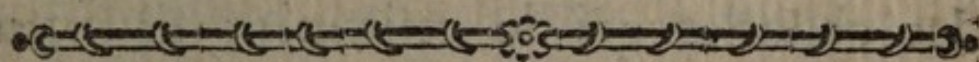
Sic vos non vobis mellificatis apes.



A V I S



A V I S
A U X M E R E S
S U R L E U R S E N F A N S .



C H A P I T R E P R E M I E R .

D U M A I L L O T .

R E N F E R M É pendant neuf mois dans le sein de sa mere , l'enfant n'existe que foiblement , & n'est , pour ainsi dire , encore qu'un être moral dans l'univers ; placé sous le doigt de Dieu , il croît & se fortifie à l'ombre de sa puissance protectrice. Il n'a , pendant tout ce temps , d'autres besoins que ceux qu'ont de communs avec lui tous les animaux réduits au même degré de foiblesse ; & pendant tout ce temps aussi il ne reçoit d'autres secours que ceux que la main bienfaisante du

Créateur répand sur tout ce qu'il anime; portion de la mere qui l'a conçu, & le nourrit de son sang, il est encore loin d'elle. Objet de son plus doux espoir, il l'est de ses plus vives alarmes. Être réel, mais invisible, il est dérobé aux tendres caresses qui l'attendent dans les bras de ses parens; mais s'il est privé des marques extérieures de leur plus tendre amitié, il est à l'abri des usages tyranniques de la mode & des caprices barbares du préjugé.

Bientôt, faisant des efforts pour détruire les obstacles qui le retiennent dans un lieu qui ne peut plus le contenir, il s'agite violemment, rompt les liens qui l'arrêtent, déchire ses membranes; il va naître, il est né : il est venu augmenter le nombre des malheureux habitans de cette planete. Peut-on tenir d'autre langage en jettant les yeux sur l'appareil effrayant qui environne son berceau, & qui semble n'attendre que le moment de sa naissance ? Il sort d'une prison étroite pour entrer dans une plus étroite encore. Des langes, des liens qui doivent le ferrer étroitement de la tête aux pieds, & lui enlever l'exercice nécessaire de tous ses membres; voilà les premiers bienfaits que la tendresse mal entendue de sa mere lui prépare : les tourmens les plus rigoureux

qu'une cruelle remueuse lui fait éprouver ; voilà l'accueil favorable qu'on lui fait à son entrée dans le monde : ne diroit-on pas que c'est plutôt un criminel détestable qui vient de paroître , & qu'on va mettre à la torture , qu'un fils chéri dans lequel on a placé toute sa complaisance ? Ne croiroit-on pas , à rapprocher toutes les peines que sa mere a essuyées , toutes les sollicitudes qu'elle a éprouvées , tous les soins qu'elle a pris de son enfant , pendant tout le temps qu'elle l'a porté dans son sein , pour mener heureusement ce tendre fruit au point de sa parfaite maturité ; ne croiroit-on pas , à comparer tous ces soins , toutes ces inquiétudes , avec la maniere dure dont elle le fait traiter , que ses alarmes n'étoient excitées que par la crainte de voir échapper une victime à sa fureur ? A peine sorti des mains bienfaisantes de la nature , il passe dans celles d'une nourrice barbare , qui devoit être sa seconde mere , & qui devient son premier bourreau. Il est étendu dans son maillot. On emploie un nombre infini de liens ; ses membres foibles & délicats sont serrés , comprimés violemment ; ses os mols & cartilagineux , sont forcés , tordus ; les organes tendres & naissans de la poitrine

& du bas-ventre, sont gênés & inextensibles. On le lie, on le fangle, on le garrote. L'enfant qui commence à sentir la douleur, crie, pleure; mais il ne sçauroit attendrir le cœur endurci de sa cruelle remueuse; & comme il n'a que ses gémissemens pour se défendre, ses pleurs & ses cris pour se venger, personne ne prend son parti; on le laisse crier, on le laisse tyranniser. Barbares! quel crime a commis cet enfant pour le traiter ainsi? Votre cœur est-il donc entièrement fermé à la pitié, mere injuste & cruelle? Rompez, rompez ces liens incommodes & dangereux. La nature, qui a formé ce corps tendre & flexible, ne sçauroit-elle pas le conduire à sa perfection, sans la méthode barbare que vous suivez aveuglément, & qui l'en éloigne? Mais tout est vain, mes raisons sont sans force; l'usage a parlé, l'usage a commandé: il faut le suivre. Voilà ce que je me suis proposé de détruire, en prouvant que;

Quoique le maillot soit presque de tous les temps, il n'est pas de tous les peuples. J'examinerai les avantages qui résultent de ne pas emmailloter les enfans. Le maillot est dangereux; je le prouverai par les inconvéniens qui peuvent en résulter, & qui en résultent tous les jours dans l'économie animale.

CHAPITRE II.

DE L'ORIGINE DU MAILLOT.

SI une coutume généralement reçue , adoptée par tous les peuples , suivie par toutes les nations ; si l'ancienneté d'un usage établissoit invinciblement ses droits & ses avantages , ce seroit en vain que les Médecins s'éleveroient aujourd'hui contre l'usage des maillots ; ce seroit même un crime envers la société , d'en vouloir détruire un généralement reçu , bon , & approuvé comme tel , par les personnes capables d'en juger , pour en substituer de nouveaux à sa place. Mais comme le consentement unanime se trouve quelquefois faux (1) , & que l'ancienneté d'un usage n'est que la suite de ce consentement ; il est permis alors de proposer ses objections , pour s'opposer à l'abus général ; il est permis de tâcher

(1) Avant qu'Harvée eût découvert la circulation du sang , le consentement unanime étoit que le sang ne circuloit pas. Harvée parla , le sang circula ; & le consentement unanime fut démontré faux.

de détruire ce consentement unanime qui fait la base de cet abus. Tel est le raisonnement qu'on peut employer contre les maillots.

En remontant aux temps les plus reculés, en parcourant les annales de l'univers, en ouvrant l'histoire de divers peuples anciens, on voit presque partout l'usage des maillots généralement répandu. Les habitans des climats les plus chauds, l'employoient comme les habitans du nord; les peuples les plus barbares comme les mieux policés, s'en servoient également. Le Libérateur du peuple de Dieu, le jeune Moyse au maillot, flotte au milieu des eaux dans un panier d'osier. Les Gaulois, les Egyptiens, les Grecs ne connoissoient pas d'autre manière d'habiller leurs enfans. Hyppocrate condamne dans les Egyptiens de son temps cette dangereuse coutume, & s'élève contre l'usage des maillots. Les Grecs les avoient adoptés; Licurgue les détruisit; & ce fut le premier abus que ce sage Législateur bannit de sa République. Le fils de Dieu naissant parmi les hommes, fut soumis à leurs usages; & les premières douleurs qu'il éprouva dans ce monde, furent celles du maillot. Comment cet usage barbare fut-il établi dans le monde?

qui l'y a introduit ? Il est difficile d'en marquer la véritable époque. Les meilleures recherches & les plus curieuses que nous ayons là-dessus, & qui ont été faites par M. le Roy, Médecin de Paris, ne fixent point sa première origine. Dans le nord, il la fait naître parmi les anciens Gaulois. En parcourant leur histoire, on voit en effet que cette invention leur appartient. Il paroît que la nécessité fut l'inventrice de cette mode, comme elle l'a été de plusieurs autres, également dangereuses & également en vogue.

Les anciens Gaulois, peuple fier & indomptable, n'avoient d'autres loix que celles d'un peuple guerrier & sauvage, d'autre façon de vivre que celle d'un peuple brigand; toujours errans & vagabonds, ils n'avoient de demeure fixe que l'univers. Elevés dans les camps, féroces par nature, instables par goût, ils étoient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Ils ne connoissoient pas tous les soins, toute l'étendue de la tendresse paternelle; leur façon de vivre les rendoit même incapables de s'en occuper; leurs femmes, qui les suivoient dans leurs courses, qui campoient avec eux, obligées de déloger au premier signal, étoient hors d'état de porter à leurs nourrissons toutes les at-

tentions que leur tendresse auroit pu leur prodiguer. Il falloit s'accommoder à ce genre de vie ; il fallut chercher un moyen de transporter facilement les enfans avec les armes & bagages. On le trouva. On retrancha de la tendresse maternelle , pour donner à la commodité du transport ; on diminua les soins nécessaires aux enfans , pour satisfaire aux nécessités volontaires des parens. On lia , on emboîta , on empaqueta ces malheureux infortunés. Avec leurs conquêtes , les Gaulois étendirent la coutume d'emmailloter les enfans. Les peuples qu'ils vainquirent , & ceux qui les ont soumis , ont également adopté leurs usages ; & ce qui ne fut d'abord que nécessité chez les Gaulois , est devenu coutume générale de presque toutes les nations.

En suivant les mêmes recherches , on voit que ce n'est pas le seul usage barbare que nous devons à ce peuple sauvage ; il paroît avoir contribué encore à l'origine des Corps ; autre espece de prison où passent les enfans en sortant de la premiere , qui n'a pas plus d'avantage que les maillots , qui en a tous les inconvéniens , & qui devrait être détruite comme eux. Ces deux sujets sont trop voisins , ces deux vices de l'éducation des

enfants sont trop conformes , pour ne pas dire notre façon de penser sur leur compte.

Tout le monde sçait que la puissance des Romains a causé leur ruine. En multipliant leurs conquêtes , ils ont multiplié leurs besoins. Avec les lauriers & l'or de l'Asie , ils en rapportèrent les myrthes & la mollesse : le luxe s'introduisit ; les femmes chercherent de nouveaux ajustemens pour embellir leurs traits ; elles abandonnerent le soin de nourrir leurs enfans , & les mirent entre les mains des nourrices étrangères , qui n'eurent pas pour eux tous les soins qu'on en attendoit. Les difformités parurent ; on vit naître des nœuds , des exostoses ; le rachitisme s'annonça. Les Romains n'étoient déjà plus ; l'espèce dégénéra , & l'on vit alors ces mêmes Romains , dont la sagesse des loix avoit fait fleurir si long-temps leur République , annoncer à tous les peuples , par une vicieuse conformation , qu'ils avoient abandonné les sages constitutions de leur gouvernement. On jeta les yeux sur toutes les nations , pour y puiser les moyens propres à prévenir leur entière dégénérescence. Les Gaulois parurent les mieux faits ; on se modela sur eux pour la façon de s'habiller.

Les Gaulois avoient deux habits, un pour la paix, un pour la guerre. Mais presque jamais en paix, presque toujours sous les armes, ils étoient aussi presque toujours en habit militaire. Cet habit consistoit en une cuirasse ou corselet recouvert d'écailles, qui, montant jusqu'aux clavicules, descendant jusqu'à la ceinture, leur ferroit étroitement le corps, & ressembloit beaucoup à nos corps baleinés. On crut que c'étoit à cet habit qu'ils devoient l'élégance de leur taille : on l'adopta ; mais sans succès, parce qu'on l'avoit adopté aveuglément, parce qu'on n'avoit pas adopté leur façon de vivre, parce qu'on n'avoit pas réfléchi que les Gaulois n'endossoient cet habit que lorsque leur corps avoit pour ainsi dire pris tout son accroissement, parce qu'on n'avoit pas réfléchi que c'étoit l'exercice qu'ils faisoient, & non pas cet habit qui leur donnoit cette quarrure d'épaules, cette finesse de taille, ce port noble & majestueux, qu'ils eussent sûrement perdu, s'ils l'eussent pris dans l'enfance, ou qu'ils eussent mené une vie oisive & sédentaire après l'avoir pris.

Cette espece d'habit ne fut pas affecté aux enfans seulement ; les femmes, toujours occupées du desir de plaire, le crurent

propre à faire ressortir les graces que la nature leur avoit données, & à procurer celles qu'elles n'avoient pas. Les ceintures qu'elles avoient porté jusqu'alors autour des reins & sous la gorge, ne secondant pas bien leurs intentions, disparurent dès ce moment pour faire place aux corselets. Mais ils n'avoient pas encore toute la perfection nécessaire ; la taille à la vérité en paroissoit plus fine, plus déliée, mieux dessinée ; mais les femmes sçavoient trop bien que ce n'étoit pas le seul moyen qu'elles avoient de plaire. Elles avoient d'autres agrémens à mettre en jeu, pour attirer, séduire, captiver : une gorge élevée, ferme & bien arrondie, devenoit inutile sous un habit qui montoit jusqu'aux clavicules ; elles vouloient conserver cet habit sans ensevelir tant d'appas. Il falloit une réforme : on la fit ; ces tuniques avoient déjà été échancrées pour faire soupçonner un sein blanc & séducteur ; le corselet le fut à son tour pour la même raison. Une mode qui secondoit si bien l'esprit de coquetterie, fut généralement applaudie & reçue unanimement dans tous les Etats. Telle est à peu près l'origine des corps. Nous parlerons de leurs inconvéniens en parlant de ceux du maillot.

C H A P I T R E I I I.

ON vient de voir quelle a été l'origine du maillot; on a vu que la nécessité l'avoit introduit chez les Gaulois; on a vu que ce peuple n'avoit point de demeure fixe; qu'il changeoit presque tous les jours d'habitation, & étoit par conséquent obligé de traîner toujours son bagage après lui; que les enfans étant très-embarrassans dans les voyages, ils avoient songé aux moyens de rendre leur transport moins pénible & moins incommode, & que n'en ayant pas trouvé de plus facile que celui de les emmailloter, cet usage fut établi. On pourroit ajouter encore, que les Gaulois vivant dans des climats froids, avoient besoin d'un habit qui les serrât & les défendît contre la rigueur des saisons; & qu'ils ne virent pas un grand danger à étendre cette coutume sur leurs enfans. Mais nous, qui n'avons pas les mêmes raisons que les Gaulois, pourquoi avons-nous reçu cet usage? Pourquoi se maintient-il encore parmi nous? Quels motifs pourra-t-on nous opposer? Notre façon de vivre approche-

est-elle de celle des Gaulois ? Sommes-nous continuellement en guerre comme eux ? Campons - nous toujours sous des tentes ? & quand le service de la patrie nous appelle dans les camps , nos femmes nous suivent-elles dans nos courses ? Nos enfans voyagent-ils avec nous ? N'avons-nous pas des villes qui nous défendent , des biens qui nous retiennent , une maison qui nous reçoit ? Nos femmes , tranquilles au sein de leurs appartemens , voient-elles leur repos troublé , leur propriété détruite par le droit de la guerre ? Sont-elles obligées de s'expatrier ? N'ont-elles pas toutes les commodités nécessaires pour mettre heureusement leurs enfans au monde , pour les élever en paix ? N'ont-elles pas le temps de donner à leurs nourrissons toutes les attentions qui leur sont nécessaires ? Et si rien ne les empêche d'avoir pour l'enfance tous les soins que sa foiblesse exige , de lui donner toutes les marques de la tendresse que la nature imprime dans le cœur de chaque femme en la rendant mere ; pourquoi tyranniser ces malheureuses victimes par l'usage du maillot ? Si un homme à qui cette coutume seroit étrangere , voyoit emmailloter un enfant , il croiroit , au soin avec lequel la mere entasse linge sur

lange sur le corps de cet enfant, au peu de ménagement avec lequel elle le tourne, à l'attention avec laquelle elle le couvre, l'enveloppe, au nombre des liens & des bandages qu'elle emploie pour le serrer, le lier étroitement; il croiroit, dis-je, que c'est un paquet destiné à faire un long voyage, à passer dans un autre hémisphère, & auquel il ne manque plus que l'adresse.

Mais interrogeons à présent les meres & les nourrices; demandons-leur pourquoi elles lient & garrottent ainsi leurs enfans? Demandons-leur quelle raison les engage à suivre cette méthode? Quelle en est l'utilité? Elles doivent connoître les avantages qui résultent d'un usage qu'elles ont tant à cœur? L'habitude & la commodité, vous répondront-elles.

L'habitude & la commodité! Voilà donc les brillans avantages que nous offre le maillot! Voilà les motifs séduisans qui le retiennent parmi vous! Tendres meres! le préjugé vous fermera-t-il longtemps les yeux sur les dangers de cet usage; & vos enfans seront-ils toujours les malheureuses victimes de votre aveuglement & de votre prévention? Je connois le pouvoir de l'habitude; je sçais qu'elle parle victorieusement; qu'en maî-

tresse impérieuse, elle gouverne despotiquement les esprits, qu'elle regne dans tous les Etats. Il est difficile de la détruire, il l'est même de l'arrêter; vouloir s'y opposer, c'est prétendre s'opposer au cours d'un torrent qui entraîne tout après lui: en un mot, pour détruire l'habitude, il faudroit détruire les esprits. Mais permettez que je vous demande pourquoi est-ce que vous blâmez, que vous détestez les coutumes des autres peuples, & que vous chérissiez les vôtres dont vous faites une idole, à qui vous sacrifiez tout ce que vous avez de plus cher? Ce qui est vice dans les autres, est-il vertu chez vous? Soyez de bonne foi; & dites-moi qu'a de plus cruel l'usage de certains peuples, de se découper la peau pour y tracer des figures d'oiseaux & de fleurs? Qu'a de plus cruel l'usage de fendre les narines pour agrandir le nez? Qu'a de plus cruel l'usage d'applatisser fortement entre deux planches la tête d'un enfant, pour lui donner une forme allongée? Qu'a de plus cruel enfin l'usage barbare où sont les Chinois, de faire porter à leurs femmes des souliers si petits, si étroits, qui serrent, qui compriment si violemment leurs pieds, qu'elles ne peuvent presque pas se soutenir? Tous ces usages, quand on vous en parle, vous font frémir,

ils vous révoltent. Vous avez peine à croire qu'il y ait des peuples aussi féroces ; vous n'entendez , vous ne lisez qu'avec indignation les traits de leur barbarie ; vous maudissez les parens , & vous plaignez ces victimes infortunées d'une cruelle habitude : Et cependant , plus barbares qu'eux , votre cœur est fermé sur vos enfans ; leurs cris , leurs douleurs ne peuvent vous attendrir ; vous conservez pour eux une habitude plus cruelle encore que celle des Chinois. Ceux-ci ne font souffrir qu'une partie ; vous martyrisez tout le corps , qui n'est bientôt plus qu'une plaie. Beau sexe ! la douceur & la sensibilité furent autrefois votre partage. Le changement d'état a-t-il opéré en vous le changement de caractère ? Le titre de mere vous donne-t-il le droit d'abjurer l'une & l'autre ? Les douleurs , les larmes des malheureux vous intéressent , excitent votre pitié : n'y aura-t-il donc que ceux qui ont le plus grand droit à votre tendresse , que vos enfans , qui trouveront votre cœur insensible (1) ?

Passons à la seconde raison qu'on alle-

(1) Dans quelques contrées , les Sauvages immolent leurs enfans foibles ou estropiés. Si nous étions assez barbares pour en agir de même , combien de victimes n'aurions-nous pas à sacrifier ?

gue ; la commodité , second & puissant motif qui parle pour le maillot ; seconde erreur à détruire. Examinons si effectivement le maillot est aussi commode qu'on le prétend. Mais d'abord , qu'entend-on par cette commodité ? Est-ce celle de nuire commodément à tout le corps , de ferrer les épaules , de déformer l'épine , d'opresser la poitrine , d'attrophier le ventre ? Est-ce la commodité , de faire naître les engorgemens du cerveau , les étouffemens , les palpitations , les rapports , les vomissemens , les obstructions , les descentes , les hydropisies de nombril ? Est-ce la commodité , de faire prendre une mauvaise tournure aux cuisses , aux jambes , une mauvaise position aux pieds ? Est-ce la commodité , d'empêcher le jeu libre des poumons , l'action des forces digestives , d'affoiblir la force du cœur , de ralentir la circulation , de déranger les sécrétions , de troubler toutes les fonctions ? Est-ce , en un mot , la commodité , d'étouffer ou d'estropier les enfans ? Si c'est-là cette commodité qu'on aime , qu'on recherche , qu'on vante tant , elle est bien trouvée. Je n'ai rien à opposer ; je suis trop convaincu de son efficacité pour produire tous les funestes effets que je viens de nommer , pour vouloir faire penser le contraire : mais j'ai

gure trop favorablement de la tendresse des meres , pour croire qu'il y en ait d'assez dures pour employer plus longtemps le maillot , si elles pouvoient être convaincues qu'il est en état d'engendrer cette iliade de maux. C'est donc une commodité d'une autre espece qui les engage à conserver cette coutume : C'est parce qu'on pense que l'enfant , plié dans ses langes , étroitement ferré dans ses liens , & ne pouvant remuer ni pieds ni mains , peut être impunément abandonné à lui-même , sans craindre que la négligence de la mere ou de la nourrice puisse lui devenir fatale. Ce n'est pas tout , achevons de développer l'énigme , & ne craignons pas d'en trop dire quand il s'agit d'ouvrir les yeux aux meres , & de les ramener aux devoirs qu'elles paroissent avoir oubliés. C'est donc parce que cette espece d'habit paroît s'accommoder très-bien avec leur petite vanité ; elles sont toutes rivales ; elles veulent toutes se surpasser. Il faut que l'enfant soit bien tendu , bien vêtu , bien ferré , bien brillant ; pour cet effet on le revêt d'une chemise de toile ouverte par derriere , une camifole de même forme & longueur recouvre cette chemise ; après cela vient un lange , qui lui enveloppant les deux épaules , vient se croiser

pardevant , & est attaché sur la poitrine par une forte épingle ; on presse alors les genoux , & les jambes s'étendent ; on saisit cet instant pour l'envelopper entierement dans le linge , & avec lui les excréments qu'il peut lâcher : l'excédent du linge est rejeté sur les jambes ; il y en a même qui portent la barbarie jusqu'à le placer entre les deux cuisses , pour donner au paquet une forme plus arrondie. Un autre linge d'une laine moëlleuse , sert d'enveloppe aux premiers , & s'arrange de même pour donner plus de consistance ; on lie l'enfant & ses langes avec des bandes qu'on a soin de bien ferrer , de bien presser. Voilà ce qu'on appelle emmailloter. Mais ce n'est pas tout : viennent enfin les langes de parade , les draps d'or ou de soie , les crêpines , les mouffelines , les dentelles ; joignez à cela la coëffure , qui ne laisse voir qu'à peine le nez & la bouche ; & la toilette est finie. Jamais coquette en eût-elle de plus longue , de plus compliquée , de plus variée ? Cette malheureuse victime du maillot , ainsi fagotée , est roide comme une piece de bois , dont elle a plutôt la forme , que celle d'un enfant. Cependant la nourrice ou la garde , fiere de ce brillant appareil , en va faire un pompeux étalage dans la ville , & promener de

maison en maison cette piece curieuse qui doit lui valoir un tribut d'éloges.

Voilà donc tous les attraits de cette commodité partisanne zélée du maillot ; voilà tout ce qu'il a de séduisant : mais foyez franches , & convenez que c'est une commodité bien incommode. N'est-il pas fatigant , en effet , pour une mere qui aime un peu la propreté , & qui ne veut pas laisser croupir son enfant dans ses ordures , de recommencer trois ou quatre fois par jour une toilette aussi longue qu'en-nuyeuse ? N'est-il pas fatigant d'être continuellement à habiller , à déshabiller son enfant , à déranger , à raccommoder une quantité prodigieuse de langes , à dérouler un nombre infini de liens cent fois révolus sur son corps , à les rouler de nouveau , & à être , pour ainsi dire , occupée sans cesse à bâtir , à détruire , & à recommencer sans relâche un ouvrage qui ne finit plus ?

Et qui vous empêche de faire passer sur un habit moins compliqué , plus simple , plus commode & pour vous & pour l'enfant , tous les ornemens , toute la propreté , disons mieux , tout le luxe , toute la vanité qui flatte si bien votre orgueil , & dont vous voulez , dans un âge si tendre , lui inspirer le goût ? Achéons de détruire , s'il est possible , toutes les objections ; & tâ-

chons d'arracher de l'esprit des meres, la fausse opinion où elles sont que le maillot prévient bien des incommodités qui surviendroient nécessairement si on n'en faisoit pas usage; & prouvons leur, par l'exemple des Peuples qui ne s'en servent pas, & qui sont exempts des défauts qu'elles redoutent, combien leurs idées sont fausses.

CHAPITRE IV.

Nous avons dit, dans le premier Chapitre, que les Gaulois avoient été obligés d'empaqueter leurs enfans pour la commodité du transport, & que la nécessité avoit établi parmi eux l'usage du maillot. Nous avons dit de plus, que les Romains, après leur dégénérescence, avoient jeté les yeux sur divers Peuples, pour puiser dans leur façon de s'habiller, les moyens de prévenir ou de détruire les difformités que le luxe & la négligence avoient causés à leurs enfans; & que les Gaulois ayant paru les mieux faits, on avoit attribué à leur habit la beauté de leur corps; & que d'après ces idées satisfaisantes, on s'étoit fixé à leur usage d'emmailloter & de corser les Enfans. Ne pour-

roit-on pas ajouter encore , qu'outre les autres causes que nous avons rapportées de l'attachement de la plupart de nos meres pour le maillot & le corps ; ce qui les rend si entichées de cet usage , est une façon de penser à peu près la même que celle des Romains , & qu'elles croient voir en eux les réparateurs des torts , & les agens les plus efficaces de la belle nature ? Oui , sans doute , c'est-là leur principal motif de préférence , c'est-là le rideau magique qui fascine les yeux de ces tendres meres , & qui fait tout le crédit , toute la vogue des maillots. Mais , détrompez-vous , meres aveugles ; le maillot ne sçauroit remplir vos vues , ni les espérances flatteuses qu'il semble vous promettre. Il n'a qu'un pouvoir tout opposé à celui que vous lui prêtez : vous voulez redresser la nature par des voies toutes contraires aux siennes ; vous n'y réussirez pas : vous avez abandonné le sentier de la vérité ; vous êtes dans le grand chemin de l'erreur & du préjugé. Vous verrez , mais trop tard , vos desseins avortés , vos vues détruites , vos espérances trompées. Ne croyez pas que la belle nature puisse percer à travers les obstacles que vous lui opposez. Grande & sublime dans ses desseins , elle veut être libre dans ses opérations : en vain vous voulez lui

donner des regles ; les vôtres ne font pas les siennes : laissez-la faire, ne la troublez pas ; elle sçaura mieux que vous, conduire son ouvrage à sa perfection. Voyez dans ce jardin ce jeune amandier, il est né heureusement & sans défauts ; la nature l'a élevé pendant long-temps ; la seve circuloit librement, la nutrition se faisoit sans gêne & avec égalité ; toutes ses proportions étoient justes ; il annonçoit pour l'avenir l'arbre le mieux fait, le plus beau, le plus uni. Une main barbare a lié, ferré le tronc étroitement, & a fait plusieurs nœuds de corde dans le milieu de sa longueur. Qu'est-il arrivé ? Ces ligatures ont oblitéré, détruit les tuyaux qui portoient la nourriture à l'écorce ; une partie de cette liqueur nourriciere s'est arrêtée au dessous de ces ligatures, elle a crevé les tuyaux, soulevé les fibres ligneuses, produit des tubérosités ; l'autre partie de la seve, refoulée dans le cœur de l'arbre, s'est portée aux parties qui lui offroient moins de résistance, & a agrandi prodigieusement la tête, tandis que la partie liée n'a pu prendre la moitié de son accroissement : ainsi, de l'arbre le plus droit, le plus uni, le plus élevé qu'auroit fait la nature, l'art n'en a fait qu'un arbre informe & rabougri.

Ce qui se passe dans ce jeune arbre, est le tableau de ce qui s'opere dans vos enfans. Les ligatures de l'amandier sont vos maillots & vos corps ; les tubérosités de l'arbre sont les exostoses, les bosses des enfans. Ecoutez donc la voix de l'humanité, qui vous crie depuis si long-temps de vous montrer telles que vous êtes, de vous montrer meres, d'abjurer vos coutumes barbares. Ne voulez-vous rien donner à la tendresse ; donnez-vous tout à l'imitation ? Et bien, suivez l'instinct de la nature, suivez sa marche ; imitez-la ; imitez la sagesse des Spartiates. Les maillots sont introduits ; Licurgue s'élève fortement contre cette invention dangereuse, en fait voir les abus & le danger : Les maillots sont détruits ; & les hommes de sa République deviennent des modeles de beauté. Plutarque exalte la sagesse de cette réforme, en disant que les enfans élevés en liberté, ne crioient point, qu'ils étoient forts & robustes. Imitez les femmes de l'Isle de Cos ; elles ferroient fortement leur poitrine, pour des raisons sans doute que les femmes sçavent mieux que nous. Hyppocrate leur en fait des reproches ; les poitrines sont libres. Vous faut-il des exemples plus convaincans, meres incrédules ? Venez, franchissons

chifflons les mers ; osez me fuivre jusques dans la retraite des Sauvages du Canada. Voyez leurs enfans ; sont-ils contrefaits, sont-ils bossus ? Non , ils sont bien faits , bien droits , robustes & vigoureux. Qui les a rendus tels ? les maillots , les corps ? Ils sont plus heureux que nous ; ils n'en connoissent pas le nom. Quelle regle ont-ils donc suivie pour prévenir les défauts qui nous environnent ? La nature. Quels moyens ? La liberté. Passons dans la Virginie. Voyez cet enfant dans cette boîte garnie de fourrure ; rien ne le gêne ; il est libre ; il n'aura pas des défauts de conformité ; il n'a pas à craindre la chaleur putride de ses excréments , parce que la boîte est percée pour leur donner passage : cette coutume s'étend chez les Musulmans. Dans le pays chaud & humide de la Turquie , il falloit prévenir les dangers inséparables de la corruption des matieres excrémentitielles. Mahomet le fit ; il établit la propreté comme un acte de Religion ; il persuada à ses Sectateurs qu'ils seroient souillés par l'attouchement impur des excréments. Cette heureuse superstition enfanta l'utile méthode d'arranger les enfans de maniere à n'avoir aucun soin rebutant à leur donner. Laissons les Sauvages dans leurs déserts , & passons dans

les riches contrées du temple du soleil. Voilà un enfant qui vient de naître; il est couché dans des langes, à la vérité; mais ces langes ne le serrent pas; on ne connoît pas les liens. Voyez-vous ce trou qu'on a pratiqué dans la terre & garni de linges? c'est-là où, dans quelques semaines, il sera enfoncé jusqu'à la ceinture, pour lui apprendre à soutenir le poids du corps. Voyez chez les Caraïbes, ce hamac suspendu; examinez le nouveau-né qu'on vient d'y placer; il n'est retenu par aucun lien; il n'est recouvert que de quelques langes; il n'aura jamais à reprocher à sa mere de l'avoir estropié avec ses bandages. Transportons-nous en Perse; ce mot paroît réveiller chez vous l'idée du luxe Asiatique; vous vous attendez sans doute à trouver des lits de duvet, des langes de drap d'or, des chaînes dorées: rien de tout cela; le vermoulu ou rapure de bois, voilà le lit des enfans. Et ne croyez pas que ce soit une invention de la mollesse; la raison l'a suggérée; cette poudre pompe l'humidité, & entretient la propreté de l'enfant. Voyez les sacs fourrés des Russes; ils servent à envelopper leurs enfans: mais s'ils ont été obligés de donner quelque chose au climat, ils ont toujours conservé la liberté.

Avançons nos recherches , & voyons l'Islande (1) & le Groenland. Ici vous voyez cet enfant habillé à quinze jours , comme les vôtres à six ans ; il n'a été que quinze jours aux langes ; le voilà en culotte , en veste ; il se roule en liberté , il tombe , il se relève ; il sera en peu de temps en état de marcher. Terminons enfin nos courses & notre examen par les noirs habitans de la Guinée. Dans ces climats brûlans , la nature est livrée à elle-même ; & comme l'enfantement s'y fait presque sans douleur , on diroit que la mere n'a des soins pour son enfant , qu'en raison des maux

(1) On ne sçait ce que c'est qu'emmailloter , garder ou bercer un enfant , dit M. Anderson ; on le met en culotte & en veste à quinze jours de naissance , & on le laisse coucher à terre , où il se tourne & roule comme il veut , jusqu'à ce qu'il se dresse lui-même & apprenne à marcher. Tel est le début & la misérable éducation des enfans d'Islande , qu'on accoutume dès leur tendre enfance à toutes les duretés de la vie. On leur voit cependant , malgré le peu de soin qu'on en prend , des corps & des membres droits ; & il est rare de trouver parmi eux quelqu'un de contrefait ; ce qui prouve évidemment que la nature agit en tout par elle-même quand on la laisse agir , & qu'on évite de la troubler par des soins souvent inutiles. *Hist. Nat. de l'Islande & du Groenland* , pag. 243 , tome I.

qu'il lui a fait souffrir en le mettant au monde. Voyez-la cette mere qui vient d'accoucher ; elle va laver son enfant, revient au lieu où elle travailloit ; le pose à terre, le couvre d'un simple voile ; & continue à se livrer à ses occupations. Quel contraste frappant de la force de cette femme à votre délicatesse , mere Européenne ! Quelle dureté, allez-vous vous écrier ! Votre sensibilité renaît ; votre tendresse s'alarme : mais rassurez-vous ; la mere est sans danger , l'enfant est plus heureux que les vôtres : couché durement, il a la liberté que ne connoît pas l'enfant que vous venez de mettre au maillot : dans le sillon son sommeil est doux & tranquille ; & votre fils ne dort pas sur son lit de plume , ou du moins il n'y a qu'un sommeil interrompu. A son réveil, le négriillon aura le plaisir de jouir de la liberté de ses foibles membres que rien n'enchaîne ; il verra de loin sa mere , la distinguera des autres , l'appellera par ses cris , fera l'essai de ses forces , il rampera jusqu'à ses pieds ; & alors , appercevant son sein , il redoublera d'efforts , se cramponnera le long de ses jambes ; & après mille essais divers , vous le verrez parvenir sans secours , à puiser aux deux sources de la vie.

Voilà les objets d'imitation que je vous propose ; voilà le modele que vous devez suivre. Vous venez de parcourir une grande étendue du globe : que les connoissances que vous y avez puisées , ne portent pas à votre ame un stérile étonnement. Que l'examen que vous venez de faire des usages des autres Nations , ne serve pas à les faire accuser de folie : croyez-les toujours plus sages que vous , c'est le moyen de l'emporter sur elles ; que leurs coutumes enfin servent à éclairer , à rectifier les vôtres. Vous venez de voir les avantages que les usages des autres peuples leur donnent sur vous ; suivez leur méthode , vous aurez le même produit ; que la tendresse fasse un pas , la nature fera le reste. Achéons de détailler nos preuves sur la nécessité d'abandonner les maillots & les corps , en détaillant leurs dangers.

C H A P I T R E V.

INCONVÉNIENS INTÉRIEURS DU MAILLOT.

EN parcourant les miseres de l'enfance ; en jettant un coup-d'œil sur le tableau de ses difformités , un Médecin attentif re-

connoîtra sans peine la cause qui les a produites. Instruit sur le mécanisme des fonctions, il en connoîtra la marche, en entretiendra le jeu, en préviendra le dérangement; il sçaura que pour jouir d'une santé forte & robuste, il faut un certain nombre de conditions, sans lesquelles on ne traîne qu'une vie foible, languissante, & souvent à charge par les infirmités qui l'accompagnent: il sçaura que ces conditions sont, une bonne digestion, une nutrition égale, une circulation libre, une respiration aisée; tant que ces fonctions primitives se feront bien, les secondaires comme les secrétions & excrétions se feront bien aussi. De-là une transpiration ni trop forte, ni trop foible dans tout le corps, une séparation louable de la bile dans le foie, de l'urine dans les reins, &c. de-là le ton juste & proportionné dans le genre nerveux; de-là enfin cette santé forte & robuste qui fait le premier agrément de la vie: c'est d'après ces principes qu'il vous dira d'éviter tout ce qui peut troubler le mécanisme & déranger l'ordre de ces fonctions. Voyons si le maillet n'est pas une des principales causes qui concourent puissamment à renverser, à détruire le jeu que le doigt de la nature avoit imprimé aux ressorts de la machine humaine: commençons par la digestion.

L'estomac ne digere bien qu'autant qu'il jouit de toutes ses forces ; & le peut-il , si vous les lui enlevez par la compression du maillot ? L'estomac ne digere bien qu'autant qu'il reçoit une assez grande quantité de dissolvant ; en le comprimant , vous rapprochez les parois , vous rétrécifiez l'orifice des vaisseaux qui doivent y verser les fucs digestifs ; ils n'y coulent plus qu'en petite quantité ; & cette quantité n'est pas suffisante pour dissoudre en entier les alimens dont vous l'avez chargé : les alimens mal digérés , s'aigrissent dans l'estomac , acquierent une fermentation putride , picotent , irritent par leur âcreté , la tunique nerveuse de ce viscere : de-là les crampes ou spasmes de l'estomac , les convulsions qui attaquent presque toujours le principe de la vie. L'estomac n'est pas seul affecté ; cette mauvaise digestion fournit un mauvais chyle ; une partie de ce chyle passe dans la masse des humeurs , qu'il gâte & corrompt ; l'autre suit la route des excréments , passe dans les intestins , y séjourne , acquiert un degré de plus d'acidité , d'âcreté , de corruption. L'air que ces alimens contenoient se développe , cause des tranchées , des coliques , des diarrhées dangereuses : l'enfant n'en meurt pas toujours ; mais s'il vit , ce n'est

que pour traîner une vie languissante : heureux encore si ses infirmités disparoissent avec le maillot : mais si le maillot n'a qu'un temps, les maladies ne l'abandonnent jamais ; & l'infortuné a végété misérablement depuis les langes qui l'ont couvert à son entrée dans le monde, jusqu'au drap funéraire qui l'enveloppe à sa sortie.

Notre corps seroit bientôt détruit, si nous n'avions le soin de réparer les pertes continuelles que nous faisons. Les moyens de cette réparation, sont les alimens pris en assez grande quantité dans l'enfance, sur-tout parce qu'ils ont à remplir le double objet de la nutrition & du développement. Il faut donc que l'estomac, organe qui les reçoit & les prépare, soit encore assez grand pour en contenir une quantité suffisante ; sans cela, la nutrition sera imparfaite, le développement arrêté, & le corps tombera bientôt dans une éthiisie, un marasme qui le conduira à sa destruction. Il n'est point de mere, pour peu éclairée qu'elle soit, qui ne sente la vérité de ce raisonnement ; il n'en est point qui n'en convienne, si elle est juste : Et cependant il n'en est point de celles qui font usage du maillot, qui ne tiennent une conduite toute opposée à celle qu'il faudroit

tenir pour prévenir ce funeste effet. On ne pense pas que le maillot, en comprimant l'estomac, lui enlève ses forces avec la liberté, empêche son accroissement, diminue sa capacité; on ne pense pas que la capacité de l'estomac diminuée, la quantité des alimens doit l'être aussi. Cependant l'enfant qui sent ses besoins, en prend autant qu'il en faut pour les satisfaire; s'il n'en prend pas une quantité suffisante, il végète, languit, tombe dans la consomption: s'il prend tout ce qui lui est nécessaire pour se nourrir, croître, & se fortifier; l'estomac trop petit, resserré par les bandages, ne peut pas se dilater suffisamment; & cette quantité d'aliment, qui seroit à peine suffisante pour un estomac libre, devient pour lui un poids incommode dont il cherche à se délivrer. Delà vient que nous voyons tant d'enfans rejeter leur lait quelque temps après l'avoir pris. On m'objectera peut-être qu'il y a des enfans voraces qui prennent plus de lait qu'il ne leur en faut, & qu'en outre le vomissement est habituel aux enfans. Je conviens qu'il y a des enfans voraces; mais la voracité n'est pas si généralement répandue que le vomissement: ce n'est donc pas la voracité qui l'occasionne. Quant à la seconde objection; je

pense, avec M. le Roy, que le vomissement n'est pas si habituel aux enfans qu'on le croit; qu'on laisse l'enfant en liberté, il ne rendra pas son lait. L'expérience confirme encore que les enfans n'ont pas plus de disposition au vomissement que les adultes; qu'on donne un émétique à un enfant élevé en liberté, il agira autant par bas que par haut; c'est ce qu'a éprouvé le sçavant Médecin que je viens de citer, dans nombre d'expériences faites à ce sujet. Le vomissement n'est donc pas habituel aux enfans; & s'ils y sont sujets, on n'en doit chercher la cause que dans le maillot. On voit donc, par ce que nous avons dit, combien la digestion sera pénible & laborieuse, si l'estomac ne peut pas admettre une suffisante quantité de digestif; on voit combien la nutrition & le développement feront imparfaits, si l'estomac, qui doit envoyer une suffisante quantité de sucs nourriciers dans toutes les parties du corps, ne peut pas recevoir une assez grande quantité d'alimens, dont ces sucs doivent être extraits.

Le foie, ce viscere, si volumineux dans l'enfance, sera-t-il comprimé sans danger? la sécrétion de la bile s'y fera-t-elle librement? Ne l'attendez pas. Les canaux qui doivent la filtrer, comprimés par le maillot, se rétrécissent, se bouchent, s'obstruent.

La bile croupit dans ses vaisseaux , s'y durcit , & produit des tumeurs énormes ; & quelquefois devenant véritable calcul , dont le siege est plus ordinairement dans la vésicule du fiel que dans le foie , occasionne des coliques bilieuses , atroces , qui dépendent de la difficulté que ces calculs ont à passer de la vésicule dans les boyaux par le canal choledoque , & qui rendent la vie très-malheureuse , & jetant enfin dans des jaunisses cruelles qui finissent par une hydropisie incurable , en abrègent beaucoup la durée. De toutes les obstructions du bas-ventre , celles du foie , & sur-tout de son petit lobe , ou lobe supérieur , sont les plus fréquentes ; mais celles du pylore (c'est le passage de l'estomac aux intestins) , & celles du mésentère sont très-communes aussi ; & c'est une suite bien naturelle du dérangement des digestions : des nerfs toujours irrités par une cause toujours irritante , troublent absolument l'ordre de la circulation ; & les gonflemens fréquens des intestins , en comprimant les vaisseaux , & forçant souvent les humeurs à croupir , produisent le même effet ; de ces engorgemens joints à l'âcreté des humeurs , naissent ces petites fièvres qui reviennent si souvent chez plusieurs enfans , qui cède-

roient dans les commencemens , si on en détruiſoit la cauſe , je veux dire , ſi on détruiſoit le maillot ; mais qui dans la ſuite ne peuvent plus céder , & détruiſent inſenſiblement le malade.

On peut faire à peu près le même raifonnement ſur les reins ; en les comprimant , vous rétréciſſez le diametre des couloirs de l'urine ; il n'y a plus que la partie la plus ſubtile de cette liqueur qui puiſſe ſ'échapper ; le reſte de cette ſécrétion ſaline ſ'épaiſſit , devient concret ; & delà le calcul & la pierre , d'où vient que les enfans y ſont plus ſujets que les adultes.

Si du ventre nous remontons à la poitrine , nous verrons que cette partie ne ſouffre pas moins que les autres de la compression du maillot. Quoique garnie de cercles oſſeux , qui ſemblent la mettre à l'abri de toute forte de compression , elle ne ſe reſſent pas moins des bandes dont on la ferre : les os , qui , dans l'âge mûr , ſont d'une force ſi prodigieuſe , qu'ils réſiſtent aux coups les plus violens , aux plus peſans fardeaux , mols & cartilagineux , dans l'enfance , cedent aiſément aux compressions du maillot ; & cette partie , qui à la naiſſance de l'enfant , proportionnellement la plus petite , doit devenir un jour la plus ample de toutes , reſte toujours petite , étroite ,

mal conformée ; les os se jetent en dedans , la capacité de la poitrine est diminuée , le poumon ne peut pas se dilater assez largement , les bronches ne se remplissent pas d'une quantité d'air suffisante , la respiration est gênée , courte , convulsive : delà les dyspnées , les toux continuelles , la phtisie sèche , l'asthme , & une infinité d'autres maladies qu'il seroit trop long de rapporter. Vainement nous objecteroit-on que l'enfant respire une plus grande quantité d'air qu'il ne lui en faut pour vivre , que par conséquent le poumon n'a pas besoin d'une si grande dilatation : j'en conviens ; mais si dans l'enfance , où toutes les parties croissent rapidement , vous gênez , vous empêchez l'accroissement & le développement de la poitrine ; qui lui donnera dans un autre âge cette ampleur , cette capacité nécessaire pour recevoir cette grande quantité d'air , qui alors lui sera indispensable pour vivre ?

Le cœur , ce principe de la vie , dont les mouvemens doivent être toujours uniformes & réglés , voit sa marche détruite ; sa dilatation est empêchée par la résistance des côtes qui le pressent : il se soulève , s'irrite , frappe violemment contre la poitrine : c'est un bœuf qui bat un mur à grands coups ; il l'aura bientôt détruit ; ses battemens plus précipités , plus forts , allu-

ment une fièvre qui est très à craindre dans les enfans , tant par rapport à leur accroissement , qui exige des mouvemens moins violens , que par rapport à la texture délicate de leurs parties que la fièvre peut détruire , ou du moins altérer. Le sang & les humeurs qui trouvent le passage des vaisseaux extérieurs fermés , ne pouvant pas circuler librement à la surface du corps , se portent dans l'intérieur en grande abondance ; ce qui peut augmenter la pléthore au point de déranger toutes les sécrétions , & d'étouffer l'enfant.

CHAPITRE VI.

INCONVÉNIENS EXTÉRIEURS DU MAILLOT.

SI, après avoir examiné les parties internes , nous revenons à l'extérieur , nous y verrons d'autres ravages , une tête grosse , des épaules saillantes , des bosses , des nœuds , des exostoses , des tumeurs ombilicales , auxquelles on ne fait pas assez d'attention , des os arqués outre mesure , des déplacements de ces mêmes os , le rachitisme , mille vices enfin de conformation.

L'observation prouve que les Peuples

qui ont fait usage du maillot, ont la tête plus grosse que ceux qui ne s'en servent pas. La raison n'est pas difficile à trouver : Le sang trouvant trop de résistance dans l'intérieur du tronc, où il ne peut pas circuler librement, se porte aux parties qui lui offrent moins d'obstacles à surmonter ; la tête isolée, pour ainsi dire, & séparée du corps, est la seule qui n'étant pas fortement comprimée, n'oppose au sang que la foible résistance de ses os, qui sont encore fort tendres ; il s'y porte en grande abondance ; & ne trouvant pas la même facilité à en revenir, y croupit, augmente la capacité des vaisseaux, qui admettent une grande quantité de fluide mal élaboré ; d'où peut naître la lésion des fonctions du cerveau : le jugement & la mémoire en seront viciés ; & de-là vient, sans doute, le proverbe injurieux : *Grosse tête, peu de bon sens.*

Ce n'est pas sur les côtes & le poumon seulement que le maillot étend ses ravages ; les épaules en ont leur part, les omoplates fortement comprimées, poussent en avant les clavicules, qui sont arrêtées par le sternum, cet os qui forme le plastron de la poitrine ; de sorte que se trouvant entre deux forces opposées, les clavicules sont obligées de céder, plient, se courbent, &

font par leur courbure deux creux au haut de la poitrine, qu'on a cherché à ridiculiser par le nom de *faliere*. Les omoplates qui n'ont pas trouvé une résistance suffisante, se portent en avant; & au lieu du dégagement des épaules, qui accompagne si bien la beauté de la poitrine, on n'a qu'une conformation vicieuse, & des ailes de pigeon.

La difformité de la bosse est commune en Angleterre, plus commune en France, inconnue dans les pays où l'on ne connoît pas le maillot. Quelle en sera la raison? La même que celle qui fait la grosse tête: un coup-d'œil jetté sur la structure, sur la position des parties, suffira pour le prouver. Les omoplates situées au dessus des côtes, doivent élever en cet endroit le niveau de la surface; ce qu'elles font, & laissent entre elles un petit espace déprimé, enfoncé, qui forme une espèce de rigole: le maillot, les bandages qui serrent les omoplates, ne peuvent atteindre à cette dépression, à cet enfoncement, qui est au dessous de leur niveau; par conséquent, cette partie n'étant pas si serrée, si comprimée que les autres, offrira moins de résistance; le sang & les humeurs s'y porteront en plus grande abondance; elle prendra plus d'accroissement, s'étendra, & formera la bosse.

Une autre espece de bosse , moins commune à la vérité , mais qui cependant emporte beaucoup d'enfans , c'est une tumeur sanguine qui leur vient au nombril , & qui n'est occasionnée le plus souvent que par la compression trop forte de la poitrine. Voici une observation de M. le Roy , qui prouve clairement ce que j'avance.

« Dans le premier accouchement , dit-
 » il , que j'eus occasion de faire , je coupai
 » le cordon ombilical , sans faire aucune
 » ligature , ni du côté de la mere , ni du
 » côté de l'enfant. Il ne sortit de part &
 » d'autre qu'un petit jet de sang , qui s'ar-
 » rêta bientôt ; je laissai l'enfant en liberté ,
 » & je revins à la mere : dès qu'elle fut
 » délivrée , je retournai à l'enfant ; je lui
 » fis quelques frictions avec une eau salée ;
 » je le mis dans un petit berceau en liberté ,
 » recouvert seulement de quelque lange :
 » j'étois enchanté de voir le succès de l'ex-
 » périence ; j'admirois avec quelle force se
 » faisoit la respiration : lorsque j'opposai
 » mes mains à la dilatation des côtes , pour
 » examiner l'effet de la compression des
 » maillots , quelle fut ma surprise , lorsque
 » j'apperçus le sang couler : elle fut plus
 » grande encore , lorsque cessant la com-
 » pression , je vis le sang s'arrêter. Avant de

» partir, je crus devoir par prudence, lier
» le cordon, & je me promis de suivre l'ex-
» périence. A la seconde occasion qui se pré-
» senta, tout se passa de la même manière ;
» je remarquai que plus je comprimai la
» poitrine, plus le sang couloit abondam-
» ment. Je cherchai la raison de ce phé-
» nomène, & je la trouvai dans la nou-
» velle manière dont se faisoit la circula-
» tion : dès-lors, j'accordai toutes les
» opinions sur la ligature. En effet, elle
» est inutile, si l'enfant est libre ; mais nos
» maillots l'ont rendue nécessaire ; & l'hé-
» morragie n'est à craindre que par leur
» usage, parce que la poitrine est compri-
» mée. Si M. Hunter à Londres ne lie point
» l'ombilic, c'est qu'il ordonne expresse-
» ment de laisser les enfans en liberté ».

Ce fait curieux suffiroit seul pour nous démontrer le danger des maillots ; il nous fait voir le vœu de la nature qui rejette toute contrainte. Il me paroît que cette observation prouve assez clairement, que si on ne faisoit pas la ligature du cordon ombilical, en faisant usage des maillots, il se feroit par le nombril une hémorragie qui tueroit l'enfant ; & si on fait la ligature, & qu'on fasse usage des maillots, la compression qu'ils font sur la poitrine, détermine

une plus grande quantité de sang dans le cordon , gonfle cette partie , & produit les tumeurs ombilicales (1).

CHAPITRE VII.

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE DES EFFETS DU MAILLOT.

LA compression générale des maillots sur tout le corps , détourne les fucs nourriciers ; les parties se développent lentement , la pression inégale qu'ils font , est cause que l'accroissement ne se fait pas également ; certaines parties augmentent aux dépens des autres ; la nature ne garde plus aucunes mesures , & le corps perd toutes ses proportions. La tête , comme nous l'avons déjà dit , devient quelquefois monstrueuse ; la partie moyenne des os , plus ferrée que leurs extrémités , fait naître des tubérosités. Les ligamens extérieurs , affoiblis , cedent à la force des ligamens intérieurs leurs antagonistes ; l'équilibre est détruit , & tout le corps se déforme ; la contraction des mus-

(1) Nous avons vu à Nogent-sur-Marne , la fille d'un de nos amis , âgée de deux ou trois mois , qui avoit une de ces tumeurs ombilicales , dont elle est morte.

cles du bas-ventre fait plier l'épine : le bassin remonte ; & c'est en vain que la nature avoit cherché le moyen de rendre l'accouchement plus heureux , en le construisant plus large ; les membres ne sont pas épargnés ; les ligamens , trop tendus , se relâchent ; la tête des os se déplace , & ne trouvant plus de résistance , grossit outre mesure ; les bras , les jambes , les cuisses , prennent un accroissement conforme à la résistance qu'ils éprouvent. Ils grossissent en dedans ou en dehors , selon qu'ils sont différemment placés , & différemment comprimés. Tout le monde sçait que ces défauts de conformation ne sont que trop communs parmi nous.

Les efforts que font les enfans pour se débarrasser des entraves qu'on leur donne , leur sont sans doute très-nuisibles , puisqu'ils peuvent démettre les os , & faire naître des contusions ; cependant , l'inaction où ils sont obligés de rester , quand ils sont trop ferrés , leur est également préjudiciable ; le défaut d'exercice est capable d'arrêter l'accroissement des parties , ou du moins , de le retarder ; les enfans qui s'exercent , sont plus forts & plus vigoureux , plus grands pour l'ordinaire , que ceux qui demeurent en repos. C'est pour cette raison qu'il y a des peuples qui mettent leurs en-

fans dans des maillots fort larges , & laissent leurs bras & leurs jambes en liberté , pour ne pas gêner leur mouvement naturel , & favoriser la circulation de la lymphe nourriciere. Il n'est point d'âge où l'exercice soit plus nécessaire que dans l'enfance ; les vaisseaux sont plus tendres , les muscles moins forts , les humeurs plus abondantes. C'est pourquoi le cœur a plus d'obstacles à vaincre , & plus d'efforts à produire pour faire circuler le sang & faire aborder le suc nourricier dans toutes les parties ; l'exercice met en jeu les muscles , donne du ressort aux fibres , & par-là conspire avec le cœur au développement successif & proportionnel de l'enfant.

En mettant en comparaison l'enfant avec l'homme , il semble que la chaleur intérieure d'un adulte doit être plus grande que celle d'un nouveau-né ; l'expérience cependant nous demontre le contraire. Le pouls dans l'enfance est plus vif , le battement du cœur & des arteres est plus fréquent , la chaleur par conséquent est plus considérable. Il en est de même de tous les animaux , plus ils sont gros , moins ils ont de chaleur naturelle. Le cœur d'un bœuf fait des battemens plus lents que celui d'un chien ; la fréquence du pouls d'un moineau est si grande qu'on peut à

peine en compter les battemens. Il est donc extrêmement important de placer le nouveau-né dans un lieu tempéré qui n'augmente pas sa chaleur naturelle. Cependant les maillots, dans lesquels on enferme les enfans, rendent plus chaude l'atmosphère qui regne autour d'eux, empêchent le renouvellement de l'air; la chaleur étant augmentée, la peau se relâche, la sueur augmente, l'insensible transpiration diminue : la pléthore survient, & la chaleur devient plus considérable. Les matieres excrémentitielles, retenues dans le corps, donnent naissance à de fâcheuses maladies. Le thermometre, placé dans le maillot, fait monter quelquefois l'esprit de vin à une chaleur excessive capable de faire périr l'enfant : aussi voit-on ces malheureuses victimes d'une mode funeste, manifester par des petits mouvemens, & par leurs foibles tressaillemens, le plaisir qu'ils éprouvent quand on les débarrasse de leurs chaînes, & qu'ils sentent la fraîcheur de l'air; l'impatience qu'ils témoignent, les cris qu'ils font quand on veut les remettre dans leurs maillots, devraient attendrir les cœurs les plus sauvages, & éclairer tous les esprits, s'ils n'étoient aveuglés par le préjugé.

Malgré tous les accidens auxquels l'enfant est exposé dans le maillot, il est en-

core pour lui des peines plus grandes. Ce n'est point assez d'être dans une atmosphère trop chaude ; il naît dans un air corrompu , il vit dans sa fange , & dort dans l'ordure ; les linges qui le couvrent , servent souvent de voile à sa mal-propreté ; les bandes qui l'entourent , en sont les vils instrumens. Ses esprits trop lents, ses nerfs trop insensibles , n'obéissent pas assez à sa volonté ; elle-même , trop neuve pour commander à des organes qu'elle ne connoît pas , laisse dans cet âge agir la nature , ou plutôt la machine. L'enfant satisfait ses besoins aussi-tôt qu'ils le pressent ; & comme ce n'est que la machine qui agit , on ne prévoit pas ce qu'elle peut faire ; elle surprend la vigilance des nourrices , & trompe leurs soins. Dans l'instant qu'elles viennent de renouveler les linges du maillot , la nature se débarrasse d'un nouveau fardeau , & l'enfant reste toujours dans sa mal-propreté ; souvent même les nourrices , peu attentives à défaire le maillot , ont la cruauté de laisser les enfans pourrir dans l'ordure , ou quelquefois elles ne s'en apperçoivent que quand l'odeur les avertit , ou que les cris réitérés de l'enfant les forcent à s'en douter.

Comme les excréments dans l'enfance sont très-liquides , & qu'ils sont presque

toujours accompagnés d'urine, ils mouillent tous les linges, qui, venant à se refroidir, forment en hiver un bain de glace capable de rendre l'enfant roide de froid. En été, les matieres excrémentitielles se putréfient, excitent une chaleur considérable sur la peau de l'enfant, & peuvent produire des rougeurs, des érépelles, des dartres : les pores absorbans de la peau, qui sont toujours ouverts & prêts à pomper les vapeurs qui s'y attachent, attirent avec force ces fortes d'exhalaisons putrides, qui se rapportent dans le sang, & occasionnent des maladies d'autant plus dangereuses, que l'enfant est moins en état de les soutenir. Les parties des excréments les plus liquides étant absorbées ou dissipées par les chaleurs; les plus grossieres s'attachent à la peau, y forment une croute épaisse qui gêne sa délicatesse, en altere la finesse, & détruit la beauté des parties. Cette croute est quelquefois si fortement enracinée sur la peau tendre des enfans, qu'il faut la détacher avec l'eau chaude, & apporter beaucoup de précaution pour y réussir sans faire souffrir l'enfant. Pour peu que l'on soit impartial, on conviendra que les maillots sont très-funestes. On veut perfectionner la nature, on la déforme; on veut remédier à des
petits

petits maux, on en produit de plus grands; on fait souffrir les enfans, on altere leur conformation & leur santé, on gêne leurs mouvemens, & on court risque de les faire périr dans la chaleur ou dans la pourriture.

CHAPITRE VIII.

DES CORPS.

IL ne me reste pas grand chose à dire des corps, leurs dangers sont à peu près les mêmes que ceux du maillot; & la seule différence qui existe entr'eux, c'est qu'outre les inconvéniens qu'ils ont de communs, il en est encore deux de particuliers établis dans la différence des sexes. Les maillots commencent à troubler la régularité des proportions, la beauté des parties; les corps achevent l'ouvrage, & mettent, pour ainsi dire, la dernière main au bouleversement des fonctions. Les maillots n'ont qu'un temps; & comme le corps n'a pas pris tout son accroissement lorsqu'on en abandonne l'usage, la nature pourroit peut-être encore réparer le désordre qu'ils ont occasionné; mais lorsque

leur regne finit, celui des corps commence : on diroit que les meres se font un plaisir malin de contrarier toujours la nature, & de lui opposer sans cesse de nouveaux obstacles.

Les corps évafés d'en haut, étroits d'en bas, ont une structure diamétralement opposée à celle de la poitrine, qui représente un cône dont la pointe est en haut & la base en bas. C'est de cette structure même que les femmes se servent pour nous prouver que l'enfant n'est point gêné dans son corps, en passant les doigts entre le corps & la poitrine. Meres aveugles, vous gênez précisément la partie de la poitrine, qui a besoin de la plus grande liberté. Ce ne sont pas les premières côtes qui agissent le plus dans la respiration, elles ne remuent presque pas : ce sont les dernières qui s'étendent le plus ; & c'est précisément sur elles que porte la plus grande compression. Ce n'est pas que malgré cette bizarre structure des corps, toutes les parties de la poitrine ne soient à la gêne ; si elles n'y sont pas avant l'âge de puberté, laissez arriver ce moment ; & les parties qui se développent alors, vous prouveront par la lenteur de leur accroissement, par leur flaccidité, par leur mauvaise position, combien elles ont souffert

de l'obstacle que vous leur avez opposé. La gorge, qui devoit croître en liberté, ne se forme qu'avec peine; les glandes qui la composent ne peuvent pas donner entrée aux humeurs qui doivent les étendre, les gonfler; elles n'ont qu'un tissu mollasse, & qui se flétrit bientôt: si elles y pénètrent, elles ne peuvent pas circuler librement, elles croupissent, les glandes s'engorgent; & de vingt cancers, dit Astruc, dix-neuf doivent leur origine à la compression des corps. Ce n'est pas assez que la poitrine souffre de cette compression, il faut qu'elle porte encore sur toutes les parties les plus essentielles; la pointe du corps aboutit précisément sur l'organe délicat de la génération; il n'a pris que peu d'accroissement dans l'enfance; la puberté amène le moment où la nature va se développer, faire une crise salutaire: mais l'art travailloit depuis long-temps à déranger ses vues; la nature, plus foible, succombe. La crise est imparfaite; la vessie comprimée par la pointe du corps, comprime la matrice; les vaisseaux sont rétrécis; les regles ne peuvent pas couler, ou ne coulent qu'en petite quantité; les fleurs blanches prennent leur place, & les pâles couleurs les suivent ordinairement, & très-souvent la stérilité. Si, malgré ces

dérangemens, la femme parvient à être mere, le bassin rétréci par une longue & forte compression, ne peut plus seconder ses desirs au moment de l'enfantement; il ne peut pas s'élargir; elle souffre des douleurs atroces, souvent inutiles, toujours dangereuses. Enfin elle est délivrée; & l'enfant porte les tristes preuves d'une funeste compression, & quelquefois il souffre tant au passage qu'il meurt en naissant, ou ne vit que pour donner le temps à sa mere de déplorer les tristes effets des corps.

Voilà le tableau raccourci des désordres que peuvent causer les maillots & les corps : s'ils ne les causent pas toujours, ils ne sont pas moins en état de le faire; & en faut-il davantage pour exciter dans l'esprit de toutes les meres une crainte salutaire, & les engager à abandonner un usage barbare qui n'a de droits que ceux que lui donne l'habitude, & d'avantage que celui que lui prête le préjugé? S'ils ne les causent pas toujours, c'est que la nature, plus forte que l'art, a triomphé de tous les obstacles qu'il lui opposoit, c'est que les forces de l'enfant ont prévalu sur les effets insensés & industrieux d'une tendresse mal raisonnée : Et qui vous a dit d'ailleurs que sur le nombre prodigieux des enfans qui

meurent avant l'âge de la puberté, la plus grande partie ne devoit pas sa mort au maillot, ou au corps? qui vous a dit que celui qui a eu la force de résister à leurs impressions, & qui a joui d'une assez bonne santé pendant soixante ans, n'auroit pas joui d'une santé beaucoup plus forte & plus robuste au-delà de quatre-vingts? Qui vous a dit que cette santé foible & languissante qu'il a traînée toute sa vie, que les douleurs qui le tourmentent tous les jours, que les maladies chroniques qui empoisonnent sans cesse sa malheureuse existence, ne doivent pas leur origine au maillot? Qui vous a dit que le maillot n'a pas jeté la semence de toutes les maladies que la nourrice rejette adroitement sur le vice des parens, qui ne se fussent peut-être jamais produites sans le dérangement des fonctions, qu'il a occasionné? Qui vous a dit, enfin, que l'asthme, la pulmonie, les obstructions, les vapeurs, ne sont pas le fruit de l'usage cruel d'emmailleter & de corser les enfans, autant que de la mauvaise constitution des parens? On ne s'est pas appliqué assez soigneusement à répandre tout le jour possible sur l'étiologie de ces maladies; elles mériteroient pourtant d'être suivies avec la dernière exactitude; ces recherches pourroient donner

d'assez grandes connoissance à la Médecine ; pour ne pas faire regretter le temps qu'on y auroit mis , & préviendroient peut-être bien des maladies auxquelles nous n'avons que des remedes foibles & inefficaces à opposer.

C H A P I T R E I X.

Raisons d'abandonner le Maillot & le Corps , tirées de la Beauté.

JE viens de vous parler en Médecin ; j'ai combattu vos usages par des raisons de santé : je vais, Sexe charmant, vous parler en homme (1), & les combattre encore

(1) Les hommes sont les juges nés de la beauté des femmes , comme elles le sont de celle des hommes.

J'ai beau lire , j'ai beau entendre crier tous les jours que la beauté est un être d'illusion , qui ne doit son existence qu'au rapport qui regne entre elle & nos organes ; cela ne m'empêche pas de dire que la beauté a des signes caractéristiques qui en constatent l'essence indépendamment de l'imagination ; que ses effets varient & dépendent des rapports : j'en conviens ; nous le voyons tous les jours. Telle femme qui a tous les caracteres qui font la beauté , m'enflammera

par des motifs de beauté : Essayons si l'homme l'emportera sur le Médecin, & si la beauté aura plus d'empire sur vous que la santé même.

La nature, en vous formant, vous fit foible & timide; elle nous fit forts & entreprenans. Cette distribution inégale devoit vous rendre les victimes de nos goûts, & le jouet de nos caprices : mais avec la timidité & la foiblesse elle vous donna la beauté; & ce fut l'écueil où toute notre puissance vint se briser. Nous étions maîtres; nous sommes devenus esclaves, & vous réglez. Le papillon vole à l'éclat de la chandelle, & y brûle ses ailes; l'éclat de la beauté nous attire & nous ravit l'em-

moi, tandis qu'elle refroidira mon ami, qui s'enflammera à son tour pour une autre beaucoup moins belle. Mais doit-on conclure de là que la beauté varie? La cause est toujours la même, quoique les effets soient différens. Un perdreau en sera-t-il moins bon, parce qu'un malade n'y trouvera point de goût? La beauté est donc invariable; elle a ses loix, ses regles, ses qualités, hors desquelles il n'en existe pas; & ces qualités sont l'exactitude du dessin, la régularité des traits, la proportion des parties, & l'accord parfait de ces parties avec l'ensemble. Or, ces qualités se développeront-elles sous le maillot & le corps? Les sinistres effets qu'ils operent, prouvent le contraire.

pire & la liberté. Il n'est point de force qui résiste à sa puissance; Hercule, oubliant ses travaux & sa massue, file aux pieds d'Omphale. Il n'est point de philosophie qui résiste à ses charmes : Descartes fait tourner les astres; une bergere paroît, & lui fait tourner la tête : Descartes n'est plus dans les cieux, il est tout sur la terre. Mais qu'est-il besoin de vous retracer le pouvoir de la beauté? vous ne le connoissez que trop, & tout l'empire qu'il vous donne sur nous. On diroit cependant, au peu de soin que vous en prenez dans l'enfance, qu'elle n'est pas le principal soutien de ce même pouvoir, qu'elle ne doit pas être un jour la premiere source de vos plaisirs, des distinctions avantageuses qu'on fera de vous dans le monde, des hommages flatteurs qu'on vous y rendra. Un enfant n'en connoît point le prix; & c'est par cette raison qu'elle a besoin de toutes les attentions d'une mere vigilante. Tranquille dans son indifférence, elle ne s'occupe que du moment, elle ne devance pas l'avenir; elle ne connoît pas cette distinction de laideur & de beauté, & elle est bien loin de soupçonner que son bonheur ou son malheur, ses plaisirs ou ses peines dépendront un jour de la beauté ou de la difformité de son corps. Tendre enfant,

que ne pouvez-vous jouir toujours du calme heureux qui vous environne ! Mais le temps passe , l'âge augmente , l'enfant croît ; l'ordre de la nature va changer , le rideau est tiré sur l'enfance , ses jeux ne plaisent plus , ses amusemens sont insipides. La nature prépare une révolution extraordinaire , qui surprend , trouble , inquiète , étonne l'enfant , & la plonge dans une profonde rêverie. Elle se fonde , s'examine , s'étudie , & ne se connoît plus. Elle n'est plus la même : ce changement subit vient de la rendre à elle-même un chaos qu'elle ne peut débrouiller ; bientôt le changement physique entraîne le moral , elle ne pense plus en enfant ; la nature devient son maître , & l'instruit ; la puberté vient de battre la retraite de l'enfance. La saison des desirs vient d'éclorre ; le cœur commence à sentir ; il s'élève au fond de ce cœur novice , un nuage qu'on entretient en silence , & qui grossissant de jour en jour , va former un orage terrible. Le desir de plaire vient de naître : Craignez ce moment , meres négligentes ; une glace fidelle va rendre témoignage de vos soins ; il est déjà consulté ce miroir détestable qui n'embellit pas l'objet qu'il représente , qui ne répare pas les injures de vos maillots & de vos corps ; trois fois

votre fille tremblante y a porté des regards
 mal assurés ; trois fois elle a reculé avec
 horreur, pour ne pas voir plus long-temps
 un objet odieux , informe , pour ne pas
 renouveler la cause de son dépit & de son
 désespoir ; pour ne pas voir une si grosse
 tête sur un si petit corps , un visage plombé,
 livide , couvert de rougeurs ou de dartres ;
 pour ne pas voir des épaules saillantes , des
 creux au haut de la poitrine ; cette gorge
 mal placée , flasque & mollassé , & qui
 s'est fanée comme la fleur des champs ;
 pour ne pas voir cette taille grossière ,
 arquée , déjettée sur les côtés , ces han-
 ches relevées , dont l'une hausse plus que
 l'autre , ainsi que les épaules ; pour ne pas
 voir enfin cette démarche lourde & pe-
 sante , ces mouvemens gênés , cette roideur
 ridicule de tout son corps. Ne la forcez pas
 à paroître en compagnie ; elle n'y porteroit
 qu'un air sombre & rêveur ; la tristesse la
 dévore , elle ne peut la cacher ; ne lui en
 demandez pas la raison , elle ne vous la
 diroit pas ; mais suivez-la dans sa retraite ;
 observez-la dans son lit ; voyez les larmes
 ameres dont elle l'arrose , entendez les cris
 de sa douleur , & les reproches qu'elle vous
 fait ; entendez comme elle maudit l'usage
 barbare des maillots & des corps , dont
 vous l'avez rendue la triste victime.

Faisons opposition de tableaux , & voyez cette jeune Georgienne, comme elle se contemple avec plaisir dans le crystal mouvant de ce ruisseau qui lui retrace tous ses charmes ; avec quelle complaisance elle fait l'analyse de tous ses appas ! La grandeur médiocre de sa tête accompagne parfaitement bien le reste du corps ; la fraîcheur de son teint nous retrace celle de l'aurore ; ses yeux vifs & tendrement animés , porteront des coups immanquables & dangereux ; la blancheur de sa peau , nuancée d'un rose tendre , ne le cede qu'à l'émail de ses dents. Mais tout cede.... Ah ! n'en foyez point surprises ; c'est l'ouvrage que la nature a pris plaisir à former , qu'elle a pétri de ses mains. Voyez ces bras blancs & potelés ; quelle différence avec les vôtres , qu'un rouge violet rend hideux & défagréables ! Vous soupirez : ce soupir nous l'enleve. Voyez comme elle fuit d'un pas agile : voyez la noblesse de cette taille , cette chûte admirable des reins , cette démarche aisée , cet air svelte , ces mouvemens souples & déliés. Voilà , voilà l'ouvrage de la nature : comparez - le avec celui de vos maillots & de vos corps ; de quel côté est l'avantage ?

Quel agrément croyez - vous retirer de ce plastron gênant & incommode ? Aucun. Vous l'avez adopté pour cacher quelque

défaut ; il cache tout ce que vous avez de plus séduisant ; il gâte , il déforme vos appas : les peintres de la beauté nous la représenterent-ils jamais ferrée , emboîtée comme vous êtes dans vos corps ? Ils sçavent trop bien qu'il est une autre maniere de l'ajuster pour faire paroître ses graces avec avantage ; c'est sous une draperie légère , sous un habit souple & docile qu'on voit ces formes naturelles : ce dessin charmant , ce contour gracieux , qui font soupçonner tout ce que la nature fit de plus séduisant , captivent l'œil curieux , entraînent doucement le cœur , & jettent l'ame dans la situation la plus critique & la plus délicieuse.

La femme coquette , qui veut ramener un amant infidele , l'attend - elle dans cet habit étranglé , qui ne lui laisse qu'un air empesé & des façons gênées ? Non, non ; elle ne compte pas assez sur les roses & les lys de son teint. Elle a d'autres attraits ; elle va les mettre tous en jeu ; un négligé simple & galant , voilà sa parure ; ses mouvemens en feront plus souples ; l'élégance & la noblesse de sa taille se feront mieux appercevoir ; tout en elle respirera la liberté , l'aisance ; la belle nature paroîtra dans tout son jour , & aura seule un triomphe que l'art voudroit en vain lui disputer.

Ce n'est pas assez pour la beauté d'exci-

ter des sentimens stériles d'admiration ; le culte , les hommages de tout l'univers , les plaisirs , les fêtes , les amusemens , c'est trop peu de chose ; elle a des avantages plus réels , les fortunes les plus brillantes , voilà son apanage. Qu'une belle femme paroisse dans une société ; de vingt femmes laides , qui la composoient , avant son arrivée , pas une n'avoit pu faire naître un desir , exciter une sensation agréable parmi tous les hommes qui les entouroient : la beauté paroît ; tous les cœurs volent au devant d'elle , tous les hommes paroissent transformés ; au lieu de cette froide politesse qui régnoit , il n'y a qu'un moment , ce n'est plus que soins , qu'attentions , qu'hommages , qu'éloges flatteurs : la beauté triomphe , & la laideur enrage intérieurement , & se désespere. Et ne voit-on pas tous les jours la beauté seule relever des familles prêtes à s'éteindre ? ne la voit-on pas en tirer d'autres du sein de la poussière & de l'indigence ? ne voit-on pas enfin des mariages brillants , commencés , décidés , conclus par les douces inspirations de la beauté ?

Ce n'est pas pour vous inspirer le goût de la beauté que je vous parle ainsi , sexe aimable , vous l'avez ; mais pour vous inspirer le goût des moyens propres à l'acquiescer : ceux que vous employez , vous trom-

pent presque toujours. Vos coutumes sont dangereuses , vos soins sont destructeurs : Etes-vous belles , malgré le maillot & le corps ; que ne seriez-vous pas , si vous abandonniez vos charmes aux soins de la nature ? Le nombre des beautés feroit bien plus grand , & celui des défauts bien moindre. Abjurez donc , & pour vous , & pour vos enfans , un usage cruel qui vous prive , les uns & les autres de la santé , de la beauté , & conséquemment des plaisirs de la vie.

Ce que j'ai dit des jeunes demoiselles , peut également s'appliquer en partie aux garçons. Le desir de plaire nous est commun avec les femmes ; & feroit-il juste que cette portion chérie fût seule occupée de ce soin ? Si nous aimons les belles femmes ; elles aiment les hommes bien faits. Il faut donc qu'elles prennent soin des enfans , si elles veulent avoir un jour de beaux hommes , dignes de leur affection & de leur attachement ; notre beauté , quoique d'un genre différent , ne demande pas moins d'attentions & de soins.

Que ce que je viens de dire ne serve pas à me faire titrer de panégyriste outré de la beauté ; je ne prétends pas lui donner des droits exclusifs dans l'art de plaire : l'esprit , le génie , le caractère , y ont aussi des pré-

tentions bien fondées. Mais toutes ces qualités ne se montrent pas au premier abord ; la beauté n'a qu'à exister pour paroître dans tout son jour ; elle prévient, attire, séduit, enchaîne : j'admire la beauté, j'honore les talens, j'estime le caractère.

Finissons cette partie, en comparant l'enfant au maillot à l'enfant en liberté. En général, l'enfant au maillot éprouve continuellement une gêne, des douleurs qui le font pleurer & crier sans cesse ; toutes ses fonctions sont dérangées ; il digere mal, respire avec peine, ne croît que lentement & à demi ; sa tête s'engourdit, son ventre s'obstrue, l'épine se courbe, les os se contournent ou se déplacent ; les muscles ne prennent pas la moitié de leur force possible ; il n'a qu'un sommeil inquiet & troublé ; il s'éveille, & les douleurs se réveillent avec lui ; il contracte un état de foiblesse & de maladie qui le conduira au tombeau.

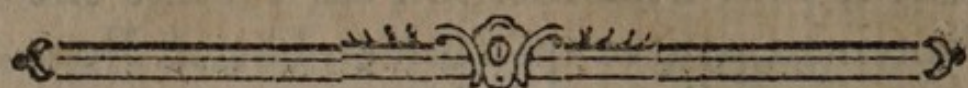
Au lieu que l'enfant élevé en liberté, fait bien toutes ses fonctions ; il mange avec plaisir, digere sans peine, respire facilement, ne connoît pas les obstructions ; tous ses viscères, tous ses membres jouent avec aisance ; la liberté dont il jouit, facilite sa nutrition ; elle se fait avec ordre & égalité ; toutes ses parties prennent l'accroissement

qu'elles doivent avoir ; toujours frais & alerte , il joue , il s'exerce ; cet exercice le fortifie : il devient grand , fort & vigoureux ; la paix , la tranquillité , le contentement se couchent avec lui : sa nuit est calme , son sommeil est doux , bienfaisant , salutaire. A son réveil , les plaisirs environnent sa couche ; il n'éveille pas sa mere par ses cris & ses pleurs , pour lui reprocher la captivité où elle le tient , & les douleurs qu'elle lui fait souffrir. Il l'éveille par ses ris & ses tressaillemens enfans ; & semble , par ses petits gestes , l'appeller dans ses tendres bras , pour lui payer un tribut de caresses & de reconnoissance.

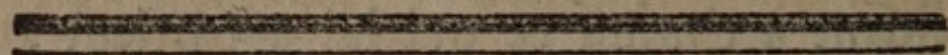
Il seroit naturel , en détruisant l'usage du maillot , que nous donnassions une autre forme d'habit qui le remplaçât avantageusement. Tous ceux qui , avant nous , en ont parlé , ont assigné des especes de vêtemens différens ; les uns ont voulu que l'enfant fût enfermé dans une couette , dont les angles fussent croisés sur la poitrine ; ou enfoncé dans un sac des pieds jusqu'au col : les autres ont voulu qu'ils fussent artistement arrangés dans de petites boîtes ou augets , d'une certaine longueur & profondeur exactement déterminées. Pour nous , nous reposant sur la prudence des meres , nous laissons à cha-

eune le soin d'habiller son fils comme elle l'entendra, pourvu qu'il soit en liberté. Nous réprouvons l'usage de la couette, comme trop propre à donner à l'enfant la forme ridicule d'un paquet de linge sale ; & rendant à chacun ce qui lui appartient, nous laissons les boîtes ou coffrets aux petites marmottes, & les auges ou augets à qui de droit.





SECONDE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

DANGERS DU LAIT DE FEMME.

L'HOMME est sans doute l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti des mains du Créateur. Sa structure merveilleuse, la symétrie des membres, la proportion des parties, l'économie de l'ensemble, la force & la souplesse des fibres, la sensibilité des nerfs, l'équilibre des forces & des résistances, le mécanisme admirable des fonctions, tout annonce une intelligence suprême dans le dessein, une puissance infinie dans l'exécution; tout annonce un chef-d'œuvre inimitable. Mais, malgré la supériorité qu'a l'homme sur tous les êtres de l'univers, il est encore bien loin de ce point de perfection auquel il auroit pu être porté. Comblé de bienfaits, il semble qu'il n'a qu'à jouir : tout ce qui l'entoure, paroît n'avoir été créé que pour son usage, ses besoins ou ses plaisirs. Tous

les élémens concourent à le servir, sont soumis à sa volonté, obéissent à sa voix; tous les regnes s'épuisent pour lui prodiguer leurs productions : la terre ouvre son sein fécond pour l'enrichir de ses largesses; les animaux s'engraissent dans les champs, pour lui préparer une nourriture succulente; les troupeaux se couvrent d'une riche toison pour lui fournir des vêtemens; les minéraux se ramassent dans leurs veines, pour satisfaire son luxe & assouvir sa cupidité. Avec de tels avantages, ne croiroit-on pas l'homme la plus heureuse de toutes les créatures? Oui sans doute : il est cependant encore bien loin du bonheur. Sa vie est un tissu de peines & de soucis : né pour commander en maître à toute la nature, il est soumis en esclave à mille passions différentes qui le subjuguent : doué d'une faculté intellectuelle pour sentir la noblesse de son existence, il n'en sent que les foiblesses humiliantes. L'enfance est environnée de pleurs, la jeunesse d'égaremens, l'âge mûr de remords, la vieillesse d'infirmités. D'où vient qu'avec tous les moyens d'être heureux, il ne connoît du bonheur que le nom? Porte-t-il au-dedans de lui-même la source de ses peines, ou bien dépendent-elles d'une cause étrangère? Ce rayon de l'es-

sence divine , qui nous élève au dessus de tous les êtres visibles , seroit-il la cause de nos maux ?

A peine avons-nous atteint cette portion de la vie où le jugement va se débrouiller , que les passions , comme une tempête furieuse , se déchaînent contre la raison , & la tyrannisent : l'ame en devient le siege ; c'est-là où toutes les passions vont aboutir , couvrir , croître , éclater. Dès-lors plus de repos , plus de tranquillité ; tous nos momens sont marqués par le desir ou la crainte ; & ce foible rayon de bonheur , qui nous luisoit dans l'adolescence , disparoît & s'éclipse avec elle. Nous entrons dans une mer orageuse , couverte d'écueils ; & le naufrage nous attend au bout.

Moins parfaits que nous , les animaux sentent moins leurs imperfections ; l'instinct qui les dirige , les rend plus heureux que l'ame , qui nous égare ; incapables de comparer , de raisonner , de conclure aussi justement que nous , ils sont à l'abri de mille sensations cruelles qui nous tourmentent ; leur faculté intellectuelle , moins exercée , moins perfectionnée que la nôtre , tient , pour ainsi dire , à la chaîne , une foule de passions , & les empêche de se développer ; ils ne sentent que les besoins

de la nature, auxquels ils obéissent sans les multiplier : la source en est bientôt tarie ; & les besoins une fois satisfaits, ils jouissent de cette paix, de cette tranquillité, de cette æquanimité, qui fait le charme de la vie. Dans l'homme, c'est tout le contraire ; la source des passions est intarissable ; les besoins de la nature sont les moins nombreux : à peine sont-ils satisfaits, qu'il en naît une cohorte innombrable d'une autre espece ; la haine allume ses torches, la vengeance aiguise ses poignards, l'ambition effrénée ourdit ses sourdes intrigues ; un desir violent de réussir, déchire l'ame ; la crainte inquiète de voir avorter ses desseins, la trouble, l'agite, la tiraille cruellement ; toutes ses passions détruisent son repos, sa tranquillité, empoisonnent tous ses momens : il n'est plus de calme, il n'est plus de bonheur.

Tels sont, en partie, les effets des passions, qui paroissent essentiellement réservées à l'humanité, & contre lesquelles notre raison est sans force. Il en est d'autres qui l'affligent plus cruellement encore, mais qui dépendent plus de nous ; telles sont les maladies. S'il en est qui trompent notre vigilance, & paroissent malgré nos précautions ; s'il en est contre lesquelles l'efficacité des remèdes échoue ; il en est

aussi que nos soins pourroient prévenir ; & à l'éloignement desquelles nous ne sommes pas assez attentifs ; telles sont les maladies que l'enfant suce avec la vie ; tels sont les germes infects & corrompus qu'il avale à longs traits avec le lait. N'est-il pas assez malheureux d'avoir à souffrir des maux inévitables , sans lui en procurer de nouveaux ? Ne fera-t-il pas assez tourmenté des peines morales , sans y joindre encore , par nos soins , les maux physiques ?

Frappés à la vue de la chaîne des malheurs qui environnent l'existence de l'espèce humaine , il est des peuples qui pleurent à la naissance de leurs enfans. Pleins de la douce satisfaction de se voir renaître , de posséder le gage chéri de l'union la plus douce , & de multiplier les objets de leur tendresse , il en est d'autres que la venue d'un fils met au comble de la félicité , & à qui elle fait éprouver une joie qu'ils n'avoient pas encore sentie. Quel est le parti le plus sage ? De quel côté est la raison ? Je ne le déciderai pas : mais ne pourroit-on pas penser que si un enfant , qui fait le premier pas dans le monde , avoit le moyen de faire un libre usage de sa raison ; s'il pouvoit débrouiller cet avenir impénétrable vers lequel il commence à marcher ; s'il pouvoit franchir

les bornes étroites de ses connoissances ; si , dans la foiblesse de l'enfance , il pouvoit raisonner avec toute la force de l'âge mûr ; s'il pouvoit mesurer l'étendue du vaste océan de peines & de soucis qui séparent son berceau de sa bierre : ne pourroit-on pas conclure , avec quelque fondement , qu'il seroit peut-être tenté de revenir en arriere ? Il vient de naître : considérons un moment cet être inconnu. Dans quelle classe devons-nous le ranger ? Quelle place doit-il occuper dans l'ordre de la nature ? Est-ce un être pensant , intelligent ? On ne distingue en lui aucune des qualités de l'ame. Est-ce un individu de l'espece humaine ? On ne trouve en lui aucun des attributs qui la caractérisent. Tout l'éloigne des hommes , excepté sa structure qui le fait rentrer dans ses droits ; tout le rapproche des bêtes , parmi lesquelles même , en les comparant fidèlement , on en trouveroit beaucoup de moins imparfaites que lui. Placé , il n'y a qu'un moment , dans le sein de sa mere , il étoit à l'abri des miseres de l'humanité , à couvert de toutes les influences extérieures ; il n'avoit à craindre , ni la rigueur des saisons , ni les vicissitudes des temps : nourri mystérieusement par une main libérale , il n'avoit à redouter , ni

les horreurs de la faim , ni les dangers d'un aliment pernicieux. Il est né ; mille besoins l'attendoient à la porte de la vie ; mille dangers l'y accompagnent. Incapable de se suffire à lui-même , il ne sçait , ni demander , ni prendre ; sa raison , aussi foible que son corps , l'est encore plus que l'instinct des bêtes , & paroît n'avoir ni siege à remplir , ni fonction à exécuter dans cette frêle machine. On diroit qu'elle ne vient qu'après lui ; il faut deviner , il faut prévenir ses besoins ; il faut qu'une main officieuse lui rende les mêmes services dont elle a eu besoin elle-même. Flottant comme Moyse au milieu des eaux , il n'y a qu'un moment , il vivoit au sein d'un climat tempéré , dont la douce chaleur étoit parfaitement analogue à ses organes tendres & sensibles : il le quitte , pour entrer dans un autre qui , dans les premiers instans , lui est parfaitement étranger : il se sent pénétré d'un fluide subtil qui le frappe , l'excite désagréablement ; les molécules de l'air , comme autant d'aiguillons , s'insinuent dans le tissu lâche de sa peau , & le font tremousser de tous ses membres. Il est inquiet , il s'agite , il se dépîte ; tout annonce qu'il ne souffre qu'avec peine , le contact de cet agent importun. Il faut le
mettre

mettre à l'abri, il faut le couvrir : on le couvre, on l'accable sous le poids de ses langes ; on le serre étroitement, on l'étouffe sous les bandages ; première faute dont j'ai fait voir le danger. Bientôt toute la machine semble prendre une nouvelle vie ; l'air pénètre dans la poitrine ; en passant par la bouche, il met en jeu toutes les glandes qui la tapissent ; elles se contractent, elles se dégorgent de l'amas d'humeurs qui s'y étoit accumulé dans le sein de sa mère. La salive coule ; les poumons, affaiblés jusqu'à ce moment, s'y développent ; la poitrine se dilate ; les contractions du cœur sont plus fortes & plus fréquentes. La circulation va prendre une route nouvelle ; l'estomac participe à tous ces changemens ; les sucs gastriques s'y répandent en abondance, & ne trouvant pas des alimens à dissoudre, ils attaquent, picotent, irritent les papilles nerveuses de ce viscère. L'enfant éprouve la faim ; il faut lui donner de la nourriture ; & sans autre examen, sans songer si cet aliment peut lui être avantageux ou nuisible, on lui donne du lait de femme. Examinons si cette conduite, malgré son ancienneté & le consentement presque général de tous les peuples, n'a pas des inconvéniens qui doivent

la proscrire. Pour donner de l'ordre & de la clarté à nos idées, voyons d'abord s'il faut nourrir les enfans avec du lait en général, & s'il ne contient pas des qualités pernicieuses qui doivent le proscrire.

CHAPITRE II.

Examen du Lait, & de la méthode de Vanhelmont.

LE lait est un médicament alimentaire, & un aliment médicamenteux, double objet qui en constate la bonté. Un médicament est en général meilleur, lorsqu'en même temps qu'il corrige ce qui peut produire les maladies, il soutient la vie en nourrissant le corps; & le meilleur choix qu'on puisse faire des alimens, c'est d'user par préférence de ceux qui en même temps qu'ils nourrissent, corrigent ce qui peut être mauvais dans le corps, & empêchent qu'il ne s'y forme rien de contraire à la santé: on est sûr qu'un aliment de cette espèce ne prend point sur le tempérament. Le lait a les qualités qu'il faut pour cela, & comme aliment & comme médicament.

Le lait est la nourriture la plus naturelle pour les animaux qui ne sont point formés & qui sont infirmes , comme les farineux fournissent la plus naturelle pour ceux qui sont formés.

Le lait est composé de trois parties principales ; de la crème , qui est la partie butyreuse ; du caillé , qui est la partie caséuse , & du petit-lait , qui est la partie séreuse. La partie crèmeuse , ou le beurre , adoucit l'âcreté des humeurs lorsqu'elles sont trop actives , par le défaut d'une bile naturelle qui en émousseroit la causticité ; la caséuse est propre à redonner du corps au sang dissous & apauvri ; la sérosité ou petit-lait , à tempérer avec succès l'ardeur & la sécheresse de la poitrine & des entrailles. En général , le lait est un remède salutaire dans diverses maladies ; il apaise l'orgasme des humeurs , corrige le vice de leur mixtion ou de leur essence ; il procure aux parties organiques l'élasticité , le ton qu'elles doivent avoir pour être dans l'état naturel ; il guérit , prévient l'érosion des viscères ; il produit des effets surprenans dans la consommation , les maux de poitrine , des reins , de la vessie , dans les affections gouteuses , spasmodiques , les hémorragies chroniques , les flux de ventre opiniâtres : il est propre à envelopper , à émousser les particules cor-

rosives des poisons , & les autres matieres qui irritent ou piquent les fibres nerveuses. Le lait agit insensiblement , en adoucissant l'âcreté des humeurs , qui , répandues par routes les parties du corps , ne peuvent être à cet égard totalement changées ; en peu de temps le lait les corrige & les renouvelle en même temps , parce qu'il fournit une nourriture nouvelle & saine , pendant que les vieilles humeurs se dissipent en détail par les couloirs du corps.

Telles sont les vertus médicamenteuses , auxquelles ne cedent pas les qualités alimentaires. Il se digere d'autant mieux , qu'il est , pour ainsi dire , un chyle tout préparé ; & s'il occasionne quelquefois un sentiment de pesanteur sur l'estomac , ce n'est jamais que chez quelques adultes , dont les humeurs viciées par d'autres aliments , ont un caractère propre à le corrompre & à le convertir en substance mal-faisante : mais ce n'est pas le cas chez les enfans , qui ne font pas usage d'autre nourriture ; & c'est pour eux que nous écrivons. La digestion s'en fait donc toujours bien ; il fournit une nourriture abondante sous un petit volume. Il forme un bon chyle , des humeurs douces & pures ; il donne de l'embonpoint ; en un mot , le lait est la matiere la plus propre à la nutrition , au

développement ; à l'accroissement des enfans , & le moyen le plus efficace pour leur procurer la force, la vie & la santé.

Avec de tels avantages , le lait est-il à craindre , & doit-on s'élever contre son usage ? La nature nous en démontre assez la nécessité ; l'expérience , son utilité : ses vertus sont assez étendues , ses effets assez salutaires , pour qu'il n'eût jamais dû trouver des antagonistes. Cependant tous les suffrages ne sont pas réunis en sa faveur. Un Médecin doué de toutes les qualités qui font les hommes célèbres , génie vraiment sublime & créateur , né pour changer la face de la Médecine , Vanhelmont, abusant du pouvoir que donne sur les esprits , un grand nom & des connoissances vastes , s'éleva fortement contre la maniere de nourrir les enfans avec le lait. Pour juger sainement de sa façon de penser , entendons-le lui-même ; il nous détaillera les inconvéniens du lait , & les avantages de l'aliment qu'on doit substituer à sa place. Après avoir dit que la nature ne s'occupe plus du soin de prolonger la vie des hommes , depuis que son Auteur l'a abrégée , en ouvrant mille portes à la mort par le moyen du lait, il s'écrie :

(1) « Je n'outrage donc pas la nature, en substituant une autre espece d'aliment à l'usage du lait, vu tous les dangers qu'il traîne à sa suite. Le premier, c'est le grumlement, qui occasionne des vomissemens fréquens, des vers, des borborigmes, des fievres, des diarrhées, des épilepsies, des convulsions: il est la source imprévue de mille occasions de mort; le lait, obéissant, pour ainsi dire, au ferment qu'il trouve dans l'estomac, s'aigrit nécessairement avant de se changer en substance nutritive; & si le lait une fois aigri, l'enfant recommence

(1) Non ergo me naturæ injurium autumo; si insolitum alimentum, lacti prætulero; in lacte siquidem plurima ingruunt incommoda, imprimis lac grumescens, vomitiones frequentes, vermes, tormina, febres, diarrhæas, epilepsias, convulsiones sæpè profert, multasque necis inopinas occasiones continet. Lac enim in stomacho proprio loci fermento obediens, necessariò acescit antequàm in alimentum vertatur; cui si novus succedat lactis suctus, durus tenello stomacho lactis grumus incumbit, qui in glebas coalescens, caseum mentitur tenacem, non secùs multò atque lac intra ubera non rarò concrescit, & non nisi apostemate erumpit, quod cùm digestionì pertinaciter resistat, si non etiam valdè novum fuerit, mox saltem amaricat, flavescit, viridescit, nidorem contrahit & pylorum alienat; indè præfatæ morborum clades sæpè excitantur. Infans

à tetter, il se fait alors un mélange indigeste trop dur pour les forces de ce foible estomac ; tel qu'on le voit quelquefois se ramasser, se durcir dans les mammelles, & ne se faire jour à travers leur tissu que par une apostème, tel il se condense, s'épaissit dans l'estomac, & prend la consistance d'un fromage épais & tenace, qui offrant une résistance opiniâtre à la digestion, quand bien même il ne seroit pas d'abord bien nuisible, prend bientôt un goût d'amertume, une couleur jaune, verte, une odeur puante qui souleve le cœur. En faut-il davantage pour produire tous les maux dont

enim dudum fugit, frequenter repetit. Lac primum, est coagulatum ; aliud recens intromittitur, tertio sextoque fit commixtio omnium ; acidumque præter naturam alienum comitatur ejulatibus, fitque coagulum commune ex omnibus in quo heterogeneitas manifesta, sequiturque recens succum symbolum caseati nidorosi & putrefacti. Hæc vitia sunt ferè inevitabilia, suntque peccata lactis materialia, quæ recens fœtus editus, ex origine piare incipit, quasi ab ortu mater insidias, mortifque comminationes infanti suo struat. Sunt insuper alia lactis crimina, occultiori tabe perniciofa, nimirum lues Veneris, lepra, pestis, febresque, contagio infames fuguntur, à nutricibus ; verum etiam inferitur puero à cunis propensio morbosa nutricum, non secus ac si hereditaria esset ; certè caracter in vitam deplorabilis ! Novi

je viens de parler ? L'enfant suce le lait à plusieurs reprises & pendant long-temps : le premier est-il coagulé , il en prend de frais qui se coagule bientôt ; ce manège se répète cinq , six fois le jour : il se fait un mélange de tous les différens laits , auquel les pleurs & les cris de l'enfant achevent de faire prendre un caractère d'acidité contraire à la nature du corps qu'il doit nourrir. Cet assemblage , manifestement hétérogène , finit par se convertir en fromage infect & pourri : tous ces dangers sont presque inévitables , puisqu'ils sont les vices matériels du lait que l'enfant commence à expier en venant au monde. Il semble que sa mere n'attendoit que le moment de sa naissance pour lui tendre des pièges & at-

quemdam Præsidem sextâ sanâque prole beatum , cui septima (quòd nutrice aleretur calculo renum obnoxia) luctuosâ litheasi , anno ætatis suæ decimâ tertiâ , sectione sub lithotomo finivit. Deniquè non sat est morbos materiales lactis , occultas tabes morborum radicesque hereditarias per lac in sugentem transplantari & pertinacissimè in vitam incorporari ; verùm etiam vitiorum quorumcumque sementa moralia cum lacte intrò penetrant , & in vitam perseverant observari. Sic nutricem salacem , furtivam iracundamque suam fragilitatem transtulisse in pueros ; sic insolita in familias stupiditas , ira , dementia , multaque animi pathemata (etiam præter defectus morales) du-

tenter à sa vie. Outre ces défauts , le lait en a d'autres moins visibles , mais aussi dangereux ; il porte avec lui la maladie vénérienne , la lèpre , la peste , ces fièvres infames & contagieuses , cette propension aux maladies , que les nourrices communiquent au berceau à leurs nourrissons ; maladies qu'on traite ensuite d'héréditaires ; triste apanage de la vie humaine ! J'ai connu un Président heureux par la possession de six enfans , dont le septieme avoit perdu la vie sous le troisieme coup de lithotome , pour avoir sucé le lait d'une nourrice calculeuse. Enfin l'enfant ne devient pas seulement le triste dépositaire de tous les vices matériels du lait, des nourrices , des parens ; il prend encore avec lui & garde toute sa vie le

dùm somniantia , ac tandem sub duram maturitatem per lac propagata. Tum demùm lac in nutrice adhuc obnoxium est ut cadaverescat , si nutrix clanculùm imprægnata est , participet de febris & malis quæ nata est lac inficere. Tandem in horas , lac varias impressiones subit ex omnibus animi perturbationibus ; undè nedùm grumescit putritque , sed & non sensili qualitate induit difformitates quas infans infans bibit & piare tenetur : non enim nutrix uno semper tenore animum frænât , mille sed apprehensionibus iræ , tristitiæ , agonix , invidiæ , lasciviæ , furti , avaritiæ perculsa succumbit , quarum singulæ est in dubium ,

germe de tous les vices moraux. C'est ainsi que j'ai vu une nourrice lubrique, voleuse, colérique, faire passer toutes ses qualités à ses nourrissons; c'est ainsi que la stupidité, la colere, la folie & autres affections sucées avec le lait, sont venues long-temps après étonner, déshonorer des familles qui n'en avoient point eu d'exemple jusqu'alors, en passant pour des maladies héréditaires. Enfin, le lait d'une nourrice qui est enceinte, qui a des fievres ou d'autres maux capables de le gâter, se corrompt; d'ailleurs, la différente situation d'esprit, donne au lait différentes impressions; d'où vient que le lait ne se grumele pas, ne se putréfie pas seulement, mais prend encore d'autres mauvaises qualités dont l'innocent devient la triste victime: car la nourrice ne se trouvant pas toujours dans la même assiette, ne pouvant pas en tout temps maîtriser également ses passions, s'y abandonne & se laisse emporter par la colere, la tristesse, la luxure, l'avarice & le plaisir de voler: il est hors de doute que toutes ces passions

qui lac malè disponant, tam quoàd corpus, quàm animum; inevitabiles enim sunt, pleraque periculosa. Tamen quicumque ergo à nativitate vitæ longæ studere voluerit, ne exponat suos hujusmodi voluntariis, inopinatis & certis periculis.

troublent l'esprit & le corps ; la plupart sont inévitables, & toutes dangereuses. Tout pere qui voudra donc procurer une longue vie à ses enfans , doit prendre garde de ne pas les exposer volontairement à des dangers, quelquefois imprévus , mais toujours incertains ».

Voilà les reproches que Vanhelimont fait au lait ; voilà ses motifs de proscription : sont-ils bien fondés ? Tant que Vanhelimont simplifie sa façon de penser , qu'il ne fait le procès qu'au lait de femme , nous sommes de son avis. Nous sommes trop persuadés de la justice des reproches qu'il fait au lait des nourrices , pour ne pas convenir de tous les vices moraux qu'il lui attribue : qu'il dise donc que le lait de femme contient des principes totalement disparates aux siens , des miasmes infects , un alliage impur & corrompu ; nous dirons comme lui , qu'il devient par ce moyen un poison pour l'enfant qui le suce , & que par ces effets , cette espece d'intelligence céleste , cet archée , aussi admirable qu'imaginaire , aussi faux qu'ingénieux , troublé , consterné , ne puisse plus donner des loix , faire exécuter ses ordres , maintenir la paix & la tranquillité dans la machine ; qu'elle devienne la martyre du mal sacré , que des convulsions affreuses la ti-

raillent cruellement & la mettent à deux doigts de sa destruction ; qu'une fièvre ardente la seche, la brûle, la consume ; qu'un enfant qui tette une mere épileptique, le soit lui-même ; qu'une mere infectée du vice vénérien, le communique à son fils avec le lait ; qu'une femme vaporeuse, donne des convulsions à l'enfant qu'elle nourrit ; qu'une nourrice passionnée, bizarre, lui communique, lui inocule ses passions, ses goûts, ses caprices : instruits par l'expérience journaliere, nous sommes encore de son avis. Mais quand il généralise ses idées, qu'il englobe dans ses reproches toutes les especes de lait indistinctement, & que pour faire valoir, pour accréditer son opinion, il leur suppose des vices matériels, je veux dire des qualités pernicieuses, qu'elles n'ont pas essentiellement ; malgré tout le respect que nous avons pour ses décisions, nous prenons la liberté de ne pas penser comme lui. Ainsi, qu'il prétende que le lait se grumele dans l'estomac, d'accord ; mais que ce grumelement est dangereux ; nous ne sommes pas de cet avis. L'analogie nous prouve le contraire, puisqu'on trouve tous les jours dans la caillotte des veaux qui se portent bien, une espece de boule formée par le lait qui reste après la digestion. Il paroît donc que le lait peut se cailler

dans l'estomac, sans le déranger, sans nuire d'aucune façon à ses fonctions; & il feroit sans doute plus sûr de regarder le grumelement du lait, non comme un vice, mais comme une opération utile, nécessaire, que la nature fait pour fournir à l'estomac un ferment, un levain dont il a besoin. En effet, les organes de la digestion, les instrumens destinés à la préparation du suc nourricier, sont très-foibles dans les enfans; les humeurs sont douces, inactives, la bile sans énergie, l'estomac sans force & sans vigueur. Leur machine ne doit être que très-foiblement remontée; elle n'est capable d'aucun effort, ni d'aucune opération animale, qui exige un appui, une réaction efficace du côté de l'estomac; ce centre ne doit être que doucement sollicité, qu'entretenu dans un jeu libre, aisé, uniforme; un aliment facile à digérer, une liqueur, contenant, sous un petit volume, beaucoup de parties nutritives; voilà l'aliment, qui seul pouvoit remplir les vues de la nature pour la nourriture de l'enfant; le lait est le moyen le plus efficace dont elle peut se servir; il passe dans les veines lactées & dans la masse du sang, sans trop exciter les organes de la chylification; sa digestion se fait sans peine & sans travail; elle feroit même presque absolument inutile, s'il ne s'agis-

soit que de l'altération des alimens. Mais ; comme la pérennité , la succession , la réciprocation des mouvemens qui entretiennent le jeu de la vie , sont principalement fondés sur le jeu des organes épigastriques , que l'aliment est destiné à réveiller , à remonter ; il falloit donc que le lait , arrivé dans l'estomac des enfans nouveaux-nés , y devînt capable de solliciter jusqu'à un certain point les organes de la digestion ; or , c'est à quoi la nature a pourvu , en ménageant la coagulation du lait dans le ventricule des enfans ; un levain , toujours présent dans leur estomac , un reste de la digestion précédente , sont les instrumens qui operent cette coagulation.

2°. Il prétend que le lait occasionne des vomissemens fréquens. Nous avons démontré , dans l'article de la compression des maillots sur l'estomac , que le vomissement auquel les enfans sont sujets , dépendoit beaucoup plus souvent de la gêne , du peu de capacité de l'estomac , & de la trop grande quantité de lait , que de sa qualité , que de son essence.

3°. Il produit des vers ; mais comme ici un simple exposé ne suffit pas , & que nous voulons des preuves : qu'il nous dise comment se fait cette génération. Nous dira-t-il avec les anciens : *corruptio unius generatio*

alterius ? & fera-t-il dépendre cette génération de la décomposition, de la putréfaction seule ? C'est le systême absurde de quelques Philosophes, qui prétendent que les vers & plusieurs especes d'insectes s'engendrent de la seule corruption, par une combinaison fortuite de matiere, sans aucune semence (1). Mais que ces Philoso-

(1) La terre, dira-t-on, produit bien des rats par la seule corruption de la matiere, puisque Diodore de Sicile rapporte que dans la Thébaidé on en a trouvé quelquefois d'imparfaits, où on ne voyoit qu'une moitié d'animal, & une moitié de terre; & que néanmoins cette moitié d'animal se mouvoit. Je réponds à cela que si l'Historien qui rapporte ce fait, avoit eu quelque teinture d'Anatomie, il eût compris aisément que cette génération étoit impossible, & qu'avant que l'animal puisse mouvoir, ou sa tête, ou ses pieds, il faut nécessairement que son corps soit, sinon parfait, du moins achevé; car on sçait bien qu'il y a des corps imparfaits, qui viennent au monde manquant de quelque partie, & qui ne laissent pas de vivre & de se mouvoir: on voit des hommes sans bras, d'autres sans pieds, d'autres sans doigts à la main: on voit des chiens n'avoir que deux pattes; mais comme ces corps sont ainsi de naissance, je dis qu'ils sont achevés, & non parfaits.

Ce qu'on allegue vulgairement des Grenouilles, qu'elles se produisent de la pluie; & des macreulesses, qu'elles s'engendrent du bois pourri des vieux vaisseaux, seroit favorable aux Philosophes dont nous venons de parler, s'il étoit vrai: il tombe

phes nous expliquent deux choses ; l'une , comment le désordre du hazard peut arranger avec tant d'ordre les parties organiques d'un animal , les mettre régulièrement chacune à sa place , & tirer du sein de la destruction un être animé , vivifié ; ce qui supposeroit dans les causes secondes , dans les agens de cette nouvelle création une intelligence divine , une puissance infinie ;

quelquefois des petites grenouilles avec la pluie , lorsqu'il fait de l'orage ; mais il ne s'ensuit pas qu'elles soient engendrées de la pluie ; la tempête enlève ces grenouilles nouvellement écloses , & la pluie mêlée avec la poussière , leur servant de nourriture , les grossit , les enfle , & les augmente aussi promptement que des champignons ; en sorte que les voyageurs sont quelquefois tous surpris d'en trouver sur leurs chapeaux , lesquelles croissent comme à vue d'œil ; il arrive même qu'ils ne découvrent d'abord qu'une grenouille imparfaite , à laquelle un moment après paroissent des jambes ; ce qui fait croire à quelques-uns que les grenouilles s'engendrent véritablement de la pluie : mais il faut croire que ces jambes sont déjà renfermées dans la grenouille , & que quand elles paroissent , ce n'est qu'un développement de ce qui étoit caché ; les jambes des grenouilles croissant & poussant au dehors , de même que les boutons des fleurs hors de leurs tiges , ainsi que l'a remarqué Swamerdam ; ce qui est conforme à ce que dit Jacobæus dans ses *Observations sur les Grenouilles* , que cet animal ne paroît d'abord qu'une tête & qu'une queue.

& l'autre, d'où vient qu'on ne voit s'engendrer aucune espèce nouvelle d'insectes, comme cela devoit arriver dans leur système ? & nous ferons de leur avis.

Si, plus raisonnable qu'eux, Vanhelmont admet pour cause la semence vermineuse, contenue dans le lait ; pourquoi ne pas faire le même reproche à toute espèce de substance ? puisqu'il n'en est aucune où le torrent de l'air ne dépose une quantité prodi-

Quant aux macreuses, on a cru qu'elles s'engendroient de l'écume de la mer, ou des planches pourries des vaisseaux, auxquels on les trouve attachées par le bec, & d'où elles se détachent ensuite lorsqu'elles sont bien formées ; mais elles viennent d'un œuf couvé comme les autres oiseaux, ainsi que l'a fait voir M. Childeré, dans son Livre des *Merveilles d'Angleterre*, Andri, *Génér. des Vers*.

A cette autorité nous pouvons joindre celle de Baglivi : *Pudet enim Philosophum ac Medicum felicissimo scientiarum hoc sæculo, in quo per experimenta solidaque mathematicæ præcepta rerum causa illustrantur, fortuito putredinis tribuere quæ constans & perpetua, seminibus inhærens naturæ lex moderatur & dirigit. Et plus bas..... Non enim putredo est quæ viventium producit imperfecta, &c.* Bagl. *Epist. Andr.*

J'aimerois enfin autant que ces Philosophes, qui donnent tout au hasard, assurassent qu'en mettant dans un creuset de l'or, de l'acier, du cuivre, de l'émail, du verre, il en résultera une montre.

gieuse de ses œufs ; puisqu'il n'est point de minéral , de végétal , d'animal ; puisqu'il n'est point d'aliment , de quelque espece qu'il soit , qui ne contienne des graines vermineuses , qui , portées dans l'estomac & les intestins , sont couvées & développées par la douce chaleur des corps.

4°. Il occasionne des borborigmes , des diarrhées. Mais quels sont encore les alimens , qui n'ayant pas été bien triturés , bien préparés , bien élaborés dans l'estomac , ne produiront pas les mêmes phénomènes dans le canal intestinal ? qui ne sçait pas qu'une indigestion , de quelque espece d'aliment qu'elle provienne , donne du mal-aise , distend le ventre , engendre des flatuosités , des grouillemens d'entrailles , & des diarrhées ? diarrhées , à la vérité , qui ne sont jamais à craindre , puisque c'est une crise salutaire qu'opere la nature pour se délivrer d'un fardeau qui l'incommodoit. Il paroît donc que le lait , en général , n'est pas plus à craindre pour les enfans , que toute autre nourriture ; & que les dangers que Vanhelmont lui trouve , ne sont pas tout-à-fait vrais : s'il fait mal , c'est quand on en prend trop ; & alors c'est un vice qui ne lui est pas particulier , mais qu'il a de commun avec tous les alimens ; puisqu'il n'en est point , quelque sain qu'il soit de sa

nature , qui ne nuise , si on en prend une trop grande quantité.

Il paroît donc que Vanhelmont a poussé ses reproches un peu trop loin. Mais s'il s'est fortement déchaîné contre le lait ; il avoit de bonnes raisons pour en agir ainsi il vouloit établir une nouvelle méthode ; amateur de la nouveauté , il trouvoit l'usage de nourrir les enfans avec le lait , trop ancien , trop vieux ; il vouloit en substituer un tout nouveau ; il vouloit faire adopter la bouillie : pour y réussir , il falloit sapper les fondemens d'une coutume aussi ancienne que le monde , & généralement suivie ; pour y réussir , il falloit décrier le lait , & le charger de mille qualités pernicieuses que l'expérience ne lui a pas encore reconnues : c'est ce qu'il a fait , en le déclarant capable d'engendrer tous les maux que nous venons de parcourir. Aussi , après avoir foudroyé cet usage , il loue sa bouillie : *Laudo* , s'écrie-t-il , *pro puero nostro , alimenta quæ pane tantisper in tenui cerevisia bullito , cum melle despumato , sin minus saccharo instituitur , donec simul in mucilaginis , aut collæ speciem sive gelatinam devenerint ; huic tum tantumdem cerevisiæ miscetur , quantum satis est ut potus loco inserviat.* Est-elle donc si bien trouvée , cette méthode , pour la substituer au lait ? est-elle si avantageuse , si salutaire , pour

s'écrier avec emphase , *laudo* ? Qu'il la loue ; qu'il soit lui seul le panégyriste de sa découverte : la Médecine la réprouvera toujours , jusqu'à ce que des expériences répétées , bien faites , claires & décisives , en constatent l'avantage , & lui donnent la préférence sur le lait. Il en a une , à la vérité. Mais que peut une expérience , quand il en faut des milliers pour l'établissement d'une méthode ? *Hoc pacto* , dit-il , *filium comitis , nutrirî jussi à nativitate , qui tres fratres robore , sanitate , staturâ , ingenio omnique valore longè superavit , adeoque , nisi in bello , pugnaci manu confossus occubisset , magnæ spei erat ; enim verò ut præfatus cibus potusque est innocuus , non putrescens , non coagulabilis , non contumax digestionem ; (putrescunt enim quæcumque ab animalibus petuntur tenerioribus stomachis) ut neque malignitatis particeps , vel alienæ perturbationis instabilis , aut inductæ perturbationis vitiosæ hæres ; ita semper sibi æqualis , par & constans , naturæ sit familiarissimus , non vermiculosus , non acer , non putridus , aut nidorosus , non denique acer , acutus , febriculosus , imò nec unquàm nocuus , licet quantitatem excesserit ; nam plus minùsve dilui potest , adeoque & sine morbis crescit , adolescitque infans , & fit capax remedii ad vitam longævam. Non ergo malè juxta*

litteram de Messia, ter glorioso incarnato legitur quòd butyrum, & mel comedet, unum siquidem continet gloriam roris, alterum verò omnium penè herbarum est magisterium; butyrum ergò, non autem lac comedet.

Voilà la seule observation qu'a Van-helmont sur la bonté de la bouillie : mais si elle est seule, elle en vaut cent, par les éloges pompeux dont il l'a ornée : elle est si fort au dessus du lait, qu'elle avoit rendu le jeune homme dont il nous parle, supérieur en tout à ses freres ; il jouissoit d'une santé beaucoup plus ferme, d'une force beaucoup plus grande ; il avoit une taille beaucoup plus avantageuse, un génie bien plus élevé, une valeur, un courage invincibles ; il promettoit les plus belles espérances ; il auroit fourni la carrière la plus brillante, si, dans les combats, il n'eût trouvé un ennemi plus adroit, plus fort que lui ; s'il n'eût reçu le coup mortel d'une main qui, peut être, avoit été nourrie avec du lait ! Pouvoit-on moins attendre d'un aliment si bien choisi, si salutaire, qui a tous les avantages du lait, sans en avoir les défauts ? il ne sçau-roit nuire ; il est innocent, *præfatus cibus est innocuus*. Par son usage, on n'a pas à craindre l'âcreté des humeurs ; l'acide & l'alkali, sagement combinés ensemble,

entretiendront une douce harmonie dans la machine ; l'enfant n'aura pas de scorbut à redouter , *non acescit* ; il n'aura pas de fièvre , de pourriture à craindre , *non putrescens*. Ses principes , comme autant de tourbillons de matiere subtile , tourneront toujours rapidement , sans avoir à craindre ce mouvement d'agrégation , qui pourroit les faire accrocher par leurs parties rameuses , les unir , les lier , les grumeler , les coaguler , *non coagulabilis*. Les fucs de l'estomac , par une douce pénétration , se dissoudront aisément ; il ne faudra pas autant de force ni d'activité dans le dissolvant , pour l'assimiler à la nature du corps qu'il doit nourrir ; & l'estomac n'aura pas un combat cruel à souffrir entre les fucs gastriques & la bouillie , parce qu'elle n'opposera pas une résistance à la digestion , *non contumax digestioni*. Enfin cette espece d'aliment a des avantages qu'on ne sçauroit trouver dans aucun autre ; il n'est pas sujet aux variations , aux changemens qu'ils éprouvent tous : pur dans ses principes , inaltérable par essence , il est à l'abri de toute alternative dangereuse ; il est toujours le même , toujours égal , toujours constant , *semper sibi aqualis* , par & *constans*.

On ne verra plus des convulsions ver-

mineuses chez les enfans , parce que l'air , qui répand les graines des vers sur tous les alimens que nous prenons , n'en répandra point sur cette bouillie , *non vermiculosus*. Il ne s'élèvera pas du fond des intestins , ces exhalaisons putrides , ces vapeurs méphitiques , ces rapports nidoreux , fruit de la corruption des alimens , qui soulèvent le cœur , renversent le mouvement péristaltique , & infectent l'organe de l'odorat , *non nidorosus*. Il ne causera pas des coliques , parce qu'il humectera , lubrifiera agréablement la tunique nerveuse de l'estomac & des intestins , par ses parties douces , onctueuses & balsamiques , au lieu de la déchirer par ses pointes & ses angles piquans , comme le lait , *non acer , non acutus*. Pour couronner dignement toutes ces merveilles , il lui falloit une vertu décisive & tranchante ; il falloit la rendre un spécifique assuré contre toutes les maladies ; il lui falloit un privilège exclusif de bonté ; Vanhelmont le lui a donné , après nous avoir assez assurés que la qualité étoit bienfaisante ; il a , sinon démontré , du moins dit , que la quantité ne nuisoit pas , qu'on en pouvoit faire excès , sans avoir rien à craindre , *nec unquam nocuus , licet quantitatem excesserit*. Vertu d'autant plus admirable , qu'elle est

rare dans un aliment, & qu'elle est une preuve invincible de l'ignorance des Médecins, qui avoient toujours cru, sur la foi de l'expérience, qu'il n'est point d'aliment, si bon qu'il soit, dont l'excès ne soit dangereux. C'est ainsi que les sciences font tous les jours des progrès; avec une nourriture aussi saine, aussi avantageuse à l'humanité, les enfans croissent & se fortifient à l'ombre d'une santé forte & robuste, sans avoir à craindre les maladies, *adeòque & sine morbis crescit adolescitque infans*. Par cette seule raison, tous les Médecins sont fortement intéressés à s'élever avec moi contre une méthode si salutaire, si contraire à leurs intérêts.

Aux éloges brillans que Vanhelfmont fait de sa bouillie, qui peut méconnoître les mouvemens de la tendresse paternelle? Il en étoit bien dosé: la bouillie étoit sa fille chérie; & elle avoit de si belles qualités, qu'il ne faut pas être surpris si elles lui ont fermé les yeux sur ses défauts. Mais est-elle effectivement capable de remplir toutes les belles espérances qu'il nous en fait concevoir? Ce mélange informe de miel & de biere, d'amer & de doux, donnera-t-il naissance à un neutre salutaire, à un mixte bienfaisant? N'y a-t-il aucune erreur à craindre dans la préparation,

ration, aucun inconvénient dangereux dans l'usage? Fera-t-on cette bouillie sans poids ni mesure? Vanhelmont n'en prescrit point; La fera-t-on avec de la biere nouvelle? Elle portera sur la vessie, & donnera une rétention d'urine à l'enfant; La fera-t-on avec de la biere ancienne? Elle enivrera, ou donnera des vertiges, des étourdissemens. Le miel, cet extrait de mille fleurs fortes, aromatiques, ne subira-t-il aucune altération dangereuse dans cette opération? Ne risque-t-il pas d'être converti en substance âcre, empireumatique, si on ne porte toute la précaution nécessaire dans la proportion relative des ingrédiens & de l'ébullition? Mais je veux qu'elle soit aussi bien faite que Vanhelmont peut le desirer; le seul épaisissement auquel il faut qu'elle parvienne, devoit la faire exclure. En effet, que doit-on attendre d'un aliment réduit à la consistance de la colle, *donec in collæ speciem devenerit*? Tous les effets de la colle. Eloignée de ce degré d'atténuation nécessaire pour convertir les alimens en substance nutritive, elle chargera l'estomac, sans nourrir le corps; & ne fournira qu'un poids incommode & dangereux, au lieu d'une nourriture saine qu'on en attendoit. Colle : elle collera les orifices des vaisseaux qui portent les dissolvans dans

l'estomac ; ce fera une substance cataplasmatique , maturative , détersive , qu'on appliquera par couche sur la tunique interne du ventricule. Colle aromatique : elle l'irritera par ses parties âcres , en augmentera le ton , produira des crispations nerveuses , & tous les maux qui naissent de la lésion du genre nerveux. Et si Vanhelmont prétend que l'estomac ne peut pas digérer le lait , qui est une substance animalisée , qui a subi toutes les préparations , & la coction nécessaire , qui est , pour ainsi dire , un chyle tout prêt , & qui n'a besoin que d'un petit degré d'affimilation , pour être converti en aliment propre , conforme , analogue à l'enfant ; comment prétend-il que sa colle fera aisément digérée ? Ne faut-il pas une force tonique , infiniment plus grande de la part de l'estomac , une vertu digestive beaucoup plus efficace dans les sucs gastriques , pour inciser , diviser une matiere épaisse , tenace , gluante , visqueuse ? Ne sçait-on pas que dans cet âge tendre , l'estomac n'a pas plus de force qu'il ne lui en faut ? qu'il n'a , pour ainsi dire , que le *vis vitæ* ; que les sucs dissolvans ne sont encore qu'un menstrue foible & sans énergie ? Faut-il donc accabler les forces , au lieu de les entretenir , de les exciter doucement ? Faut-il leur opposer des

obstacles invincibles, contre lesquels elles ne feront que des efforts inutiles?

Après avoir parcouru les raisons higie-
tiques, qui engagent Vanhelfmont à donner
la préférence à la colle sur le lait, voyons
les autorités sacrées dont il s'appuie, & ne
craignons pas d'y porter une main pro-
fane pour les détruire s'il est possible. Éga-
lement versé dans l'Écriture-Sainte & dans
la Médecine, il sçavoit toutes les prophé-
ties par cœur, & les faisoit servir à ses
fins, tout comme un aphorisme d'Hyppo-
crate: aussi le voyons-nous se remparer
derrière les Ecrits des Prophetes, dont il
se fait un retranchement inexpugnable,
& de-là, s'écrier avec une entière con-
fiance: *Non ergò malè juxtà litteram de
Messiâ, ter glorioso incarnato legitur,
quòd mel & butyrum comedet, unum siquidem
continet gloriam roris, cum extracto florum,
alterum verò omnium penè herbarum est
magisterium: Butyrum autem, non autem
lac comedet.* Ami de l'humanité, Van-
helfmont vouloit la perfectionner: il sça-
voit que le Messie étoit le plus parfait
des enfans des hommes, & que les Pro-
phetes avoient prédit qu'il mangeroit du
miel, *non autem lac.* Il s'imagina donc
que le miel devoit être un arcane pré-
cieux pour la perfection de l'espece hu-

maine. Plein de cette idée, il crut pouvoir faire passer à nos enfans l'aliment de l'Homme-Dieu, & les rapprocher, par-là, de ses qualités & de ses vertus. Le motif étoit louable sans doute, mais le moyen mal trouvé : il n'ignoroit pas que le langage des Prophetes est un langage mystique, qu'on ne doit pas prendre à la lettre. Mais ne jure-t-il que par les Prophetes, & croit-il leur méthode bonne ? Pourquoi tronquer les Prophéties ? Avec le miel elles annoncent le beurre ; pourquoi le retrancher ? A-t-il cru pouvoir mettre la biere à sa place, & substituer heureusement l'une à l'autre, ces deux substances, malgré la disparité de leurs principes ? Pourquoi ne pas agir de bonne foi ? pourquoi ne pas adopter l'ordonnance des Prophetes en entier ? Pourquoi ne pas faire entrer le beurre dans la composition de sa colle ? Il étoit naturel qu'en bannissant le lait, il réprouvât aussi le beurre, en étendant la proscription sur toute la parenté. Enfin, pour détruire entièrement l'impression qu'auroit pu faire la croyance aveugle au sens littéral des Prophetes, pour convaincre les Sectateurs de Vanhelmont, s'il en est, qu'ils n'ont pas entendu strictement que le Fils de Dieu se nourriroit de beurre & de miel,

recourons à l'interprétation que l'Eglise donne à ces mots, *butyrum & mel comedet* ; Elle nous apprendra que cette expression est purement métaphorique, que le miel & le beurre ne sont que l'emblème de l'excellence divine, & de la foiblesse humaine ; & que de même, que le miel est l'extrait de tout ce qu'il y a de plus pur dans les fleurs ; ainsi le Fils de Dieu seroit le symbole parfait des plus éminentes qualités & des plus rares vertus. Si cela ne suffit pas, & qu'il faille des raisons plus décisives, irrévocables, qu'il faille pousser l'argument jusqu'à la rétorsion ; puissions dans l'Evangile des armes égales aux siennes ; opposons-le aux prophéties, & une simple femme aux Prophetes. Entendons-la cette femme s'écrier avec transport, en appercevant le Messie : *Beata ubera quæ suxisti* ; Heureuses les mammelles qui vous ont allaité. Ces mots tranchent la difficulté, & décident la question irrévocablement & sans appel.

Perfuadés donc que tout le miel de Narbonne, du Mont-Himete, du Mont-Hibla ; que toute la biere de Lyon, de Hollande, d'Angleterre ne peuvent nous donner la plus petite perfection physique ou morale, nous ne regardons la bouillie que comme l'aliment le plus pernicieux. Ce

mélange indigeste, ne fait plus dans l'estomac, qu'une masse informe, qui n'éprouve de changement que pour rentrer dans un plus dangereux : c'est un poison ; c'est un mastic propre à boucher les vaisseaux lactés, à engorger toutes les routes du chyle, & à obstruer les passages de la circulation. C'est un mucilage épais, gluant, terreux, massif, qui ne peut être altéré, préparé, converti en substance propre à nourrir, que par l'estomac le plus fort & l'athlète le plus robuste. Cet aliment grossier ne fera pas plutôt dans l'estomac de l'enfant, qu'il s'aigrira, se gonflera, passera par les vaisseaux lactés, à demi-fermenté ; enchaîné par l'acide de l'estomac, il s'arrêtera dans les glandes du mésentère, & obstruera tous les conduits de la nutrition ; & les enfans, nourris de cette façon, diminueront sensiblement de tout le corps, & grossiront considérablement du ventre ; & si quelqu'un, pour prouver le contraire de ce que nous avançons, nous oppoisoit l'expérience de Vanhelmont ; nous lui répondons en bons Juristes, *testis unus, testis nullus* ; ou bien nous lui opposons, à notre tour, l'exemple de Mithridate ; & disons, en mauvais Logicien : Mithridate prenoit tous les jours du poison impunément ; donc le poison n'est pas dangereux.

En détruisant la méthode de Vanhelmont, nous adoptons l'usage du lait en général, que nous regardons comme la nourriture la plus saine, la plus avantageuse qu'on puisse fournir aux enfans. Nous nous déciderons dans un autre Chapitre, sur l'espece particuliere de lait qu'on doit choisir pour cela.

CHAPITRE III.

ON doit conclure de ce que nous avons dit dans le Chapitre précédent, que le lait, destiné, par la nature elle-même, à la nourriture des enfans nouveaux-nés, est un aliment proportionné à l'état de foiblesse de leurs organes, au degré d'action que leur digestion doit exciter dans toute la machine, & propre à fournir abondamment le suc nourricier dont ils ont besoin pour l'accroissement de leur corps. Voyons maintenant si on doit nourrir les enfans avec du lait de femme.

Croire que la nature, en formant le sein des femmes, n'a cherché qu'à multiplier le nombre de leurs appas, qu'elle ne s'est occupée que des ornemens & de la beauté du corps; ce seroit faire outrage

à la sagesse du Créateur ; ce seroit enlever aux femmes la moitié de la tâche qu'elles ont à remplir , pour arriver au but de leur destination. Ce n'est pas pour charmer les yeux , ce n'est pas pour briller dans la société , comme les fleurs dans nos parterres , qu'elles ont reçu l'être ; celui qui le leur a donné , leur a imposé des obligations plus étroites & plus glorieuses : Travailler à la propagation de l'espece , donner des citoyens à l'Etat , voilà le premier devoir ; les nourrir , leur transmettre , avec le lait , tous les sentimens de l'ame honnête & sensible , voilà le second. La nature , toujours vigilante , n'a pas borné ses soins à donner la vie à l'enfant : Elle sçavoit qu'il l'auroit bientôt perdue dans ce monde inconnu , s'il n'y trouvoit une nourriture capable de la conserver ; attentive à tous ses besoins , elle prend autant de plaisir à conserver cette frêle machine , qu'elle a eu de la peine à la former ; & ce n'est que dans cette vue qu'elle rend les mammelles souples , & les fait obéir aux efforts du lait qui les remplit : c'est donc ne remplir qu'à demi les vues de la nature , que de ne montrer de l'ardeur que pour la première de ces deux obligations. Les femmes , en se dispensant de la seconde , rompent la plus forte chaîne qui attache réci-

proquement les meres aux enfans, & les enfans aux meres. Elles veulent retrancher de leurs devoirs; & les enfans retranchent de leur tendresse, parce qu'elles négligent de leur communiquer avec le lait cette douce sympathie qui les unit si étroitement au sein qui les nourrit. Une mere peut juger de l'attachement que son enfant auroit eu pour elle, par celui qu'il a pour sa nourrice : qu'elle le prenne dans ses bras pour lui donner quelque foible marque de son amitié : il voit qu'il est dans des bras étrangers; il n'est pas tranquille, il n'est pas content; il cherche des yeux celle qui le nourrit; il ne la voit pas, il s'impatiente, il crie, il pleure jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée : du plus loin qu'il la voit, il se calme, lui sourit, il fait tous ses efforts pour se débarrasser des mains qui le retiennent, & par mille petits mouvemens, mille petits tressaillemens, il témoigne l'impatience qu'il a de se retrouver dans les bras de sa nourrice. Parmi toutes les femelles des animaux, il n'en est point dont la conduite ne soit un reproche secret pour la femme qui ne nourrit pas son enfant. Le tendre intérêt qu'elles prennent à leur fruit, les attentions soutenues, les soins actifs & vigilans qu'elles portent aux petits qu'elles viennent de mettre au mon-

de, sont autant de leçons pour les mères qui ne le sont qu'à demi : la brebis ne croit pas avoir rempli toutes ses obligations en donnant le jour à l'agneau qu'elle vient de mettre bas ; la nature lui parle encore ; elle l'écoute , elle nourrit. Qu'une petite épagneule fasse cinq ou six petits, c'est pour elle que la nature paroît être une marâtre cruelle. Comment les nourrira-t-elle ? elle est si foible, si délicate : n'importe , elle sçait que ses mammelles ne lui ont pas été données inutilement ; elle sçait que le lait qu'elles contiennent est leur nourriture ; elle n'est pas assez dure, assez barbare pour les en priver ; elle va montrer un inviolable attachement aux loix du devoir ; elle prodigue à chacun une portion de sa substance ; ils la sucent, ils l'épuisent ; sa tendresse lui donne la mort , elle expire sur le corps de ses petits, & la nature triomphe : quel exemple frappant ! quel modele de sensibilité ! N'y aura-t-il que les femelles des animaux , moins raisonnables sans doute que les femmes, qui nous offriront le doux spectacle des tendres mouvemens du cœur ? Les tigresses déposent leur férocité en devenant mères , elles s'humanisent , elles s'appriivoisent , & malgré le sang & le carnage qui les abreuve , elles entendent

la voix de la nature , ouvrent leurs entrailles à leurs petits , & trouvent dans leurs mammelles du lait pour les nourrir. L'analogie nous prouve donc assez clairement que la nature a imposé à chaque mere , le devoir de nourrir son enfant. Cependant ne nous aveuglons pas sur cette obligation ; ne nous laissons pas étourdir par les déclamations des fanatiques moralistes ; c'est la physique principalement qui doit nous éclairer , nous guider dans le choix de la nourriture des enfans ; & en fait de physique, la morale est un juge incompetent. Toutes les vues de la nature sur les enfans, ont été dirigées vers le bien ; elle ne leur a pas donné le jour pour le leur rendre odieux ; & en leur préparant une nourriture abondante dans le sein de leur mere , elle a voulu qu'ils y trouvassent la vie & la santé , & non le poison & la mort. Dans les premiers âges du monde , où les passions moins multipliées , multiplioient moins les causes des maladies , dans les siècles heureux , où la pureté , l'innocence des mœurs couloient dans les veines avec le sang , une mere n'auroit pu sans doute se dispenser , sans honte & sans crime , du soin de nourrir l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde : aussi voyons - nous , en parcourant les Histoires

anciennes , en ouvrant les Livres sacrés , qu'il n'étoit point de Reines , de Princesses qui ne se fissent une gloire de nourrir leurs enfans. Le lait étoit alors cet aliment pur & sain qu'ils pouvoient prendre sans crainte. Ces rejetons des souches inaltérées s'engraissoient de la substance de leurs meres : elles voyoient sans peine la partie la plus pure d'elles-mêmes se mêler au sang de leurs fils avec le lait ; elles leur donnoient la vie , & avec elle , le présent le plus précieux , la santé. S'il en est encore quelqu'une qui jouisse de la paix & de la tranquillité du cœur , qui ne soit pas le jouet des passions , & qui puisse se glorifier de faire passer dans les veines de son fils un sang pur & sans tâche ; nourrir son enfant , est pour elle un devoir sacré dont rien ne peut la dispenser. Mais en général , ce temps heureux n'est plus : si les meres nourrissoient anciennement ; celles de ce siècle ne doivent pas le faire. Si leur lait étoit avantageux à leurs enfans , il leur est aujourd'hui très-dangereux ; & s'il eût été honteux pour les femmes , dans les temps reculés , de se reposer sur d'autres du soin de nourrir leurs enfans ; c'est un crime pour celles de nos jours de leur offrir leur sein.

CHAPITRE IV.

LES premières qui doivent renoncer à cet usage, sont les femmes de condition, les femmes du grand monde; le régime irrégulier, ou régulièrement mauvais qu'elles tiennent, les erreurs contre les six choses non naturelles, dont leur vie n'est qu'un tissu, nous en fourniront les preuves. Les usages bizarres qui regnent dans cette classe puissante & privilégiée de l'espèce, l'assujettissent à un nombre prodigieux d'étiquettes qui l'éloignent infiniment de l'ordre & de la marche de la nature; la table servie avec profusion, étale successivement tout ce que les quatre parties du monde produisent de plus succulent & de plus dangereux : c'est un tableau mouvant, où se reproduisent sans cesse mille mets, plus mal-faisans les uns que les autres; c'est le théâtre où le cuisinier vient exposer son chef-d'œuvre, & disputer le prix par les ressources de son art, à l'intempérance de sa maîtresse; les alimens de simple nécessité en sont exclus, ou s'ils y paroissent, c'est tellement déguisés, qu'ils sont méconnoissables.

Les viandes de boucherie les plus succulentes, les gibiers du plus haut goût, les poissons les plus délicats, cuits dans les vins les plus fumeux, rendus plus échauffans par les aromates, les écrevisses, leurs coulis, les jus de viande, leurs extraits, variés de différentes façons, les liqueurs, les œufs, la volaille dénaturée par l'apprêt, les truffes, les aromates prodigués par-tout, les confitures de toute espece, apportées de toutes les parties du monde, & multipliées à l'infini, les pâtisseries, les fritures, les crêmes, les fromages les plus piquants, sont les alimens dont on y fait usage.

Les vins les plus violens, réunis de tous les lieux où il en croît; l'eau-de-vie, masquée sous les formes les plus agréables & les plus dangereuses, le café, le thé, le chocolat sont sur toutes les tables.

Il est aisé d'apprécier les effets de ce régime incendiant. La femme du monde, nourrie & abreuvée ordinairement d'alimens ou de boissons âcres, & de choses qui, par l'impression flatteuse qu'elles font sur les papilles de la langue, la déterminent souvent à en prendre au-delà du besoin, bien moins considérable chez elle, que chez la femme de travail, commence par souffrir les maux que produit la trop grande quantité; son estomac, sensible, parce que ses nerfs le

Sont trop , éprouve une irritation qui lui donne un mal-aise général ; ce chyle , composé d'une bouillie aussi âcre que nourrissante , porte l'agitation dans les vaisseaux ; la vitesse du pouls , quelques heures après le repas , est une preuve de leur effet ; & celui de la fièvre , étant d'user tous les efforts ; cette fièvre , qui se reproduit tous les jours , affoiblit : tous les organes des sécrétions étant irrités , toutes les fonctions se dérangent , & le désordre s'établit dans toute l'économie animale. Le moment d'un nouveau repas arrive ; on se met à table , quoique le besoin réel n'existe pas ; mais on est trompé par l'inquiétude de l'estomac , qu'on devroit calmer par un peu d'eau fraîche , & qu'on prend pour la faim : on veut manger , la variété , l'odeur , la couleur , la faveur y invitent ; on paroît décidé pour un plat , on est servi , on le goûte , on le renvoie , on en essaie un grand nombre , on mange de quelques-uns ; l'ensemble fait un volume , qui est composé d'une infinité de choses , dont la réunion offre les plus grands obstacles à la digestion. Les viandes tendres , les légumes , les fruits sont corrompus , & leur digestion est entièrement empêchée par les autres alimens ou par les boissons ; de-là , un long séjour sur l'estomac , une corruption , plutôt qu'une

digestion , une irritation continuelle , qui est un obstacle à ce sentiment de bien-être qui caractérise la santé.

On a regardé l'usage du sel , du levain & des boissons fermentées , comme une cause du raccourcissement de la vie humaine ; & cela paroît naturel ; tout ce qui hâte les mouvemens du cœur , fait qu'il en battra moins long-temps. Mais , quelle comparaison à faire entre l'irritation produite par le sel , le levain & le petit usage des boissons fermentées , & les mets ou les boissons qu'on offre aujourd'hui sur les tables bien servies ? quelle différence par-là même dans l'effet , & le régime qui fait la longue vie , étant aussi celui qui fait la bonne santé ? On voit aisément combien ce régime brûlant doit rendre l'existence malade ; on voit combien il doit altérer les humeurs.

L'air n'influe pas moins que les alimens sur la bonne santé : cependant , à voir le soin avec lequel les femmes du grand monde s'en garantissent , on diroit que c'est un élément dangereux , qui porte par-tout la maladie & la mort. Renfermées au fond d'un appartement brûlant , elles ne respirent presque jamais qu'un air grossier , pesant , épais : le moindre vent-coulis , qui pénètre dans leur appartement , est pour

elles un torrent glacé , qui les affecte cruellement. Les matieres grasses que la transpiration détache des corps , concourent à rendre l'air plus mal - sain ; l'appartement en contracte une mauvaise odeur : on veut la corriger , on répand des parfums qui , à la vérité l'enveloppent , mais dont plusieurs , en portant à la tête , en irritant le genre nerveux , nuisent tout aussi sûrement. Si elles sortent de leurs appartemens , ce n'est que pour passer dans un carrosse , où on ne laisse entrer d'air qu'autant qu'il en faut pour n'être pas étouffées ; elles ne connoissent pas les heureuses influences du grand air , qui donne à ceux qui en jouissent , un principe de vie dont sont toujours privés ceux qui ne hument jamais qu'un air de chambre , que l'attention à le renouveler , empêche tout au plus d'être mal-faisant , mais qui n'a rien de salutaire , qui suffit à la vie , mais non pas à la parfaite santé.

Les vents sont un de ces grands agens de la nature , dont les impressions sont nécessaires à tous les corps organisés. L'air immobile est aux animaux ce que l'eau bourbeuse & croupissante des marais est aux poissons faits pour vivre dans les rivières : ainsi , en se préservant soigneusement de cet air courant , elles se font un mal réel ; & cette dangereuse précaution expose à des

accidens fans nombre, quand on ne peut pas absolument l'éviter : le premier qui, s'il n'est pas des plus dangereux, est au moins des plus incommodes, est cette sensibilité à toutes les impressions de l'athmosphère, qui fait que toutes les variations un peu sensibles incommodent : la femme délicate au fond de son alcove, est sûre que c'est le vent du Nord qui regne, une insomnie, un mal-aïse général, des douleurs universelles le lui apprennent ; tandis qu'un gros payfan, qui a déjà été plusieurs heures en plein air, a de la peine à en décider : les brouillards lui donnent la migraine, les temps pluvieux l'oppressent, lui ôtent l'appétit, l'énervent, la rendent malheureuse ; les temps froids la font tousser, lui donnent la colique, des crachemens de sang ; & quelquefois tous ces dérangemens influant sur le moral, la rendent colere, emportée, incommode.

Il est bien étonnant, que ne pouvant être un instant fans air, on le craigne si fort, & qu'on soit si peu attentif aux qualités de celui qu'on respire ; il n'est pas douteux que c'est au grand usage de l'air que les peuples sauvages, ceux même dont le régime est mal-sain (& il en est beaucoup) doivent leur bonne fanté ; & l'on sçait aujourd'hui, à n'en pouvoir douter,

que les moutons, dont aucun soin, aucun régime, aucun remède ne pouvoit prévenir la mortalité, en sont à l'abri, si on les fait parquer en plein air pendant tout l'hiver. Que les comparaisons, tirées des peuples sauvages, & des animaux, ne choquent personne : Les loix générales de l'économie animale sont les mêmes chez l'homme & chez les brutes, & les vices de l'air influent sur la santé de la femme la plus brillante, sous des lambris dorés, comme sur celle de la brebis dans son étable, ou de la plante dans ses terres : on icaît la prodigieuse différence qu'il y a pour la force & pour la vigueur, entre celle qui croît en plein air dans un terrain un peu cultivé, & celle qui croît sous un toit à la faveur d'un poêle.

Ainsi, avec une santé si foible, dépendante de tant de causes étrangères; si casuelle, si on peut s'exprimer ainsi, avec une santé qui, dans cette classe, paroît être en raison inverse de l'opulence, & que le moindre dérangement dans l'air peut troubler & bouleverser, une mere peut-elle tranquillement donner à son fils un lait soumis à tant de vicissitudes dangereuses ?

L'exercice & le repos sont essentiellement nécessaires à la bonne santé ; l'inaction & l'exercice forcé lui sont également

préjudiciables. On ne peut donc se promettre une santé ferme qu'en s'éloignant avec soin de ces deux extrémités , qu'en proportionnant réciproquement le mouvement au repos , & le repos au mouvement. Ils sont nécessaires l'un & l'autre à tous les corps organisés. Depuis le ciron jusqu'à l'éléphant , depuis la plus humble violette jusqu'au chêne le plus élevé , tout éprouve les effets salutaires de l'un , & les maux inévitables de l'autre ; l'enfant qui vient de naître , en a besoin pour développer ses forces , comme l'homme fait pour les entretenir. Il semble qu'il n'y a que la femme du monde qui croie l'exercice inutile à sa santé ; sa vie est une inaction continuelle ; les affaires de son domestique , qui pourroient lui donner quelques mouvemens (bien inférieurs cependant à ceux qu'exige la bonne santé) , sont au dessous d'elle , ou trop pénibles pour sa délicatesse. A peine sortie des bras du sommeil , elle est mollement enfoncée dans son fauteuil : entourée d'une foule de domestiques qui la dispensent des plus petits mouvemens , elle n'a qu'à commander pour être obéie , qu'à faire éclore ses desirs pour les voir satisfaits ; dans l'inaction la plus parfaite , elle donne d'un seul mot , d'un seul geste , le mouvement à plusieurs

êtres qui l'environnent, & craint d'en jouir elle-même : si elle sort de cet état d'inertie, ce n'est que pour passer chez les autres, dans des voitures, que l'art a trouvé le moyen de faire rouler rapidement, sans communiquer presque aucun mouvement à ceux qui y sont renfermés, & qui ne s'aperçoivent du changement de place que par le changement des objets qui se succèdent. Arrivée où elle vouloit aller, elle ne fait que changer de siège; elle passe de son carrosse autour d'une table de jeu; reste trois ou quatre heures autour d'un tapis, les cartes à la main, & toujours dans la plus parfaite inaction. Si elle ne joue pas, elle va au spectacle; il n'y a qu'un pas de sa voiture à sa loge: la journée passe; l'heure de se coucher revient, elle se retrouve dans son lit sans s'être presque aperçue qu'elle en étoit sortie que par la peine que lui donne la toilette du soir. Si quelquefois la beauté du jour l'y invite, ou que ses desseins secrets l'y appellent, elle paroîtra sur les promenades; mais pour une heure d'exercice qu'elle fera, elle fera huit jours sans mouvement.

Il y a deux principes également démontrés dans cette partie de la Médecine qui s'occupe du mécanisme des fonctions, & qu'on appelle la physiologie; l'un, c'est

que la force & la régularité de la circulation sont la base de la santé ; l'autre , que rien n'aide autant la circulation que l'exercice , dont il n'est personne qui n'ait observé les bons effets , au moins une fois en sa vie , ou sur soi , ou sur les autres. Ces deux principes posés , on peut juger si ce genre de vie est salutaire : il s'en faut de beaucoup. Aussi voyons-nous presque toutes les femmes du grand ton être les victimes de tous les maux que l'inaction entraîne : elles éprouvent la plupart du temps un sentiment incommode de lassitude dans tout le corps , d'affaissement , de mal-aise général , de pesanteur dans tous les membres. La force du cœur diminuée , ne peut pas chasser du corps cet amas de matieres hétérogenes que l'inaction y accumule ; elles se mêlent dans la masse des humeurs , l'infectent , la corrompent : le lait participe au vice général. Faudra-t-il que ce lait serve de nourriture à l'enfant ?

Le sommeil est un des moyens les plus efficaces pour la réparation de nos forces , & un des plus puissans soutiens de la vie. Le temps qui lui est destiné , est celui sans doute qui nous est marqué par la fin de la carrière de l'astre qui nous éclaire : le jour finit , la nuit commence ,

le fracas diminue , le tumulte s'appaise , les ténèbres couvrent la surface de la terre ; tout est calme , tout est tranquille , le silence regne sur toute la nature , tout annonce que c'est l'heure du repos ; l'homme de lettres va reposer une tête brûlante sur son chevet , & éteindre le feu de son imagination dans le suc des pavots ; le payfan va s'y délasser des fatigues du travail , & du poids du jour : tous ceux qui le goûtent , semblent y prendre un nouvel être ; ils se couchent , s'endorment ; leur sommeil est tranquille & profond ; on a de la peine à les en retirer : mais au moment où leurs forces sont réparées , ils se réveillent , ils sont parfaitement à leur aise , frais , forts , & gais.

La femme du monde , qui croit n'être heureuse qu'en bouleversant l'ordre de la nature , en faisant de la nuit le jour , croit au dessous d'elle d'être éclairée par le flambeau qui éclaire l'univers ; elle s' imagine ne pouvoir goûter de plaisir que quand le reste de la nature dort : à l'habitude pernicieuse de se priver de la jouissance de l'air pur , & d'être réduite à l'air étouffé d'une alcove pendant le jour , elle joint encore celle de ne respirer , pendant une grande partie de la nuit , que l'air d'une chambre remplie de monde &

de bougies : elle se couche souvent au moment où l'homme de travail pense à se lever , & toujours lorsque la nuit a fourni la moitié de sa course. Elle se couche , cherche le sommeil , & ne le trouve pas : elle est agitée de mille façons différentes , par ses petites affaires , ses projets , ses plaisirs , ses chagrins , les regrets du jour passé , les desirs du suivant : échauffée par les alimens & les boissons , elle se couche avec des nerfs inquiets , un pouls agité , un estomac travaillé par le poids & l'âcreté des alimens ; les vaisseaux pleins de suc qui les irritent , l'inquiétude , le mal-aise , la fièvre se couchent avec elle , & la tiennent long-temps éveillée : si elle s'endort , c'est d'un sommeil léger , inquiet , agité , troublé par des rêves effrayans , & des réveils brusques ; & au lieu de ce bien-être qu'éprouvent à leur réveil ceux qui se couchent en bonne disposition , elle s'éveille avec des palpitations de la fièvre , de la lassitude , de la sécheresse , la bouche mauvaise , les urines ardentes , l'abattement , l'ennui , la mauvaise humeur : ses forces ne sont point réparées , ses nerfs s'irritent & s'usent , son sang s'épaissit & s'enflamme ; chaque jour , chaque nuit prennent un peu sur sa santé , & fortifient le germe de quelque maladie : en faut-il davantage

d'avantage pour défendre à une telle mere de donner son sein à son enfant ?

Les passions sont de tous les âges , de tous les sexes , de tous les états. L'enfance a les siennes comme l'âge viril ; le plus mince artisan les éprouve dans son réduit comme le plus grand Seigneur dans son Palais ; & la dernière femme du peuple en est le jouet sous ses haillons comme la Duchesse opulente sous son écorce dorée : mais elles n'exercent nulle part leur empire avec autant de despotisme que dans le grand monde ; elles semblent avoir établi de préférence leur siege parmi les femmes de condition : plus on est élevé , plus on est sujet à leurs caprices , parce que les objets en sont plus multipliés.

L'ambition des honneurs , l'amour des distinctions , le desir de la fortune que le luxe , quelque brillante qu'elle soit , rend souvent insuffisante & toujours nécessaire , sont trois principes qui , animant sans cesse la femme du monde , tiennent son ame dans une agitation continuelle , qui seule suffiroit pour détruire sa santé , & l'exposent d'ailleurs à des revers très-fréquens , à des mortifications , à des chagrins , à des humiliations , à des coleres , à des dépits , qui empoisonnent tous ses momens ; & ce qui aggrave le danger de ces impressions

fâcheuses , c'est souvent la nécessité de les contraindre & de les masquer ; il semble qu'elle n'attache son bonheur que sur une multitude d'objets , qui , étant aussi ceux du bonheur des autres , deviennent un sujet de rivalité , & un prix que chacune se dispute : ses vœux sont croisés par ceux d'une infinité de concurrentes. Ainsi, ne pouvant être heureuse qu'autant qu'elle peut compter sur une place , sur une dignité , sur une distinction , sur une faveur , quelquefois sur un simple sourire , ou même un simple regard que cent personnes plus accréditées , ou plus méritantes qu'elle , ambitionnent aussi , elle vit au milieu d'un monde d'ennemis , dont chaque démarche lui est suspecte ; la crainte , la défiance , la jalousie , l'inimitié habitent continuellement dans son cœur , & troublent absolument toutes ses fonctions. Dans ce conflit continuel d'intérêts , quand l'une des prétendantes l'emporte , l'ame de toutes les autres est déchirée ; & ce qu'il y a de plus cruel , c'est que dans les momens où on est livré au désespoir , victimes de l'usage , c'est souvent un devoir indispensable , que d'aller embrasser cette heureuse concurrente avec un visage où la sérénité soit peinte. L'amour de la distinction en tous genres , cette fureur d'éclipser tous ses pairs en tout , à une mul-

titude de branches , plus fortes sans doute dans les Cours , que par-tout ailleurs ; mais qui existent cependant , & se soutiennent très-bien dans tous les Etats & dans toutes les Villes , où il y a une certaine quantité de gens du monde réunis , & où il y a , par-là même , des objets de prétention ; toutes offrent à chaque instant quelque sujet de mécontentement : & cet état de l'ame influe nécessairement sur la santé. Aussi observe-t-on que les passions ont une influence plus marquée , plus efficace sur la santé que les alimens , que le mouvement , que l'air même. Les passions fortes , même les plus agréables , usent constamment , & tuent quelquefois sur le champ (1). Les passions tristes détruisent absolument l'économie animale (2) , & sont , sans aucun

(1) Quand les trois fils de Diagore , vainqueurs aux Jeux Olympiques , vinrent poser leurs Couronnes sur la tête de cet heureux pere ; il ne soutint point ce plaisir , & expira sur le champ. Cette affection , quoiqu'imprimée par le bonheur , étoit trop vive ; nos nerfs ne sont pas faits pour cet extrême ; & vraisemblablement ceux de son cœur se paralyserent. Les applaudissemens , prodigués à une nouvelle tragédie de Sophocle , & à une nouvelle comédie de Philippides , déjà vieux l'un & l'autre , leur occasionnerent à tous deux une joie mortelle.

(2) Adrasfe mourut au retour du siege de

doute , la cause de mille maladies chroniques.

Ces passions excessives ne s'observent pas tous les jours ; mais ces exemples qui prouvent leur force , nous apprennent combien

Thebes, en apprenant la mort d'Agyalée, son fils ; & la nouvelle de celle du Prince noir , tua Edouart III , son pere : la fille de César & l'Impératrice Irene moururent en apprenant, l'une, la mort de Pompée , l'autre , celle de l'Empereur Philippe leurs maris. Antigone Epiphanès ne soutint point la honte d'une défaite : il avoua à ses amis que ce chagrin le tuoit ; il perdit rapidement ses forces , & mourut bientôt après.

Alonzo Pinçon , l'un des Lieutenans de Crisotophe Colomb , qui s'étoit hâté de le devancer à la Cour , au retour de leur expédition , mourut de chagrin de ce qu'on ne voulut pas l'y recevoir sans son Chef ; & le Capitaine Menek , cet habile Navigateur , le premier qui ait pénétré jusqu'à la baie d'Hudson , navré de la façon dont le Roi de Danemarck le traita au moment où il prenoit congé de lui , pour un second embarquement , fut saisi à l'instant par le chagrin , alla se mettre au lit , & expira bientôt après.

Un des premiers Magistrats d'une République Suisse , tomba mort aux pieds du concurrent qui venoit de l'emporter sur lui , en s'approchant avec un visage riant pour l'en féliciter ; & un des plus célèbres Professeurs que l'Allemagne ait eus dans ce siècle , ayant reçu d'un de ses Collegues un affront pour le pas , ne résista point à ce chagrin , & mourut peu de jours après. *Tissot. Epist. Hall.*

leurs effets sont funestes. Dans un moindre degré, elles ne paroissent pas aussi meurtrieres, & le sont cependant beaucoup; elles jettent le germe d'une foule de maux de langueur, qui se développant ensuite, tuent, sans qu'on sçache jamais leur vraie origine. Enfin, la femme du monde qui vit dans ces agitations continuelles, joint aux maux des peines présentes, toutes les inquiétudes de l'avenir; son imagination égarée par ses nerfs irrités, lui en fait à chaque instant de chimériques; & sans parler des autres raisons, une multitude de femmes sont dans l'impossibilité de se bien porter par cette succession continuelle de frayeurs, qui les jettant à chaque instant dans un état violent, dérangent absolument toute leur économie animale: elles poussent des cris, si la plus légère inégalité fait pencher leur carrosse un peu plus d'un côté que d'autre, pendant qu'un laboureur, qui précède ce bruyant équipage, le laisse arriver sur lui, avant que de tourner la tête, & de penser à faire un pas de côté pour l'éviter.

Il est de certitude irrévocable que l'ame a un empire marqué sur le corps: Qu'on juge donc si l'état de l'ame qui varie à tous les momens du jour, aura une influence salutaire sur ses fonctions; qu'on juge si

cette ame , au milieu des agitations continuelles qui la tourmentent , laissera le corps dans cet état de paix , de tranquillité , dans ce juste équilibre qui lui est nécessaire pour entretenir une douce harmonie dans les fonctions des organes , & donner au chyle cette parfaite préparation dont il a besoin ; qu'on juge si le lait , qui n'est que le chyle de la mere , sera doué de cette qualité , douce , bienfaisante , salutaire , qu'il doit avoir , pour fournir à l'enfant un aliment sain & avantageux.

Nous n'avons regardé jusqu'ici les passions , que comme une des causes générales qui concourent à déranger la santé de la mere : Disons un mot des effets des passions de la mere sur l'enfant.

D'après ce que nous avons dit , il n'est pas difficile de concevoir que le lait , en passant par les organes de la nourrice , s'est identifié avec ses humeurs , avant de parvenir dans ses mammelles , & porte le caractère de son tempérament : le lait a subi différentes divisions , altérations , préparations , diversement modifiées , suivant les différentes vicissitudes par lesquelles la mere a passée , & les différentes impressions qu'elle a reçues : elle a passé successivement de l'espérance à la crainte , de l'amour à la haine , de la joie à la tristesse ,

de l'inquiétude au chagrin, au désespoir. Toutes ces variations donnent au lait des qualités différentes, des formes particulières, capables de produire des impressions, des irritations particulières sur le genre nerveux de l'enfant; tantôt, l'action du sang diminuée par quelques passions, il s'épaissit & s'embarrasse dans les canaux, où il ne coule qu'avec peine; tantôt, vivement agité par une autre, il se raréfie, & roule avec rapidité dans les veines: des causes différentes doivent produire des effets différens; de même, des passions opposées donnent au lait des qualités contraires. On conçoit sans peine que la tristesse & la joie ne produisent pas des effets semblables dans le corps; le chagrin, la tristesse, ralentissent le cours des humeurs & le mouvement des esprits; la colere, la joie, fouettent le sang, & mettent tous les esprits en action. Par conséquent, le lait qu'on suce d'une nourrice triste, n'excitera pas sur les solides, les mêmes impressions que celui d'une nourrice vive, gaie & enjouée; si ces deux laits sont différens, les tempéramens des deux enfans qui s'en nourriront, n'auront rien de semblable entre eux; & l'on peut dire, que si la nourrice donne à l'enfant qu'elle nourrit, un chyle tout fait, elle

lui donne aussi des vices tout formés , & des passions toutes préparées.

Il est aisé de se persuader combien le lait de femme doit être contagieux , si l'on fait attention à la manière dont l'enfant le reçoit. Il suce cette liqueur des propres vaisseaux de la nourrice ; la circulation n'est , pour ainsi dire , pas interrompue : il est évident que le lait est un extrait de la bile , de la salive , de la sérosité du suc nerveux , de toutes les humeurs de la nourrice ; le lait , qui est empreint du caractère général des humeurs de celle qui le fournit , doit produire des effets semblables dans celui qui le reçoit ; il fait la même impression sur les fibres des enfans , qui sont d'autant plus aisées à mouvoir , qu'elles sont plus foibles , & qu'elles sont déjà disposées par les humeurs passionnées & tumultueuses de la mere , qui ont servi à les former : la salive d'un enragé est capable de changer l'homme le plus doux & le plus sage , & de le rendre le plus fou , le plus violent de tous les hommes. Quel effet ne produira donc pas le lait par la succion , par la communication intime de la nourrice à l'enfant ? La nourrice , satisfaisant avec plaisir à toutes ses passions , allume sa bile , excite ses humeurs , les rend plus actives ; le lait par-

ticipant aux qualités du sang de la nourrice, devient propre à communiquer à l'enfant l'habitude des passions, en irritant les solides qui rendent à leur tour les liquides irritans : c'est pour cette raison que le goût pour les plaisirs, la danse, la musique dans certains états, le penchant pour les vices, le jeu, l'ivrognerie, la crapule, la débauche dans d'autres, passent distinctement avec le lait de la mere qui les a, à l'enfant qui ne les eût jamais eu. Ces fortes de dispositions ne se manifestent pas sur le champ; mais insensiblement elles se développent avec d'autant plus de force, qu'elles ont été plus de temps à éclore; la nourrice fournit toujours à l'enfant un sang impétueux, des humeurs altérées par ses différens caprices. L'enfant qui tette, prend à peu près autant de laits différens dans la même nourrice, qu'elle a eu des goûts & des passions différentes dans le même jour; & par-là, une détermination conforme aux mêmes penchans, où ses humeurs & ses fibres l'entraînent. Aussi, tous les enfans sont-ils passionnés, violens, opiniâtres, bizarres; ils aiment ou haïssent avec fureur; s'abandonnent aux larmes & au désespoir, quand ils n'ont pas ce qu'ils desirent; leur sensibilité est si grande, que leurs cris sont suivis de convulsions.

La déperdition journaliere que font nos corps , entraîneroit bientôt la ruine totale des forces , si la nature ne nous eût fourni dans les alimens un moyen sûr de la réparer ; mais ces mêmes alimens , qui sont le soutien le plus ferme de notre vie , & les réparateurs les plus efficaces de nos pertes , portent avec ce principe bienfaisant & salutaire , un germe puissant de maladie & de mort. Les parties alimentaires que peuvent nous fournir tous les êtres comestibles , sont enveloppées d'un principe grossier , indigeste , terreux , incapable de subir cette préparation que doivent éprouver tous les êtres , pour s'assimiler à la substance du corps qu'ils doivent nourrir , pour s'arranger dans les petites loges qui leur sont destinées , & que M. de Buffon appelle le moule intérieur. Il falloit donc , dans l'impossibilité où nous sommes de pouvoir prendre des alimens parfaitement analogues à nos besoins , parfaitement purs & dénués de tout mélange hétérogène , vicieux & mal-faisant , qu'il y eût dans nos corps des agens , dont les opérations fussent destinées à préparer , à travailler , à conserver ce qu'il y a de bon , & à séparer , rejeter ce qu'il y a de mauvais dans les alimens. La nature , toujours attentive à nos besoins , l'avoit prévu ; elle y a pourvu sagement ,

en établissant dans nos corps les organes des sécrétions & excrétions , ou , en termes vulgaires , des séparations & évacuations.

La sécrétion consiste dans la séparation de quelques humeurs particulières , dans des organes destinés à cela , d'où elles sont portées dans d'autres endroits , où elles sont utiles : c'est ainsi que la séparation de la salive se fait dans les glandes de la bouche , qu'elle est portée dans l'estomac , que celle de la bile se fait dans le foie , d'où elle va aux intestins , &c.

Les excrétions sont ces évacuations qui emportent hors du corps le superflu des alimens , les parties qui ne peuvent point s'assimiler , s'identifier à nos parties , & qu'on appelle excréments ; la transpiration , les urines , les selles sont les principales ; elles se font d'autant mieux que les alimens sont plus simples , qu'on vit plus sobrement & plus régulièrement , que le sommeil est plus tranquille , que l'air qu'on respire est plus pur , que le corps est plus exercé , qu'on est moins altéré par les passions. Ainsi il est aisé de comprendre combien ces deux classes de fonctions se font mal chez la plupart de nos grandes dames.

Des alimens âcres , des boissons échauffantes , des assaisonnemens brûlans dérangent absolument la sécrétion de l'humour

qu'on appelle suc gastrique, & qui se sépare dans l'estomac pour servir aux digestions, épaississent, durcissent même la bile, obstruent & enflamment les canaux, donnent des constipations, entretiennent une petite fièvre; toutes les sécrétions, toutes les évacuations sont dérangées. L'inaction, en agissant différemment, produit à la longue des effets très-semblables; mais ce sont surtout les passions qui dérangent absolument les fonctions de ces deux classes. Le chagrin, l'ennui, l'inquiétude, l'envie détruisent, comme nous l'avons dit, les digestions & les fonctions de la bile; & dès que ces deux fonctions sont dérangées, les bases de l'économie animale sont renversées, le sommeil disparoît, la santé se fane, & la porte est ouverte à toutes les maladies chroniques.

Voilà les preuves que nous avons à donner sur les usages dangereux & funestes des femmes de la première distinction; les désordres de leur régime de vie, que nous venons de tracer, ne sont pas factices & imaginaires, ils ne sont que trop réels; & c'est sur ces désordres que nous fondons la justice de la défense que nous leur faisons, & que tout homme impartial & ami de l'humanité doit leur faire avec nous de nourrir leurs enfans.

CHAPITRE V.

SI, de cette premiere classe, nous descendons à une inférieure, nous n'y trouverons pas tous ces défordres établis avec la même force; mais nous y en trouverons encore beaucoup, à peu près les mêmes, mais en petit. Si l'ambition des femmes de cette classe ne porte pas sur les objets les plus élevés, sur les honneurs, les dignités, c'est que leur naissance leur défend d'y aspirer; & pour peu raisonnables qu'elles soient, elles cessent d'y porter les yeux dès qu'elles voient la folie de leurs prétentions, l'inutilité de leurs desirs & l'impossibilité de les satisfaire. Si elles n'en ont pas de ce genre, elles en ont d'une autre espece: Une garniture de diamans, une robe à la mode enflammeront autant leurs desirs, qu'un tabouret ceux d'une Duchesse. Si leur table ne regorge pas de ces mets fins, favorables, délicats, & d'autant plus dangereux qu'ils sont plus recherchés; ce n'est pas que la tempérance soit leur vertu favorite; si elles ne se font pas empoisonner aussi finement, aussi agréablement que les femmes de la premiere volée, ce n'est pas qu'elles n'en eussent le

goût; mais l'aveugle fortune, qui ne répand pas ses bienfaits également sur tous les adorateurs, ne les a pas traitées aussi favorablement; si elles n'ont pas une centaine de mains pour apprêter leurs repas, ce ne sont jamais celles de la simple nécessité qui les préparent; si leur dîner ne vient pas des quatre coins de la terre, il n'en est pas plus sobrement ordonné; si vingt especes de vins les plus fumeux & les plus violens, si les liqueurs les plus fortes ne coulent pas à grands flots dans leurs verres, elles n'en ont pas moins leurs sauces âcres & brûlantes, leurs ragoûts épicés, leurs aromates, leurs truffes, leurs vins forts, leur café & leur pousse-café, comme on dit; elles en ont toujours assez pour causer à leur estomac une irritation dangereuse.

Si elles ne peuvent pas bouleverser aussi complètement que les premières, l'ordre de la nature, & faire de la nuit le jour; c'est que leur état ne le leur permet pas, & que cette liberté n'est permise qu'au grand monde. Mais leur irrégularité à cet égard est encore assez forte pour leur nuire sûrement: leurs veilles sont toujours poussées assez avant dans la nuit pour porter dans tout leur corps un principe d'échauffement préjudiciable: si elles ne donnent pas au lit la moitié de la journée, c'est que n'ayant ni

Intendant, ni Maître-d'Hôtel sur qui elles puissent se décharger du soin du ménage, il faut y avoir l'œil : mais la famille dût-elle être un peu plus mal soignée, & le ménage aller un peu de travers ; le lit a des appas ; on succombe, on dort encore une heure ; cette heure passée, la mollesse parle toujours, on obéit sans peine : le mari gronde ; on le flatte, il capitule ; encore une autre heure de gagnée : ainsi, de façon ou d'autre, en marchandant, en disputant, le temps passe ; elles sont longtemps dans leur lit, & toujours beaucoup plus que la santé ne le comporte : les nerfs se sechent, le sang perd sa fluidité, s'épaissit & s'enflamme.

L'exercice n'est pas plus considérable dans cette classe que dans l'autre ; leurs courses ne passent guère leurs appartemens ; assises du matin au soir, elles passent leurs jours dans la plus grande inaction, l'aiguille, les ciseaux, les cartes, quelque livre frivole, quelque roman, qui entretient, remue, agace les passions, corrompt l'esprit & le cœur ; voilà leurs occupations ; & du matin au soir il n'y a qu'une petite partie de leur corps qui jouisse d'un mouvement rapide & continuel.

Dans la classe des marchandes on trouve les mêmes vices, les mêmes erreurs ; plus

elles sont riches, plus leur façon de vivre approche de celle des femmes du grand monde. Si, au lieu de la fortune, elles n'ont que la beauté, l'endroit le plus apparent de la boutique, le comptoir, est le trône où elles siegent toute la journée. Cette politique, qui donne des avantages réels au commerce, a de grands inconvéniens pour la santé. Si elles sont laides, elles sont clouées tout le jour dans l'arrière-magasin; & de quelque façon que la chance tourne, destinées au grand jour de la boutique ou à l'obscurité du magasin, elles sont toujours les victimes de mille erreurs de régime inséparables de leur état, & sur-tout des passions. La belle marchande, placée derrière son bureau, est le jouet de mille sentimens différens qui se succèdent rapidement: Le desir d'être vue, l'ambition d'une grosse vente, les propos fades, mais toujours charmans, que les jeunes musqués viennent lui débiter, sous prétexte d'achat; les complimens flatteurs dont on accompagne l'emplerte, la crainte de se voir enlever sa vogue, la jalousie de voir la boutique d'une voisine plus jolie ou plus heureuse qu'elle, pleine de chalans, tandis que la sienne est déserte, l'agitent dans un clin-d'œil de mille manieres différentes, & la jettent dans une joie extrême, ou la tour-

mentent cruellement. Tandis que celle-là fait son petit manège dans le tumulte de sa boutique; l'autre a le temps de faire de cruelles réflexions dans le silence du magasin; elle médite profondément sur ce qui la dérobe au grand jour, aux douceurs & aux tendres regards qui volent en foule sur son heureuse sœur; elle n'est pas long-temps à en deviner la cause; & alors la tristesse, le dépit, le désespoir la rongent & la minent sourdement.

On voit donc que dans tous ces états il y a des erreurs de régime qui portent des secousses violentes dans tous les organes, le dérangement & le trouble dans les fonctions les plus nobles & les plus importantes. Duchesse, Baronne, Comtesse, Marquise, Bourgeoise, Marchande, toutes sont exposées aux effets pernicioeux d'une nourriture mal-saine, des boissons destructrices, de l'air clos, de l'inaction, & principalement des passions. Toutes participent, plus ou moins, mais toujours trop aux incommodités que les erreurs entraînent; & quand elles ne commettroient aucune faute contre, la diète, les passions seules feroient plus que suffisantes pour rendre le corps le plus sain, foible & valétudinaire. Leur ame est comme une mer orageuse, qui ne jouit jamais du calme & de la tranquillité; &

tout le monde connoît son influence sur le corps. Qu'on juge donc, d'après cela, si aucun enfant trouvera dans le lait d'une seule de ces femmes, les qualités qu'il doit y trouver pour se nourrir, croître, se fortifier, & pour jouir dans les différens âges, dans les différens états de la vie par lesquels il passera, de cette santé ferme & brillante qui fait les beaux jours.

C H A P I T R E V.

Q U I T T O N S le tumulte ; passons des villes dans les campagnes ; voyons si nous y trouverons une nourrice qui ait les conditions nécessaires : l'air pur qu'on y respire, la sobriété des repas, l'ordre, la régularité de la vie, le calme & le silence des passions, tout semble nous annoncer que c'est-là seulement qu'on doit la chercher, & qu'on ne peut la trouver ailleurs. Cependant ne nous hâtons pas de conclure en faveur des habitantes de la campagne. Au premier coup-d'œil qu'un examen détaillé de leur conduite précède & amène sagement nos décisions : comme ce n'est d'ordinaire que sur les idées avantageuses que les enthousiastes se font de ces gens-là, que bien

des parens se décident à faire nourrir leurs enfans à la campagne; voyons d'abord le tableau flatteur qu'en a tracé la prévention.

La simplicité des mœurs de la campagne qui, dictées par la nature elle-même, sont celles qui sont les plus analogues à notre constitution, rendent sans doute la vie de la femme qui les suit, la plus uniforme, la moins agitée, & doivent, en la mettant à l'abri de ces erreurs de régime qui peuplent nos villes de corps foibles & valétudinaires, lui donner une santé ferme & robuste :

Lorsque sur la nature on règle ses besoins,
Un corps robuste & sain en est la récompense.

Le premier moyen qui leur procure cet état sain & vigoureux, & tous les autres avantages qu'elles ont sur nos brillantes dames, est le travail. Ce cercle d'occupations qui revient tous les jours, & remplit tous leurs momens, les éloigne de ce genre de vie qui n'a point d'œuvre de vocation, & dont les distractions continuelles sont la base, qui a été introduit & perpétué par des gens oisifs, qui, pour tromper l'ennui d'une existence désœuvrée, ont voulu remplir la plupart de leurs momens par les plaisirs. Mais, comme les plaisirs

naturels & vrais ne peuvent s'allier qu'avec les occupations & le besoin ; ils ont dû avoir recours à des plaisirs factices , dont plusieurs ne font qu'une façon d'être singulière , opposée aux usages naturels , & dont la bizarrerie fait tout le mérite : c'en est un réel pour ceux qu'elle peut soustraire au pénible sentiment d'une existence vuide ; sentiment qu'aucun être pensant ne peut soutenir , & qui fait que tout ce qui l'en tire lui est cher. Delà sans doute la première origine du luxe , qui n'est que l'attirail d'une multitude de choses superflues , dont on s'est entouré d'abord pour mettre de la variété dans son existence , & ensuite peut-être pour la faire remarquer : cet état est celui d'un hypocondre à qui il faut un grand nombre de remèdes pour le contenter , & qui n'en est pas moins malheureux : l'enfant sain s'amuse avec rien ; celui qui est malade se fait entourer de tous les jouets , & ne s'amuse jamais.

Tel est l'état de la plupart de nos dames , qui n'a sans doute rien de comparable , pour la santé , à celui des femmes de la campagne. Elles n'en sont pas moins heureuses pour n'avoir pas ces plaisirs bruyans , ces plaisirs de mode , ces plaisirs qui n'en portent que le nom , sans en être réellement , & au milieu desquels il faut

se dire fans cesse en bâillant : Cela est bien amusant. Leur journée , partagée entre les soins du ménage & les travaux des champs , passe rapidement , & ne les met pas dans la cruelle nécessité de penser le matin à trouver des sujets de distraction pour passer le reste du jour hors des atteintes de l'ennui ; & si quelquefois elles attendent avec impatience le retour du soir ; ce n'est pas le sentiment d'une existence vuide qui les impatiente ; leur seule tendresse fait leur inquiétude , & semble vouloir hâter le moment qui doit leur ramener ce qu'elles ont de plus cher , leurs époux.

Leurs repas sont l'inverse de ceux de l'opulence ; on n'y voit , excepté le sel , aucun des mets qui paroissent sur les tables des riches , point de ces poisons masqués sous des formes si agréables. La couleur , l'odeur , la saveur ne forcent pas leur appétit , & ne les engagent jamais à en prendre plus qu'il ne leur en faut. Les alimens les plus grossiers , du gros pain , noir , pesant , du potage qui n'est que du pain trempé dans de l'eau bouillante , assaisonnée d'un peu de sel , quelquefois d'un peu de beurre ou d'un filet d'huile , presque jamais de viande de boucherie , quelquefois un peu de lard , & ordinairement la battue , le beurre , le

fromage, les légumes les moins favoureux; les feves, les haricots; dans quelques pays l'ail & l'oignon, la poirée, les laitues, les porreaux, les pommes de terre, quelques fruits assez grossiers, sont presque les seuls alimens dont elles fassent usage: leur seul assaisonnement étranger est le poivre; elles, leurs maris, & leurs meuniers suffisent à l'établissement, à la récolte, à la préparation de tous leurs mets; & si quelquefois elles abandonnent ces alimens grossiers pour en prendre de plus délicats, ce n'est guere qu'à la noce de leur fille, ou à la fête du patron du lieu; alors leur table est mieux servie, on tue l'agneau ou le mouton le plus gras, & le vin coule abondamment; mais ce n'est jamais un vin fort, spiritueux, dont l'usage soit à redouter.

Ce régime, qu'on peut réduire à des alimens farineux & laitieux, n'a que ce degré de faveur qui est nécessaire pour flatter des organes disposés à l'être agréablement par tout ce qui satisfera le besoin dont ils sont le siegé; dès qu'il l'est, ces alimens perdent ce qui faisoit la principale partie de leurs agrémens, ils ne sont plus appétés; & par-là même la femme, dont ils sont toute la nourriture, n'en prend jamais au-delà du nécessaire; son estomac

n'est donc jamais surchargé par la quantité; la mastication exacte, qui n'est plus observée que chez le peuple, lui a facilité extrêmement le travail de la digestion, elle se fera sans douleur: les alimens ne croupissant pas, ne se corrompent point; ils n'ont aucune âcreté, ils n'agaceront ni l'estomac ni les intestins; on n'éprouvera ni coliques, ni constipations, ni diarrhée; ils formeront un chyle doux, qui passera dans les vaisseaux sans les irriter, sans donner la fièvre; qui, par sa partie gélatineuse, réparera leurs pertes, & les nourrira; & dont les parties superflues, terrestres & aqueuses s'évacueront sous la forme d'excrémens, & par les routes que la nature leur a marquées. Au bout de quelques heures, la distribution & l'emploi de ce repas se trouvant fini, le besoin renaît; on le satisfait avec le même plaisir: & le même ordre se reproduit sans cesse.

Tous les avantages que donne l'air libre & pur sont encore du côté des femmes de la campagne: si leurs maisons ne sont pas aussi propres, aussi élevées que celles de la ville; leur santé n'en souffre pas, parce qu'elles ne se tiennent guère renfermées: levées avec le soleil, elles respirent l'air dans le temps qu'il est le plus pur; elles jouissent de tous les avantages que la pré-

sence de cet astre sur l'horizon donne à l'atmosphère ; avantages démontrés par les observations journalières , des effets qu'il produit sur les animaux & sur les plantes , & qui tous prouvent que son action est l'ame de tout ce qui vit.

L'air du matin porte dans ceux qui le respirent, une force & un bien-être dont ils se ressentent toute la journée ; les exhalaisons de la terre , au moment où la charue ouvre de nouveaux sillons ; celles de la rosée , qui est pour les plantes une espèce de baume volatil , celles des fleurs , qui ne sont jamais si sensibles qu'au lever de l'aurore , sont autant de causes qui concourent à fortifier le principe de la vie , à établir une santé sans nuage , & à la rendre impénétrable aux vicissitudes des saisons.

Destinées par état au travail , elles ne connoissent l'inaction que de nom ; elles sont à l'abri , par ce moyen , de tous les maux qu'elle traîne à sa suite , tels que l'épaississement des humeurs , l'embarras des viscères , les obstructions ; attentives à remplir leur tâche , elles ne le sont pas moins à éviter les extrêmes ; si elles travaillent à quelque ouvrage un peu pénible ; c'est toujours avec une sage lenteur ; si elles marchent , leurs pas sont compassés ; courent-elles ,
leurs

leurs courfes ne font jamais violentes , plusieurs même ne fçavent pas ce que c'eft que courir ; leurs danfes ne les échauffent pas ; enfin elles tâchent en tout d'éviter les extrêmes , & ne forcent jamais la nature. La même regle , qui accompagne toutes leurs actions du jour fe retrouve dans celles de la nuit ; l'heure de leur coucher eft fixée par l'habitude & le befoin ; comme le temps de leur sommeil , leurs occupations finiffent d'ordinaire avec le jour , qui cefle de les éclairer ; elles fçavent que la nature a destiné ce temps au sommeil , & le sommeil à la réparation de leurs forces , elles penfent à fe coucher. Si quelquefois on retarde ce moment d'une demi-heure , c'eft pour la donner à la tendrefle. Le pere qui a travaillé tout le jour loin de la maifon , jouit avec tranfport , dans ce moment , des plaifirs purs du contentement ineffable qu'on ne peut goûter qu'au fein d'un bon ménage : la femme , les enfans , tous lui témoignent la joie qu'ils ont de le revoir , la femme vole au devant de lui ; fes enfans , encore trop foibles pour fuivre ce mouvement de leur tendrefle , la lui prouvent par leur foudre & leurs petits tranfports , en le voyant approcher. Affis devant fon foyer , il reçoit tous les foins de l'amitié tendre & active de fon époufe , & fes en-

fans qui l'environnent, en se jouant autour de ses jambes, lui prodiguent mille caresses; il les prend dans ses bras, les pose sur ses genoux, les presse contre son sein, les embrasse mille & mille fois; leurs bras enfans s'entrelassent autour de son col pour lui témoigner leur reconnoissance & leur attachement; leur babil charmant, quoiqu'inexplicable, leur petit bégaiement est l'interprete le plus doux de leur amitié. La vue de ces objets chéris semble lui faire oublier les fatigues du jour; ses entrailles s'ouvrent, son cœur se partage entre sa femme & ces précieux gages de la plus douce union. O vous! cœurs insensibles qui ne connoissez pas ces tendres élans, qui n'avez jamais senti ces transports ineffables & délicieux, vous n'avez jamais connu le bonheur. Qu'on me pardonne cette petite digression. Une ame honnête & sensible trouve des charmes à s'arrêter à tout ce qui peut réveiller l'idée du plaisir pur & innocent.

Après mille marques d'une ardeur mutuelle, ils se couchent; leurs corps préparés, par les fatigues du jour, aux douceurs du repos, cedent sans peine au sommeil; il est tranquille, bienfaisant, salutaire. L'heureuse habitude qu'ils ont contractée de se lever avec le jour, les éveille toujours

au moment où il va paroître. Si quelque-fois leurs sens appesantis les trompent, si le sommeil tarde à se dissiper, leur coq les en retire, en leur annonçant, par ses chants, que l'aube va poindre. Il a chanté, ils sont sur pied; & jamais des cloches importunes ne les ont retirés des bras du repos, en leur annonçant que le soleil avoit fourni la moitié de sa carrière.

Si les passions n'ont pas entièrement perdu leur empire sur cette classe de femmes, elles sont beaucoup moins nombreuses : les objets qui les développent étant plus rares à la campagne, elles doivent être moins multipliées ; le désœuvrement, qui en est la principale source & le plus fort soutien, n'existant pas chez ces femmes, elles ne doivent connoître que les passions originelles essentiellement attachées à l'espèce humaine que la nature a pétrie avec nos cœurs. Elles sont par conséquent à l'abri de ces passions secondaires, qui ne sont qu'une émanation, une modification des passions primitives, qui, comme des gros troncs, jettent une infinité de branches dans les classes les plus distinguées, & en augmentent les besoins en augmentant le nombre des sensations ; ainsi moins d'ambitions à satisfaire, exposé à moins d'agitations ; delà moins de sujets d'alarme, de

trouble , d'espérance & de crainte ; moins de graces à solliciter , moins de refus à craindre ; delà moins de sujets de tristesse , de confusion , de dépit ; moins d'honneurs à briguer , moins de concurrens à redouter ; delà moins de sujets d'animosité , de jalousie , de haine. Enfin moins de sensibilité expose la femme de la campagne à beaucoup moins de maux ; infiniment moins sensible à toutes les impressions , & exposée à un beaucoup moins grand nombre que les Duchesses , Bourgeoises & Marchandes ; elle en est plus heureuse : son ame plus calme , sa vie plus uniforme , ses vœux ne tournent pas sur une multitude d'objets , qui , avec l'espérance de les obtenir , portent la crainte inquiète de les perdre. Ses vœux sont ceux de ses voisines ; mais ils ne se croisent pas ; sa récolte , ses troupeaux , sa vache , ses poulets ; voilà tout ce qui l'occupe. Tous ses desirs sont bornés à une saison favorable , à une moisson abondante , à la fécondité de ses brebis , au lait de sa vache , & à l'heureuse réussite de ses poulets & de ses choux. Tout cela est incapable de tenir la machine dans une tension dangereuse , & d'y porter le trouble & le dérangement.

On doit donc conclure que le régime des femmes de la campagne étant l'opposé de celui des femmes de la ville , & princi-

palement des femmes de condition , fera le plus sain ; qu'il entretiendra l'ordre & la régularité dans l'économie animale avec autant d'aisance & de facilité que l'autre en a pour les détruire ; que par son moyen tous les organes rempliront sans peine les fonctions auxquelles la nature les a destinés ; que l'estomac digérera facilement , que la respiration sera libre , la circulation aisée , le ventre souple & dégagé ; que le foie séparera la bile , les reins l'urine , les mamelles le lait , sans trouble & sans obstacle ; & que le lait participant à la nature des humeurs qui seront douces & bien préparées , fournira à l'enfant la nourriture la plus saine , la plus avantageuse & la plus analogue à sa constitution.

Tel est le tableau riant que se font des gens de la campagne , ses zélés partisans , qui ne s'arrêtant qu'à l'écorce , ne voient les choses que du bon côté. Mais qu'on ne se laisse pas éblouir par les couleurs brillantes de ce tableau ! Pour connoître parfaitement un objet , il ne suffit pas de le considérer superficiellement , de n'y jeter qu'un coup-d'œil léger & rapide ; il faut l'étudier attentivement , l'examiner sous toutes ses faces , sous tous ses rapports ; il faut le voir de tous les côtés ; il faut , pour ainsi dire , le dissé-

quer : ainsi qu'on mette ce tableau dans un autre jour , on verra ses défauts.

L'affreuse misere qui accable les femmes de la campagne , l'extrême indigence qui les réduit à une nourriture moins abondante que celle qu'il leur faut ; le travail pénible qui les épuise ; les alimens grossiers , mal-sains , pesans , indigestes , qui engendrent le germe d'une foule de maladies ; la mauvaise qualité des eaux qu'elles boivent ; l'insalubrité de l'air qu'elles respirent ; la mal-propreté des maisons qu'elles habitent : tout cela est autant de causes qui doivent déranger la santé de ces femmes. Le régime des femmes de la ville donne dans un extrême ; celui des femmes de la campagne donne dans un autre. Si leurs alimens n'acquiescent pas des qualités pernicieuses par l'appât , ils les portent avec eux ; leur pain , fait souvent avec des graines gâtées , alliées avec mille substances mal-faisantes , comme les feves , les ers , les châtaignes , les pommes de terre , n'est qu'un mélange bizarre , difficile à digérer ; un lard ranci , des légumes sans suc , des racines grossieres , des fruits aigres & mal mûrs , l'ail , les oignons âcres & brûlans , une eau gâtée , corrompue , de mauvais goût , sont en état de nuire aussi sûrement à la paysanne ,

que les ragoûts épicés à la femme de condition : s'ils sont digérés , ils ne le sont jamais parfaitement ; ils engendrent toujours des humeurs tenaces , épaisses , visqueuses : de-là , une foule de maladies , & principalement l'incommodité de la pierre. Il est d'observation , que sur cent opérés , il y en a quatre-vingts de la campagne ; quoique les femmes aient des raisons pour y être moins sujettes que les hommes , cela n'infirmes pas ce que nous avançons , & ne prouve pas moins que les alimens portent dans les humeurs un principe grossier , indigeste , terreux. Si elles n'éprouvent pas les désordres de l'inaction , elles éprouvent ceux de la fatigue ; attachées sans cesse à la terre , le travail continu & pénible , dessèche leurs nerfs , appauvrit leur sang , brise leurs forces , épuise leurs corps : de-là une foule de maladies de langueur , occasionnées par le seul épuisement. Si elles ne restent pas tout le jour dans leurs chambres , si elles respirent l'air dans le temps qu'il est le plus salutaire , elles en éprouvent aussi toutes les influences , bonnes & mauvaises ; elles sont exposées à toutes les vicissitudes des saisons ; la chaleur brûlante , le froid glacial , la sécheresse , l'humidité , les pluies froides qui surprennent le corps en sueur , ces mêmes

exhalaisons de la terre , vers laquelle elles sont courbées , qui , bienfaisantes le matin , sont dangereuses dans le fort du jour ; tous ces inconvéniens sont autant de causes nuisibles qui exposent les femmes à des alternatives dangereuses. Si elles restent dans leurs maisons , elles respirent alors un air plus malsain que celui des villes. Des petites chambres , mal placées , mal percées , presque toujours fermées , souvent situées au dessous d'un terrain plus élevé ; les eaux de pluies ou de source , qui en descendent , s'arrêtent , se ramassent autour des murs , les rendent humides ; delà des douleurs de rhumatisme , des catharres : des chambres petites , & remplies de monde , la femme , le mari , cinq ou six enfans , autant d'animaux corrompent l'air par leur transpiration ; des courtines , des cloaques , des mares , des eaux croupissantes & bourbeuses , des fumiers l'infectent par leurs exhalaisons & les vapeurs méphitiques qui s'en élèvent. Si les passions jettent moins de branches dans cette classe que par-tout ailleurs ; elles n'en sont pas entièrement à l'abri : Elles ont un cœur , elles ont une ame , c'est assez dire qu'elles ont des passions ; si leur sensibilité est moins développée que celle des autres femmes , elles n'en sont pas pour cela insensibles ; elles éprouvent ,

comme les autres , des mouvemens d'ambition , de jalousie , de haine , de colere. La crainte & l'espérance les agitent également ; si leurs vœux portent sur des objets qui seroient de peu de prix pour d'autres , ils sont pour elles de la dernière importance ; conséquemment la force de leurs desirs sera proportionnée : si la paysanne ambitionne une récolte abondante & la fécondité de ses troupeaux ; le sentiment intérieur de sa misere , & l'espoir de la soulager par ce moyen , rendent son ambition aussi forte que celle de la Duchesse pour la distinction la plus honorable , & la place la plus brillante. Ainsi le moindre orage qui se formera , la fera trembler pour sa récolte , un éclat de tonnerre lui fera craindre pour sa couvée , le plus petit oiseau de rapine qui planera au dessus de sa basse-cour , l'alarmera sur ses poulets , & la première gelée sur ses agneaux : Elle a déjà calculé de ses doigts le profit qu'elle doit lui en revenir , & l'emploi en est fait d'avance ; ses œufs doivent lui porter tant de paires de poulets , ces poulets serviront une partie à payer ses rentes ; l'autre sera vendue , & produira tant d'argent ; la laine de ses agneaux servira à habiller toute sa famille ; la récolte servira à lui faire passer l'hiver plus commodément :

du reste elle achètera quelques bijoux, une croix d'or, un clavier d'argent, des bouts de manches de toile fine. Toutes ces idées fortement inculquées dans son cerveau, la flattent agréablement; mais la font flotter aussi continuellement entre la crainte & l'espoir. Croyez-vous donc qu'elle verra tranquillement avorter tous ses projets, détruire toutes ses belles espérances? Croyez-vous qu'elle verra avec indifférence la meule de sa voisine plus grosse que la sienne? Croyez-vous que tandis que l'affreuse indigence qui ne lui laisse pas manger son saoul de mauvais pain, la réduit à la vie la plus dure & la plus malheureuse; elle verra sans jalousie cette heureuse voisine dans l'aisance, & le bien-être, qu'elle ne connoît que pour le désirer? L'expérience journalière nous prouve le contraire. Ainsi donc les femmes de la campagne ont, comme celles de la ville, des erreurs de régime qui dérangent l'économie animale, troublent la santé, qui portent des principes mal faisans dans la masse du sang, des humeurs, du lait, & les altèrent inévitablement; comme les femmes de la ville, elles sont sujettes à leurs passions. Chez les unes & les autres, les passions de l'ame influent sur le corps, sur les organes; les organes sur les fonctions

qu'ils remplissent ; les fonctions sur les humeurs qu'elles préparent ; les humeurs sur le lait qu'elles fournissent : Et ce lait qui aura été imprégné de mille qualités pernicieuses produites par les alimens ou les digestions , & ce lait qui aura subi mille impressions différentes , mille altérations occasionnées par les agitations de l'ame , fera regardé comme la nourriture la plus saine , la plus salutaire , la plus analogue à la constitution de l'enfant ? C'est un poison lent ou actif qu'il avale à longs traits.

En outre, qu'on me permette d'ajouter à cela quelques raisons qui , quoiqu'elles ne soient pas tirées des vices du lait , n'en sont pas moins importantes : Les qualités du lait ne sont pas les seules considérations qui doivent déterminer une mere à confier son fils aux soins d'une étrangere ; il en est d'autres qui méritent son attention aussi-bien que celle-là ; sa négligence , sa mal-propreté , son peu de soin sur-tout , sa dureté même. Car ne vous laissez pas abuser , meres trop faciles , par les marques affectées qu'elle lui prodigue devant vous d'une tendresse qu'elle n'a pas ; elle est la plupart du temps imaginaire de votre part , fausse de son côté : si elle en a , c'est tout au plus pour votre argent. Vainement lui prodiguez-vous le tendre

nom de seconde mere; elle ne l'est pas, vous ne la rendrez pas telle; c'est une seconde marâtre : quelle tendresse voulez-vous qu'ait pour votre enfant une femme qui n'est mere que pour huit ou dix livres par mois, une femme que la misere force à vous vendre la portion la plus pure d'elle-même? une femme qui jettant un triste coup-d'œil sur l'horreur de sa situation, vous regarde comme les auteurs de ses maux & de son indigence; une femme enfin, qui portant un œil jaloux sur son nourrisson ne voit en lui que le rejeton de l'oisive opulence, qui lui arrache le fruit de ses peines & de ses travaux, & ne lui laisse d'un misérable rebut dont elle détourne les yeux, que ce qu'il lui en faut pour achever de traîner une vie malheureuse & incommode? Quels soins voulez-vous qu'elle en prenne? Croyez-vous qu'enfermée du matin au soir dans son réduit, elle ne s'occupera que des besoins de votre enfant? elle a bien d'autres affaires : croyez-vous qu'elle le traînera par-tout sur ses bras? c'est un poids incommode & fatigant dont il lui tarde d'être débarrassée. Les attentions continuelles qu'il faut porter sur cet âge tendre ne l'empêcheront pas de devancer le jour aux champs. Elle le ferrera étroitement dans ses langes avant de partir, lui donnera son sein; & ce sera sans doute la nourriture

la plus abondante qu'il prendra de toute la journée : s'il dort, elle interrompra son sommeil, qui fera peut-être le premier qu'il aura pris dans toute la nuit ; n'importe, il faut qu'il s'éveille, il faut qu'il tette, elle lui donne du lait : l'enfant encore assoupi, le refuse ou n'en prend que très-peu. La mere, tranquille sur cette mauvaise conduite, l'abandonne dans un coin & s'en va : Quand reviendra-t-elle ? que de pleurs couleront de ses petits yeux, que de cris il a à pousser avant qu'une tendre inquiétude sur son sort ramene sa barbare nourrice ! au moment où elle vient de partir, la nature se débarrasse d'un fardeau qui l'incommode ; l'enfant abandonné à lui-même, incapable de pourvoir à ses besoins, sent cette incommodité, & il ne peut s'en délivrer.

Il semble inviter par ses gémissemens une main officieuse à lui rendre ce service ; il n'y en a point, il est seul abandonné de toute la nature. Il vit dans ses ordures, qui s'attachant à sa peau, y causent des excoriations, des érépèles brûlans, des dartres douloureuses : l'enfant qui sent la douleur, s'agite, s'inquiete, il crie, il pleure ; ses cris usent sa poitrine délicate, lui donnent des descentes ; bientôt le sentiment du besoin vient se joindre à celui de l'incommodité, la faim renaît, & augmente la cause

de ses cris, ils redoublent; ses forces s'affoiblissent, son corps tombe dans l'épuisement & la maigreur, il languit; & s'il cesse de crier c'est qu'il n'en a plus la force. En faut-il davantage pour affoiblir sa constitution & ruiner son tempérament? Cependant la nourrice revient, trouve son nourrisson dans un état calme & tranquille, parce qu'il est dans l'abattement: éloignée de lui pendant long-temps, elle n'a pas entendu ses cris affreux; elle est bien loin d'imaginer qu'il en ait poussé un seul; elle lui offre sa mamelle; l'enfant n'a presque pas la force de l'accrocher, il semble qu'il n'en veut pas; mais peu à peu le lait lui redonnant un peu de vigueur, il le prend avec voracité, il en prend beaucoup plus qu'il ne lui en faut dans cet état d'inanition, il se gorge; son estomac en souffre: cela fait, l'enfant qui a recouvré des forces pour crier, recommence, parce qu'il sent toujours l'incommodité de ses ordures qui le tracassent: la nourrice n'en ignore pas la cause, l'odeur l'a avertie en l'allaitant: mais le remuer de nouveau, il n'y a que cinq ou six heures qu'il l'a été, dérouler tous ces bandages, tous ces langes, c'est un ouvrage qui ne finit plus, c'est trop long, trop incommode, trop pénible; c'est remis au soir; en attendant elle le berce tant & si fort qu'elle l'étourdit: quand il l'est

bien, on le croit endormi; alors la nourrice contente de ses soins, s'en retourne; l'enfant revient de cet étourdissement, & recommence l'après-dîné la scène du matin. On croit sans doute qu'à son retour son premier soin sera de remuer l'enfant & de réparer le soir la négligence de toute la journée; on se trompe: courbée vers la terre pendant tout le poids du jour, harassée des fatigues du travail & se traînant à peine, aura-t-elle le courage de donner à son nourrisson des soins qu'elle n'a pas la force de se donner à elle-même? un sein épuisé, sec & flétri par la misère, & qu'elle semble ne lui offrir qu'à regret; voilà tout ce qu'il doit en attendre, voilà tout ce qu'il en reçoit; chaque goutte qu'il puise semble lui enlever une portion de sa vie: elle calcule les soins qu'elle lui donne par le prix qu'elle en retire; elle les apprécie non par ce qu'ils font en eux-mêmes, mais par ce qu'ils lui coûtent. A peine le sommeil a-t-il commencé de porter le calme dans son corps épuisé, que les cris de l'enfant viennent l'interrompre: elle s'impatiente, gémit de ne pouvoir ni jour ni nuit goûter quelques heures de repos; & en maudissant votre opulence & la triste nécessité où elle est de la servir, elle berce, étourdit l'enfant de nouveau, & le force par des secousses violentes, à se livrer à un sommeil vraiment convul-

sif, sans songer aux inconvéniens qui peuvent résulter de cette mauvaise manœuvre: Et que lui importe votre enfant, pourvu qu'elle dorme.

Ces premiers maux ne sont pas les plus tristes effets de la négligence de la nourrice : si elle n'est point attachée tout le jour à la terre, & qu'elle reste dans la maison; mille occasions l'appellent dehors; quelque herbage à cueillir au jardin, quelque bête mal-faisante qui ravage la récolte, à écarter; quelques poulets nouvellement éclos à soigner; la volaille à apâture; quelques œufs à lever, mille causes de cette nature l'éloignent de l'enfant. Elle croit avoir pris assez de précaution en fermant la porte; cependant elle l'a laissé devant le feu; une étincelle vole, le berceau s'enflamme, l'enfant brûle & se consume, & la nourrice ne retrouve qu'un monceau de cendres à la place de l'enfant. D'un autre côté, une autre imprudence attire un autre désastre; la nourrice obligée de sortir pour quelque cause pressante, oublie de fermer la porte; au moment qu'elle sort, un coq-d'Inde entre, va droit au berceau; les yeux brillans de l'enfant l'attirent, il s'y attache, les lui arrache, ou les lui creve; un cochon affamé vient après, & lui mange les mains. Meres

sensibles , parens malheureux , pardonnez si je rouvre la plaie de vos cœurs en retraçant les malheurs de vos enfans : ils serviront à en garantir d'autres. Ces détails , qui pourroient paroître minutieux , ne le feront pas s'ils concourent à prévenir un seul de ces accidens , s'ils peuvent inspirer une salutaire crainte aux meres qui veulent faire nourrir leurs enfans à la campagne. Qu'elles ne croient pas sur-tout que nous nous fassions un jeu , un plaisir malin de les épouvanter par des faits controuvés : les malheurs que nous venons d'attribuer à la négligence des nourrices , se réalisent tous les jours , & on n'en voit que des exemples trop fréquens (1).

(1) Il y a , auprès de l'Isle d'Alby , un Demeiselle à qui , étant en nourrice , un cochon mangea une de ces deux sœurs jumelles qu'en Médecine nous appellons *nates* ; il y en a une autre à Gaillac , en état de donner des sens à la plus froide raison , qui perdit de la même manière une main au berceau.

Nous avons vu à Montpellier , en 1772 , un mendiant qui perdit ses deux mains au berceau également ; il tenoit du lard ; un cochon entre & le lui mange ; après quoi sentant toujours l'odeur du lard dont ses mains étoient ointes , il les lui mangea toutes deux l'une après l'autre.

C H A P I T R E V I I.

*DES NOURRICES ÉTRANGÈRES
PLACÉES DANS LA MAISON.*

SI on croit tenir un juste milieu, en prenant chez soi une nourrice étrangère, on se trompe. Cette nourrice est choisie ordinairement parmi le peuple: en quittant sa maison pour passer dans une autre, elle quitte, pour ainsi dire, son état pour en prendre un qui lui est totalement étranger; elle y porte ses habitudes, dont il est impossible qu'elle se défasse, sans danger: dans le peu de temps qu'elle y restera, il faut qu'il se fasse un changement prompt & entier dans sa conduite, il faut que la nature fasse un saut; & c'est ce qu'elle ne fait jamais, du moins sans danger, *natura non facit saltus*: pour opérer ce changement, il faut déranger tout son régime, le temps & la matière de ses repas, l'heure du sommeil, & le lit où elle doit le prendre, l'air, l'exercice. Si elle se portoit bien en mangeant à neuf ou dix heures du matin, sa santé ne s'accommodera pas de deux ou trois heures de retard. Si elle se portoit bien avec

ses alimens secs & grossiers, elle ne le fera pas avec des alimens fins & succulens. Si son estomac, accoutumé au lard & aux gros légumes, les digérait assez bien, le mouton, le veau, la volaille seront pour lui des mets extraordinaires & inconnus, dont il ne s'accommodera pas. Si elle étoit accoutumée à se coucher avec le jour, & à se lever avec lui, elle ne se couchera pas sans danger à onze heures pour ne se lever qu'à huit ou neuf. Enfin si son sommeil étoit tranquille & profond sur son grabat, il sera léger, mêlé de rêves & d'insomnies sur un lit de plume: Et tout cela ne dépendra que du changement subit qui se fera fait dans ses habitudes; changement qui sera dangereux, & qu'Hippocrate condamne, *omnis mutatio subita, mala*: accoutumée à jouir des avantages du grand air & de l'exercice, les soins qu'elle sera obligée de donner à l'enfant, la réduiront alors à un air renfermé, & la tiendront dans l'inaction; elle éprouvera sans doute les mauvais effets de l'air clos & de l'inaction.

Ce que nous venons de dire des payannes peut s'appliquer, en partie, aux nourrices des Cours. Si la payanne est éloignée de la façon de vivre des bourgeois; la bourgeoise l'est autant de la façon de vivre des Rois: sans parler du régime alimentaire,

qui est très-différent ; la conduite qu'on tient à la Cour, la vie qu'on y mène sont très-oppoſées à ſes coutumes : maîtrefſe dans ſa maiſon, elle y commandoit & étoit obéie comme telle ; eſclave à la Cour, il ne faut ſonger qu'à obéir. Là ſes actions étoient à elle ; ici elles dépendent de tout le monde, excepté d'elle-même : il faut abandonner entièrement les façons impérieuſes, qui ſont remplacées par un air ſoumis & humilié, un regard timide, une voix baſſe, des paroles meſurées, un ton humble, une poſture ſuppliante, une contenance reſpectueuſe, une diſſimulation continuelle. En voilà plus qu'il n'en faut pour porter le trouble & le déſordre dans ſon ame, & la jeter ſans ceſſe dans des agitations, des alarmes cruelles, qui influeront néceſſairement ſur ſon corps : joignez à cela la crainte de manquer au plus petit uſage, à la plus petite étiquette ; la crainte que ſon nourriſſon n'éprouve la plus légère incommodité, dont la cauſe retombera toujours ou ſur ſes ſoins, ou ſur ſon lait, doivent la tenir continuellement dans une tenſion qui ne ſera pas naturelle, & qui, par conſéquent, ſera dangereuſe pour ſon lait.

Avant de terminer ce Chapitre, nous devons faire connoître les dangers de trois préjugés également funeſtes à toutes les nourrices en général.

Le premier, c'est la goumandise : elles abusent du faux prétexte qu'il faut beaucoup manger pour faire du lait ; elles se gorgent ; comme si la nature portoit à leur sein tout ce qu'elles portent à leur bouche. Combien donc ne fera pas de fautes d'intempérance la payfanne qui, accoutumée à des alimens mauvais, insipides, sans goût, fera largement pourvue de mets succulens & savoureux, dont le goût flatteur invitera son appétit glouton à en prendre au-delà du besoin ?

Le second, plus général encore, fait regarder le sommeil comme très-avantageux & même comme ne pouvant jamais être nuisible par son excès. On n'a pas sans doute fait assez de réflexion que le bien qu'on doit attendre du sommeil en soi, n'est pas proportionné à sa durée, que les fonctions même qu'il favorise lorsqu'il n'est que modéré, sont au contraire troublées par sa prolongation au-delà du besoin. Le fait est généralement reçu des Médecins : Le célèbre Sanctorius a démontré que la transpiration qui étoit augmentée pendant un sommeil de six ou sept heures, étoit ensuite considérablement diminuée, quand il étoit poussé au-delà de ses bornes, que le réveil étoit suivi dans le premier cas, de cet état d'agilité, de vigueur, de netteté d'idées, qui désigne évi-

demment la santé; que le second au contraire, étoit suivi d'une pesanteur, d'un engourdissement, d'une stupidité, d'un mal-aise capable de porter à une tristesse habituelle, qui est sans contredit de toutes les passions la plus dangereuse pour le principe de la santé. On demande toujours de la gaieté, de l'agilité dans les nourrices; on peut assurer cependant qu'il est à peu près impossible de trouver ces qualités dans une femme qui dort douze ou quinze heures par jour. Quant aux inconvéniens d'un sommeil trop court, ils sont connus de tout le monde; & il n'y a guere que les femmes de la campagne, c'est-à-dire, les femmes qu'on ne corrigera pas par des préceptes, qui commettent cette faute de régime.

Le troisieme préjugé, c'est qu'on croit encore (& cette erreur est aujourd'hui autant des Médecins que du peuple) que les nourrices doivent être absolument privées du commerce de leur mari. On a prétendu, par cette regle, remédier à deux inconvéniens; 1°. Au trouble & au dérangement qu'on a imaginé devoir survenir par l'exercice vénérien même; 2°. De prévenir le danger de la grossesse. Mais on n'a pas assez réfléchi aux inconvéniens contraires: ils sont cependant tels, qu'en pesant exactement le pour & le contre de cet usage, il paroît plus sage

de se déterminer pour la méthode contraire. Un Auteur (1), dans son *Traité des Erreurs populaires*, a discuté cette question

(1) Si la femme oisive, bien traitée, & en embonpoint, tentée de cette affection, est contrainte d'en abstenir totalement; je pense que son lait n'en sera pas meilleur, ains échauffé & troublé, sentira au bouquin, ainsi que la personne: par quoi il vaudroit mieux qu'elle jouît de son mari modérément, que de l'en priver & séquestrer entierement. Et quoi, les femmes des laboureurs, artisans, marchands, & autres qui communément nourrissent leurs enfans, sont-elles pourtant exclues du lit de leurs maris, ou si leurs maris ne les embrassent point tant qu'elles sont nourrices? On voit bien qu'ils ne s'en gardent pas; & leurs enfans sont-ils moins bien nourris? sont-ils plus délicats ou maladifs que ceux des Bourgeoises sucrées, des Damoiselles affectées, ou des Dames précieuses, &c?... Mais on craint (voici la plus forte raison) que la nourrice devienne enceinte par l'accointance de son mari, & que l'enfant ne tette du mauvais lait. Il est à craindre que la nourrice ne s'avisera pas d'être enceinte plutôt que l'enfant ne s'en trouve mal; Car la plupart des femmes n'ont leurs fleurs durant qu'elles nourrissent, & partant ne se reconnoissent guere d'être enceintes jusqu'au défaut de leur lait; & les autres qui ont de leurs fleurs, sont bien souvent grosses d'un mois avant qu'elles s'en aperçoivent: qui pis est, il y a bien de nourrices, qui sçachant d'être enceintes, n'en disent rien tant qu'elles ont une goutte de lait, craignant d'avoir leur congé; & ainsi abusent l'enfant, que

avec une justesse & une précision de jugement qui ne nous laisse que la Réflexion suivante à ajouter : Ou les nourrices sont

l'on dit en Languedoc *Enganar*, d'un mot Italien, pour dire inganare : ce sont les principales raisons qui décident les honnêtes femmes, pourquoi elles ne veulent pas que les nourrices de leurs enfans connoissent les hommes. Mais les inconvéniens que j'ai allégués ci-dessus, contrepesent bien ceux-ci, & à mon jugement les emportent à la balance d'équité, étant plus trébuchans. Car le lait échauffé d'une femme passionnée d'amour, est pire de beaucoup, & plus nuisant que celui d'une femme enceinte..... Les Dames qui entendent mal ce propos, diront que je conseille de nourrir les enfans du lait d'une femme enceinte. Mais sous leur révérence, je ne dis pas cela par maniere de conseil; ains je remontre comment aux enfans des villages & des pauvres gens qui sont nourris grossièrement, le lait de leur mere enceinte ne leur est pas nuisant : je ne dis pas qu'il ne fit pas de mal aux enfans de bonne maison & délicats, tant pour ce qu'ils sont des parens nourris mignardement, que pour autant que ce n'est du lait de leur mere.

J'ai assez convaincu d'erreur ceux qui trouvent si étrange qu'une nourrice jouisse de ses amours, j'entends toujours modestement & sobrement, comme on fait volontiers quand on est en pleine liberté; car, s'il le faut faire en cachette & à la dérobée (1), on s'y échauffe tellement que double mal s'ensuit :

(1) Licurgue vouloit que les maris ne vissent leurs femmes qu'à la dérobée; c'est pousser la politique bien loin.

d'un tempérament qui leur fait desirer le commerce de leur mari, ou au contraire elles sont indifférentes aux plaisirs du mariage. Dans ce cas, il est clair que la disposition corporelle qui constitue l'état d'indifférence à cet égard, suppose une espèce d'inertie ou d'insensibilité dans les organes, qui les rend incapables d'être excités, du moins jusqu'au point de porter dans l'économie animale une agitation dont les suites puissent être funestes. La jouissance ou la privation des plaisirs de l'amour fera donc

L'un est que le lait s'en trouble davantage, l'autre que les nourrices engrossent plutôt de cette façon. Car c'est comme si à un ivrogne on tient le vin ferré; s'il trouve la clef de la cave, il en prend tant qu'il peut tirer; laissez-lui le vin à l'abandon & à son commandement, il boira moins de beaucoup, & en fera plus sobre.

Grand merci, diront les nourrices, quand elles oiront ceci; vous avez bien parlé pour nous; voilà une bonne recette, nous l'exécuterons volontiers; vous êtes un bon médecin; Dieu vous garde de mal: Et les maîtresses, au contraire, croiront que je suis amoureux des nourrices, & que j'aime à les caresser. Il est vrai certainement que j'aime les nourrices; & que la femme de ce monde que je chéris le plus, a nourri tous mes enfans tant qu'elle a eu du lait; & je n'ai pas laissé pour cela de coucher avec elle, & lui faire l'amour comme un bon demi à sa bonne moitié, suivant la conjonction du mariage.

assez indifférente pour de pareilles nourrices. Dans le premier cas, au contraire, il est évident aussi que le desir excité & toujours augmenté par la privation, fera plus nuisible à la santé de la nourrice & à la bonté de son lait, que l'usage modéré de la compagnie de son mari. L'observation médicale prouve que les suites de cet appétit frustré, sont de la plus dangereuse conséquence; & je ne crois pas que le même appétit satisfait avec modération, aie jamais eu le moindre inconvénient pour la santé.

C H A P I T R E V I I I.

Des maladies que les Nourrices communiquent aux Enfans.

Q U'ON regarde, si l'on veut, comme insuffisans les motifs que nous avons allégués pour proscrire le lait de femme; nous en avons malheureusement de plus puissans à donner, & auxquels on ne peut se refuser sans l'entêtement le plus dangereux. Ce n'est pas assez, pour le lait, d'influer sur l'ame du nourrisson & de lui transmettre une foule de passions, de goûts dépravés, de caprices bizarres; il agit encore matériel:

lement sur le corps, & lui communique une cohorte nombreuse d'infirmités & de maladies toutes prêtes; le moyen, qui les fait passer de la mere à l'enfant, est le même qui leur fait partager les passions. Et si l'on doutoit que les maladies puissent se communiquer également; qu'on se rappelle qu'il en est qu'on gagne par la seule transpiration, par le seul contact; qu'on se rappelle qu'un animal enragé, fait passer dans les humeurs du malheureux qu'il mord, le poison actif de sa salive; que la tarantule, que la vipere infectent de leur venin mortel les parties qu'elles piquent: on en a des exemples trop funestes pour en douter. Est-il donc de moyen plus sûr & plus prompt d'introduire, dans son corps, le germe des maladies, que de sucir, à toute heure du jour & pendant des années entieres, des humeurs qui en sont infectées? C'est cependant ce que fait l'enfant en prenant le lait de sa nourrice. Qu'on ne pense pas que nous croyons que toutes les femmes ont un sang également impur & corrompu: ce seroit une idée trop générale; & nous sçavons qu'il est des nourrices saines, & qui doivent faire exception. Mais combien de parens n'y a-t-il pas qui ont des certitudes trop funestes, qu'il existe un nombre infini de ces nourrices de réprobation? Consul-

rez-les; vous entendrez des plaintes ameres; vous les verrez déchirés des remords les plus cruels, du repentir le plus cuisant d'avoir mis leurs enfans entre les mains des nourrices; & s'il étoit possible de rassembler tous ces enfans infortunés, quel spectacle affreux ne vous offriroit pas le tas de malheureuses victimes d'un usage qui est devenu barbare! D'un côté, vous verriez les ravages effrayans d'une maladie cruelle & rongeante, qui dévore, avec fureur, le reste hideux d'un sein sec & flétri, dégoûtant sans cesse d'une sanie & d'un pus fétide, & dont les racines profondes s'étendent jusqu'à la nourrice (1); de l'autre, des cols, dont la blancheur auroit bientôt effacé celle des lys, entourés pour toujours d'un cercle de tumeurs enflammées, ou d'ulceres livides, infects & purulens (2); ici des reins violemment tourmentés, déchirés cruellement par des concrétions angulaires qui causent dans toute la machine des douleurs atroces; & contre lesquelles il n'y a de ressource que dans le fer ou la mort (3); là des os ramollis, des dents déchaussées, tremblantes & cariées; des gencives spon-

(1) Le cancer.

(2) Les écrouelles,

(3) La pierre.

gieuses , flasques , mollasses , des bouches ensanglantées (1) ; plus loin un tas de corps renversés sur le carreau , se roulant avec fureur , les membres tordus , les yeux hagards , le regard farouche , la bouche écumante ; agités de mille mouvemens forcés , on les croiroit dans les convulsions de la mort ; ils sont assez malheureux pour vivre encore ; & ce fleau cruel , qui les tourmente par périodes fixes , semble ne leur donner de relâche , que pour leur faire mieux sentir toute l'horreur de leur sort , l'affreuse situation où il les réduit , & leur faire détester une existence humiliante (2) ; plus loin encore un troupeau innocent de filles vertueuses en proie au poison subtil de cette maladie infame & honteuse , qui fut le fruit de la misère , ensuite du libertinage , & qui ne devrait être que la peine attachée au crime & à la débauche (3). Ces maladies ne sont pas les seules qu'on prend avec le lait ; il en est une infinité d'autres qu'on pourroit mettre à leur côté.

On m'objectera peut-être que toutes ces maladies se perpétuent de pere en fils ; il n'est que trop vrai. Mais la nourrice n'est-

(1) Le scorbut.

(2) L'épilepsie.

(3) La maladie Vénérienne.

elle pas en état de les donner également ? Combien de parens vertueux & bien portans, ont donné des enfans sains aux nourrices, & n'en ont retiré que des enfans qui n'étoient plus que des assemblages monstrueux de plusieurs maladies différentes ? Et ne font-ils pas d'ailleurs assez malheureux d'être exposés inévitablement aux suites funestes de la dépravation des mœurs, ou de la mauvaise constitution de leurs parens, sans les exposer encore aux effets dangereux du lait d'une femme corrompue ? Combien de germes de maladie dont les peres ont fait présent avec la vie à leurs enfans, qui ne se fussent peut-être jamais développés, sans le concours de la nourrice, qui a entretenu, fomenté cette disposition par le vice analogue de ses humeurs ? Il est probable que cette maladie déshonorante, qu'on achete avec le plaisir, n'eût jamais fait des progrès si rapides & si funestes parmi les hommes, si les nourrices n'eussent aidé, augmenté, fortifié le levain par la communication intime & répétée, qu'elles ont faite à leurs nourrissons du fruit de leur désordre.

La nourrice qui allaite, arrache de son sein tout ce qu'il y a de plus impur & de plus corrompu pour le faire passer dans les humeurs pures & saines de son enfant ;

& si le levain contagieux qui roule avec son sang n'est pas assez fort, assez développé pour nuire visiblement à sa santé, c'est que la force du cœur & des vaisseaux, l'exercice de la nourrice, brisent les mauvais levains, les tiennent en respect & les empêchent d'éclater. Dans l'enfant, il n'en est pas de même, les vaisseaux sont foibles, les efforts que fait la nature très-lents; le germe contagieux l'emporte & jouit de sa supériorité, pour rendre le corps foible & valétudinaire. De-là vient qu'on se laisse séduire & qu'on est si souvent trompé par de belles apparences. La jeunesse, l'embonpoint, le teint fleuri, les couleurs vives semblent autant de preuves de la bonne santé de la nourrice; & toutes ces qualités extérieures sont souvent autant de fleurs qui cachent le poison le plus dangereux, dont la nourrice fait une inoculation continuelle à son enfant; enfin on peut presque assurer qu'aujourd'hui une mauvaise nourrice est un mal inévitable.

Tout semble donc nous inviter à abandonner l'usage du lait de femme: il fut, il est vrai, introduit par la nature; mais il lui est devenu totalement contraire. Quand elle l'a destiné à la nourriture des enfans, elle n'a pas prétendu le rendre le ministre odieux de ses bienfaits; elle n'a pas pré-

tendu qu'ils fussent continuellement abreuvés du poison des passions & des maladies. Secouons donc le joug du préjugé, rompons l'habitude, détruisons les loix funestes qu'elle a établies; elles le font également & pour l'enfant qui tette, & pour la mere qui nourrit: si l'enfant se charge de suc impurs & corrompus, il peut en communiquer aussi; & de son côté la mere se dépouille de sa substance & s'exténue pour l'engraisser.

Beau Sexe qui voulez plaire, craignez de nourrir; la blancheur de votre teint s'éclipse avec le lait; les soins que vous donnez à vos enfans sont destructeurs pour vous; les veilles épuisent vos forces, flétrissent votre embonpoint, éteignent la vivacité de vos yeux, ternissent l'éclat de vos couleurs; les fleurs de la jeunesse se fanent: & vous n'aurez pour prix de vos peines que l'épuisement dans le corps & les rides de la vieillesse sur le front.

Sortez de ces retraites obscures, où une tendresse mal-entendue pour vos enfans vous retient. Il est d'autres moyens de les nourrir sans vous. Jouissez des plaisirs permis à votre âge, ils sont faits pour vous; cessez de consumer tristement vos plus beaux jours dans l'oubli & dans l'obscurité; attendez que le froid de la vieillesse ait glacé vos

sens pour vous ensevelir dans vos maisons. Vous êtes l'ame de nos parties; les plaisirs sont exilés de nos fêtes depuis que vous n'en êtes pas: Revenez dans nos sociétés; ils y reviendront sur vos traces: ne perdez pas en nourrissant, le temps précieux de votre jeunesse: Il est pour vous des devoirs plus sacrés à remplir; la Religion, l'Etat, la Patrie vous demandent des appuis, des soutiens, des défenseurs: donnez-leur les héros qu'ils attendent de vous; revenues dans la couche nuptiale, calmez l'ardeur impatiente de vos jeunes époux, qui soupirent après le terme de votre allaitement.

CHAPITRE IX.

Moyen avantageux de nourrir les Enfants.

SI nous n'avions pas de moyen plus sûr, plus court, de nourrir les enfans, que celui que la nature nous offre dans le sein des nourrices, si nous n'avions pas de nourriture plus saine à leur donner que le lait de femme, nous n'aurions pas entrepris d'en détruire l'usage; mais le lait des animaux a toutes les qualités qu'il faut pour le remplacer avec avantages, & donner aux

nourrissions la vie, la force & la santé. Qu'on ne vienne donc pas nous objecter l'analogie qui regne entre la mere & l'enfant. C'est précisément ce qu'il faut interrompre; il faut puiser dans un lait étranger des forces pour relever la nature. En transmettant le même sang de race en race, on accumule les vices héréditaires de chaque race; en donnant une nourrice étrangère à l'enfant, on le rend le confluent de l'impureté du sang qui lui a donné le jour, & de celui qui le nourrit; on le rend le triste dépositaire de tous les vices des deux familles; ce qui ne peut manquer de dégrader la nature. Ce que nous disons s'observe tous les jours dans les productions de la terre: Les graines, toujours semées dans le même sol, dégènerent; on est obligé de les changer de climat, d'en faire une espece de commerce; on transporte à la campagne celles de nos jardins, & on rapporte dans nos parterres celles de la campagne: par ce moyen on détruit l'analogie, & on relève la plante à chaque génération, en lui donnant une nourriture étrangère. Ce sont des vues semblables que nous devons avoir sur nos enfans: ce sont de semblables moyens qui doivent diriger notre conduite à leur égard.

Le genre de vie des bêtes est tout opposé à

celui de nos nourrices; elles ne mangent que pour satisfaire leurs besoins, ne boivent jamais avec excès, ne dorment qu'autant qu'il faut pour réparer leurs forces; leurs alimens ne sont pas dangereux; leur boisson n'est pas échauffante; leur sommeil est modéré, calme & tranquille; les passions ne les agitent pas; si elles en ont, elles ne sont jamais de la durée & de la force des nôtres; c'est, pour ainsi dire, un éclair qui luit & se dissipe. Incapables d'ambition, de chagrin, d'inquiétude; leur vie est calme, uniforme; elles ont cette æquanimité que ne connoissent pas nos nourrices. Par-là tous leurs organes ont un jeu libre & aisé; toutes leurs fonctions se font avec ordre & régularité: leur santé est forte & robuste; elles n'ont jamais des humeurs superflues, des crudités, des obstructions. Elles ne connoissent pas les maladies, ou si elles en ont, ce n'est jamais que des maladies épidémiques, desquelles le meilleur régime ne met pas à l'abri, ou bien c'est l'air échauffé, chargé de la vapeur de leurs excréments, qui les rend malades dans leurs étables; & alors un peu de soin y remédie facilement; quelques soupiraux pratiqués à leurs écuries, & le changement de litière préviendroient leurs maux; on connoît les plantes qui peuvent nuire à leur santé,

on les en écarte ; la luzerne , par exemple , couverte de rosée , est mortelle aux vaches : il est aisé d'en prévenir les effets en ne les laissant entrer dans un champ couvert de cette plante , que lorsque le soleil en a dissipé l'humidité mal-faisante.

Leur lait est doux , onctueux , balsamique. L'expérience nous démontre tous les jours que c'est une nourriture saine , un remède salutaire dans beaucoup de maladies , sur-tout dans celles du poumon ; peut-être seroit-il en état de châtrer les héréditaires , qui sont au dessus de la Médecine , comme la pulmonie que l'enfant apporte en naissant , & toutes les autres qui reconnoissent pour cause le vice corrossif des humeurs.

On peut donner au lait les différentes qualités dont l'enfant peut avoir besoin , en nourrissant la bête dont on le tire avec des plantes propres à lui communiquer ces vertus ; ce qu'on ne peut pas faire à celui de femme. Par ce moyen on rétabliroit les enfans les plus désespérés , & on en feroit des athletes.

Quand on a été nourri de lait dans l'enfance , il s'établit une analogie entre lui & le corps , qui peut dans la suite le faire servir d'aliment & de remède tout à la fois ; double moyen d'en retirer un

grand avantage dans les occasions. Tous les Médecins conviennent qu'on en éprouveroit de bons effets dans plusieurs circonstances, si l'estomac pouvoit le digérer : mais il ne passe pas , parce que l'analogie n'existe pas ; & l'on meurt souvent d'une maladie qui auroit cédé facilement à l'usage du lait , si on avoit pu le supporter.

Le crime dont on accuse le lait des animaux , est que toutes les maladies des enfans étant particulièrement causées par des principes acides , & les animaux ne se nourrissant que de végétaux , il doit être plus propre à tourner en acide , & favoriser cette disposition aux maladies. Mais parce qu'il y a plus de penchant , doit-on conclure qu'il s'aigrit réellement ? Il ne le fera pas si on ne surcharge pas leur estomac d'alimens , & d'une nourriture mal-saine ; il ne le fera pas si on ne leur donne que du lait , & qu'on ne leur en donne que suivant leurs besoins : & si les acides engendrent les maladies des enfans , c'est que les nourrices engendrent elles-mêmes ces acides par le moyen du vin , des confitures , de la bouillie , dont elles les gorgent au défaut du lait , ou dans la crainte de s'épuiser. Ces alimens , trop forts , trop indigestes pour leur estomac , y séjournent , s'aigrissent , & causent toutes ces

maladies, qu'on préviendrait par le lait des animaux, dont on pourroit leur donner une quantité suffisante, pour n'être pas obligé d'avoir recours à d'autres alimens.

Il est hors de doute qu'un lait qui ne porteroit avec lui ni le germe des passions, ni le germe des maladies, feroit la nourriture la plus saine des enfans. Ils s'engraïsseroient, croîtroient, se fortifieroient sans danger; ils deviendroient grands, bien faits, robustes & vigoureux; leur santé invariable ne seroit pas dérangée par les plus petites erreurs de régime, par les plus légers changemens dans l'atmosphère. Ferme & inébranlable, parce qu'elle auroit été bien cimentée dans l'enfance, il faudroit dans la suite les plus grands écarts pour la troubler. L'ame, unie avec le corps, participeroit sans peine à tous ces avantages: elle se développeroit, se fortifieroit tranquillement avec lui. Les passions calmes, tranquilles & soumises, ne troubleroient pas ses fonctions; & le doux accord, la douce harmonie qui régneroit entre les opérations de l'ame & les fonctions du corps, mettroient l'un & l'autre à l'abri de mille influences, de mille vicissitudes dangereuses qui constituent les maladies. Telles sont les heureuses espérances qu'est en état de remplir le lait seul

des animaux. Il ne communiquera pas le germe des passions, parce qu'ils n'en éprouvent pas; il ne communiquera pas le germe des maladies, parce qu'ils ne connoissent que les épidémiques, hors desquelles ils jouissent d'une santé infiniment plus grande, plus uniforme, plus stable que la nôtre.

Il est donc aisé de comprendre que pour parvenir au point sur lequel roulent les attributs les plus parfaits de l'humanité, pour ramener cet état primitif de la belle nature, il faut suivre cette route, qui est la plus sûre, la plus commode, la plus courte.

Qu'on ne croie pas que ce soit le seul attrait de la nouveauté qui nous engage à détruire l'usage généralement reçu : nous ne l'eussions jamais fait, si nous n'avions été guidés que par l'appas flatteur de réformer la nature. Mais quand de plus puissans motifs nous dirigent, quand nous la croyons utile, nécessaire; pourquoi ne la ferions-nous pas cette réforme? L'expérience & l'industrie n'ont-elles pas plus d'une fois corrigé utilement ses regles? & si l'on a trouvé plusieurs moyens commodes & avantageux de déroger à ses premières institutions (1); pourquoi ne ferions-nous pas en

(1) Le pain fermenté, les liqueurs ferment-

droit de substituer à l'usage du lait de femme, ordinairement suivi de mille inconvéniens très-dangereux, un autre lait qui puisse convenir à la délicatesse de l'estomac des enfans, réparer & augmenter leurs forces, & qui soit exempt des défauts qu'on reproche au lait de femme? L'industrie des hommes, la faculté de réformer par le secours de l'art, est aussi un présent de la nature; & user de cette faculté ou prendre ses ouvrages bruts & informes, n'est-ce pas toujours obéir à ses loix générales? En un mot, nous l'avons amélioré en tant de points; pourquoi n'aurions-nous pas le même avantage à l'égard du lait?

D'ailleurs, si nous substituons à celui de femme le lait des animaux, nous ne sommes pas les premiers; les peuples entiers qui le font avec succès, en démontrent l'utilité: Les Islandois, les Groenlandois ne font pas servir le lait de leurs femmes à la nourriture de leurs enfans; (1) le lait de

tées, les viandes cuites, la saignée, l'insertion de la petite-vérole, &c. sont autant de preuves de notre raisonnement.

(1) L'enfant ne tette que huit ou tout au plus quinze jours, s'il est malade; on le couche ensuite par terre, & l'on met à côté de lui un petit vase bouché & rempli de lait chaud, avec une petite canule entortillée de fil, ou un gros tuyau de plume, & à côté un peu de pain, s'ils

vache fait leur seul aliment; & ils sont forts & robustes. On tire le lait des mammelles, on le met dans un plat, où plonge le bout d'un chalumeau; & l'enfant suce de l'autre, & se nourrit à merveille: il n'est point de village qui n'ait quelque enfant nourri de cette façon; il est beaucoup de nourrices qui ont trompé les parens en nourrissant leurs fils avec du lait de vache ou de chevre. M. de Buffon rapporte, dans son *Histoire Naturelle*, tom. 4, qu'il a vu des paysans vigoureux, qui n'avoient eu d'autres nourrices que des brebis. M. * *, que ses heureuses découvertes peuvent faire appeller le génie bienfaisant de l'humanité, a vu chez lui un enfant gras, potelé, bien nourri, bien portant, qui n'a jamais tété; nous-mêmes, avons vu à Toulouse une Demoiselle d'une vingtaine d'années, qui n'avoit tété qu'un jour.

Il est aisé, d'après celà, d'apprécier, de réduire à leur juste valeur ces contes ridicules,

en peuvent avoir: lorsqu'il s'éveille, ou qu'il donne quelque marque de soif, on le tourne du côté du vase, & on lui met le tuyau dans la bouche pour lui faire sucer sa nourriture: lorsqu'il faut porter l'enfant un bout de chemin, soit pour le Baptême ou autre chose, on lui met dans la bouche un peu de linge trempé dans du lait. Dès que l'enfant a attrapé neuf mois, il mange de tout. *Ander. Hist. de l'Isl. & du Groen.*

ces historiottes faites à plaisir & après coup ; des effets qu'opere le lait des animaux. On fait mention d'un Espagnol qui couroit aussi vîte que la biche qui l'avoit nourri ; d'un Moine qui sautoit & cabrioloit , pour avoir été allaité par une chevre ; de Cyrus , qui avoit un penchant singulier à se servir de ruse , pour avoir sucé le lait d'une chienne. On voit que ce sont des contes adroitement arrangés , pour en imposer au vulgaire ; mais les gens sensés sçavent à quoi s'en tenir.

Nous ferions donc d'avis que pendant deux ans ou deux ans & demi les enfans ne véquissent que de lait de vache , qu'on pourroit couper dans les premiers mois d'un tiers d'eau ; on l'échaufferoit à peu près au degré de la chaleur animale ; on le mettroit dans un petit vaisseau d'argent , de porcelaine , de fayance , de terre vernie ou autre matiere semblable , à bec , auquel on adapteroit un morceau d'éponge entouré d'un linge fin : l'enfant prendroit le bec comme le mamelon de la nourrice , suceroit l'éponge ; & par ce moyen mettant en contraction les muscles des mâchoires , il feroit couler sa salive , qui , se mêlant avec le lait , contribueroit également à la premiere digestion.

Il n'est pas nécessaire de fixer la quantité ; chaque mere sçait à peu près celle

qu'il faut à son enfant. De cette façon, le lait deviendrait une nourriture saine, & les éloigneroit pendant tout ce temps d'une nourriture dangereuse. Si le lait n'étoit pas suffisant; quand l'enfant auroit pris un peu d'accroissement, on pourroit y mêler un jaune d'œuf: cet aliment n'a rien de nuisible à leur santé: on pourroit leur donner peu à peu du bouillon, de la soupe grasse; & on les acoutumeroit insensiblement à une nourriture plus solide, ayant soin d'éviter pendant l'usage du lait, tous les végétaux, les fruits cuits ou crus, les légumes de toute espèce, & principalement la bouillie.

Par ce moyen, chaque mere pourroit élever tranquillement ses enfans au sein de sa famille. Il en résulteroit de grands avantages pour elles & pour leurs fils; pour elles, en ce que ce seroit un nouveau lien pour la tendresse de leurs époux: il est moralement impossible qu'un mari qui verroit continuellement sous ses yeux le fruit chéri de la tendresse qu'il auroit eue pour sa femme, pût se résoudre à la remplacer dans son cœur par un autre objet: pour les enfans, en ce qu'on éviteroit les dangers de la négligence d'une nourrice étrangère. Et un autre avantage non moins considérable, ce seroit l'union des familles. Les enfans élevés ensemble, jetteroient ces pre-

miers fondemens de la liaison qui doit régner entr'eux ; & l'on verroit la paix , la concorde , l'amitié , doux fruit de l'habitude de se voir , de s'aimer , qu'ils auroient contractés dans l'enfance , au lieu du trouble , de la discorde , des guerres intestines , qui éloignent les peres de leurs fils , arment les freres contre les freres , & divisent aujourd'hui la plupart des familles.

Je reviens à mon projet. Comme ce n'est encore qu'une méthode à établir , & que la plupart des meres , esclaves du préjugé , craindroient de voir leurs enfans les premières victimes de ce nouvel usage ; il seroit facile d'en faire l'épreuve sur ces fruits malheureux d'une tendresse illicite , qui n'appartiennent à personne , puisque ceux qui leur ont donné le jour sont assez barbares pour les désavouer : Les enfans trouvés pourroient devenir les sujets de nos expériences. Il est probable que s'ils avoient à se plaindre un jour de ceux qui leur auroient donné la vie , ils n'auroient pas également à se plaindre de leurs nourrices. C'est le remede le plus sûr contre la dégénération & la dépopulation (1) : je le

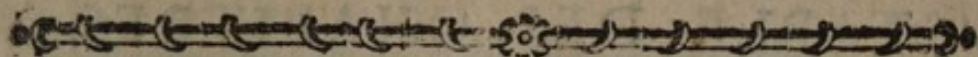
(1) En délivrant les femmes de l'emploi de nourrir leurs enfans , on mettroit à profit pour la multiplication de l'espece , tout le temps de la fécondité de toutes les femmes de la nation. Cette

répète ; & par ce moyen enfin on parviendroit à éteindre , non seulement le germe des maladies que nous puisons avec le lait , mais même celui des passions. Nos enfans s'éloigneroient moins infailliblement du centre de la perfection. La force , la beauté , la santé , l'égalité d'ame deviendroient les attributs de l'humanité. Les enfans , quoique foibles , ne seroient pas languissans ; l'on verroit dans cet âge tendre , germer de concert la sagesse & la santé : la jeunesse seroit vive sans être bouillante , passionnée sans être vicieuse , hardie sans trop se fier à ses forces. Elle verroit éclore les fleurs du germe heureux de son enfance : l'âge viril en recueilleroit les fruits ; & la vieillesse , plus tardive , se consoleroit de sa caducité en ne sentant pas le poids de ses années. Tous les hommes seroient sains & vertueux : pourroient-ils être malheureux pendant leur vie ? La terre seroit mieux peuplée , les Etats mieux compo-

faculté chôme , pour ainsi dire , dans les nourrices pendant l'espace des deux tiers au moins des temps pendant lesquels elles seroient propres à la génération , & cette perte est immense. D'ailleurs , on voit communément des femmes qui , après avoir allaité , sont long-temps sans concevoir ; celles qui nourrissent , se flétrissent promptement , & il en est bien peu que ce travail & celui de la grossesse ne fassent entièrement.

sés , les Royaumes plus florissans ; & l'on verroit renouveler la face de la nature.

O vous , que la sagesse divine a placés sur le Trône pour le bien de l'humanité ! Rois de la terre qui voulez rendre vos peuples heureux ; connoissez la premiere source du bonheur , c'est la santé : sans elle il n'en existe aucun de réel ; & les douceurs de la vie que vous voulez procurer à vos Sujets , ne sont rien , si la santé ne les accompagne. Tous les plaisirs sont dissipés par le souffle de la plus légère maladie ; le nombre de vos Sujets fait la richesse de vos Etats ; le nombre de vos Sujets sains & vigoureux fait la force de vos Royaumes. Daignez donc vous occuper un moment du moyen de les rendre tels. C'est le plus court & le plus aisé d'éterniser votre mémoire , de la faire chérir de nos descendans les plus reculés. Les peres , pleins de reconnoissance , la feront passer avec la vie à leurs enfans de race en race ; & tous se feront un devoir & une gloire d'en donner des marques , en consacrant la force de leur esprit au soutien des loix , & la vigueur de leurs bras à la défense de la patrie.



T A B L E

DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. <i>Du Maillot</i> , Pag. 1	
CHAP. II. <i>Origine du Maillot</i> ,	5
CHAP. III. <i>Raisons qui en entretiennent l'usage parmi nous</i> ,	12
CHAP. IV. <i>Détail des peuples qui ne s'en servent pas</i> ,	21
CHAP. V. <i>Inconvéniens intérieurs du Maillot</i> ,	29
CHAP. VI. <i>Inconvéniens extérieurs du Maillot</i> ,	38
CHAP. VII. <i>Récapitulation générale des effets du Maillot</i> ,	43
CHAP. VIII. <i>Des Corps</i> ,	49
CHAP. IX. <i>Raisons d'abandonner le Maillot & le Corps, tirées de la beauté</i> ,	54

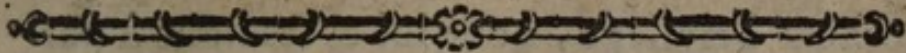
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. <i>Dangers du Lait de Femme</i> ,	66
CHAP. II. <i>Examen du Lait, & de la méthode de Vanhelmont</i> ,	74
CHAP. III. <i>Raisonnement de morale hors de saison</i> ,	103

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. IV. Régime des Femmes de condition, mauvais,	109
CHAP. V. Régime des Femmes de la seconde classe approchant de l'autre, mauvais,	133
CHAP. VI. Examen du régime des Femmes de la campagne, mauvais par des raisons contraires,	138
CHAP. VII. Des Nourrices étrangères placées dans la Maison,	162
Des Nourrices de Cour,	Idem.
CHAP. VIII. Des maladies que les Nourrices communiquent aux Enfans,	170
CHAP. IX. Moyen avantageux de nourrir les Enfans,	177

Fin de la Table des Chapitres.



A P P R O B A T I O N.

J'A I lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit , ayant pour titre *Dangers des Maillots , & du Lait de Femme , &c.* je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 4 Juin 1777.

M I S S A.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU , ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenant nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand - Conseil , Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux , leurs Lieutenans-Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur LASCAZES DE COMPAYRE , *Docteur du Ludovicée de Montpellier* , Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé , *Danger du Maillot & du Lait de Femme , &c.* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre , faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du

présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la Cession; & alors, par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende, & de déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs

en beau papier & beaux caracteres , conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege : qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le onzieme jour du mois de Juin, l'an de Grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre Regne le cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale
& Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris,
N°. 903, fol. 554, conformément aux dispositions énon-
cées dans le présent Privilege; & à la charge de remettre
à la susdite Chambre les huit Exemplaires prescrits par
l'Article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, ce 15,
Juin 1778.

A. M. LOTTIN l'aîné, Syndic.

De l'Imprimerie de B. MORIN, rue
Saint-Jacques, à la Vérité.

